ALBERT ROSSI

OFFICIER D'ACADÉMIE

RABELAIS

ÉCRIVAIN MILITAIRE

De la pance vient la dance [*Gargantua*, livre Ier, chapitre XXXII].

PARI

Henri CHAR

1892

U d'/of OTTAWA
39003002533924

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rabelaiscrivai00ross

RABELAIS

ÉCRIVAIN MILITAIRE

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

ALBERT ROSSI

OFFICIER D'ACADÉMIE

6-3.1941

RABELAIS

ÉCRIVAIN MILITAIRE

De la panse vient la dance [*Gargantua*, livre Ier, chapitre XXXII].

PARIS
11, *Place Saint-André-des-Arts.*

LIMOGES
46, *Nouvelle route d'Aixe*, 46.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
ÉDITEUR

1892

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PS
1677
.M5 K68
1893

« Ie pareillement, quoyque soys hors d'effroy, ne suis toutesfoys hors d'esmoy ; de moy voyant n'estre faict aulcun pris digne d'oeuure. et considerant, par tout ce tresnoble royaulme, deça et dela les montz, ung chascun auiourdhuy soy instamment exercer et trauailler, part a la fortification de sa patrie et la deffendre, part au repoulsement des ennemys et les offendre ; le tout en police tant belle, en ordonnance si mirificque, et a prouffict tant euident pour l'aduenir (car desormais sera France superbement bournee, seront Françoys en repous asseurez).

.....

» Par doncques n'estre adscript et en ranc mis des nostres en partie offensiue, qui m'ont estimé trop imbecille et impotent ; de l'aultre qui est deffensiue n'estre employé aulcunement, feust ce portant hotte, cachant crotte, ou cassant motte, tout m'estoit indifferent, ay imputé a honte plus que mediocre estre veu spectateur oeieux de tant vaillans, disertz et cheualereux personnaiges, qui, en veue et spectacle de toute Europe, iouent ceste insigne fable et tragicque comedie ; ne m'esuertuer de moy mesme, et non y consommer ce rien, mon tout, qui me restoit. Car peu de gloire me semble accroistre a ceulx qui seullement y emploictent leurs yeulx, au demourant y espargnent leurs forces ; celent leurs escutz, cachent leur argent, se grattent la teste auec ung doigt, comme landores desgoustez, baislent aux mousches comme veaulx de disme, chauuent des aureilles comme asnes d'Arcadie au chant des musiciens, et, par mines en silence, signifient qu'ilz consentent a la prosopopee ». (Prologue du *Tiers livre des faicts et dicts héroïques du bon Pantagruel.*)

» Car comme aussi débiles sont les armes au dehors si le conseil n'est en la maison aussi vaine est l'étude et le conseil inutile qui en temps opportun par vertu n'est exécuté et à son effect réduict ». (*Gargantua*, livre Ier, chapitre XXIX.)

» Avec le commun est aussi le propre perdu. » (*Gargantua*, livre Ier, chapitre XLVI.)

Bessou
omnium
6/3·1941

INTRODUCTION

François Rabelais est né en 1483 dans la plantureuse Touraine, sur les bords riants de la Loire, à une lieue de Chinon, au clos de la Devinière. On y récoltait, paraît-il, un joli et délicieux vin blanc.

A Chinon même, son père tenait le cabaret « la Lamproie », où de gais buveurs, bons compagnons, venaient s'attabler.

Successivement cordelier, prêcheur, prêtre ordonné (1511), bénédictin cloîtré et chanoine, Rabelais amasse de précieux trésors de vaste érudition et d'observations pénétrantes sur la société, pleines de forte et saine raillerie.

Plus tard, on le trouve, à 42 ans, étudiant la médecine à Montpellier, docteur et professeur d'anatomie : c'est un des premiers disséqueurs du cadavre humain. En 1532, il est médecin du grand hôpital de Lyon ; puis à Rome, dans la suite de son ancien condisciple, le cardinal du Bellay ; à Metz (1546), dans les fonctions de médecin municipal.

Il meurt en 1553, venant de quitter, depuis un an à peine, la cure de Meudon et léguant à

la postérité *Pantagruel* et *Gargantua*, c'est-à-dire le livre le plus extraordinaire de la littérature française.

***

Réformateur hardi et puissant, précurseur du magnifique mouvement philosophique et social du XVIIIe siècle, Rabelais est un des grands semeurs d'idées fécondes ayant fait éclore la Révolution française, « ce grand fait chaotique et génésiaque qui a donné un nouveau point de départ au monde ».

La politique, la guerre, l'éducation publique, les abus ont inspiré ses profondes méditations et son impitoyable satire. Quatre siècles se sont écoulés depuis l'apparition de l'immortel roman de *Gargantua* et *Pantagruel* marqué du sceau de son génie, et l'on trouverait à y puiser encore l'application de vues générales et supérieures acheminant l'état social vers le progrès infini et les sommets lumineux de l'immanente justice et de la dignité humaine.

On a cru intéressant d'extraire du livre étrange et prodigieux de maître Alcofribas les passages se référant à la guerre afin d'en tirer d'utiles enseignements, de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les choses militaires au temps de la Renaissance et de retenir les sévères

leçons de viril patriotisme qui s'y trouvent, essayant ainsi de « rompre l'os médullare » pour en sucer un peu « la substantificque mouelle ».

Rabelais a déjà été étudié comme écrivain, érudit, philosophe, éducateur, réformateur, médecin, diplomate; examiner au point de vue militaire son œuvre originale peut être un des aspects les moins importants, mais non des moins curieux.

* * *

Voici les principales divisions du travail :

Dans le premier chapitre, « Messere Gaster premier maistre es ars du monde », Rabelais paraphrase éloquemment le célèbre passage de Lucrèce : « les créatures vivent aux dépens les unes des autres », peignant le tableau des peuples dont les besoins d'expansion, de domination les poussent fatalement à la guerre pour vivre.

« Comment Gaster inuenta l'art militaire et armes pour grain deffendre » forme le deuxième chapitre. C'est une savante dissertation philosophique sur les origines de l'art militaire.

Le troisième chapitre (§ 1er), « Bon capitaine, digne chef et conducteur d'armée », esquisse les qualités nécessaires au commandement.

Notre philosophe n'est pas ébloui par la gloire des hommes d'épée (§ 2), car, après avoir bouleversé les empires et les républiques, « ilz meurent finablement ».

(§ 3). Nous avons l'éducation d'un chevalier sous la Renaissance.

L'action diplomatique et militaire du roman est contenue dans le quatrième chapitre.

Des événements s'y déroulant, nous déduisons de précieux enseignements. On fera sentir la connexité étroite existant entre la politique et la guerre et la haute raison de Gargantua, voulant ménager l'opinion publique afin de combattre avec plus de confiance et d'énergie si la nécessité l'y obligeait.

La guerre ayant le plus souvent pour objet la conquête, le chapitre v exposera des idées générales pour en assurer la conservation et la prospérité.

Sous le titre *Mélanges*, chapitre vi, réunion des matières n'ayant pu recevoir une classification méthodique; elles sont intéressantes et se réfèrent à l'art militaire (1).

Un dernier chapitre formera la conclusion en présentant la synthèse du livre.

---

(1) Nous laissons de côté ce qui touche la marine; les IVe et Ve livres de *Pantagruel* donneraient lieu à de curieuses études sur la matière.

CHAPITRE Ier

MESSERE GASTER PREMIER MAISTRE ES ARS DU MONDE

Ventrem omnipotentem. (*Pantagruel*, livre II, chapitre 1er.)

Tous ceux que tu vois respirer, écrit Lucrèce (*De la nature*, livre V, vers 855 à 860), ont eu, pour se défendre et conserver leur espèce, à l'origine, la ruse, la vigilance ou l'agilité, car les créatures vivent aux dépens les unes des autres (livre II, 75 à 80).

C'est en effet le spectacle que nous présente la nature.

L'espèce humaine, hélas ! n'est point exempte de cette grande loi inéluctable dominant l'évolution des êtres dans l'univers.

Partout les transformations s'opèrent par l'absorption ; l'histoire des sociétés humaines le prouve : c'est toujours par la conquête, la loi du plus fort, que les nations s'établiront, se développeront et augmenteront leur puissance (1).

---

(1) Jacolliot, *Genèse de la terre et de l'homme*.

Aussi que de sang répandu ! Les hommes le tirent comme l'eau des fontaines. Le colonel Hennebert, dans une précision mathématique exagérée sans doute, estime qu'un bassin mesurant 90 mètres cubes suffirait à peine à contenir le précieux liquide coulant en un jour sur la surface du globe (1).

18 millions de victimes par siècle pour le monde civilisé et 40 millions pour le monde entier : tel serait le chiffre moyen.

Alexandre, présume-t-on, a fait immoler 4 millions d'hommes, Jules César 3, Attila 7, Charlemagne 5, Gengis-Kan 7, Tamerlan 7, Napoléon 6. Ajoutons la postérité que ces morts ont emportée, puisque la guerre enlève la population la plus vigoureuse, et nous n'aurons qu'une faible idée de l'hécatombe humaine !

Que de ressources gaspillées ainsi qui auraient pu servir le progrès social !

Partout éclatent les manifestations de la force : c'est la grande souveraine ; la question de droit ne se résout qu'à égalité de force et de contrainte ; c'est le possible fait par les plus forts, accepté par les plus faibles. « Cette loi, dit Athènes aux Méliens, en leur rappelant son joug, ce n'est pas nous qui l'avons faite : nous l'avons trouvée existante et elle vivra éternellement après nous. Aussi nous en profitons, sachant bien que vous ou

(1) *Armées modernes.*

d'autres vous feriez de même si vous aviez notre puissance (1).»

Cette formule détestable : la force prime le droit, n'est point d'invention récente. Souhaitons qu'elle ne soit pas éternelle.

Désolante constatation : si le droit pour le philosophe est le souverain du monde, il ne l'est point pour les hommes dirigeant les destinées des peuples; l'intérêt domine tout, « tous édictz mutz, toutes ordonnances vaines ».

Ventrem omnipotentem, dit Rabelais; Homère avant lui a écrit : le ventre est odieux et funeste, il apporte aux hommes mille maux (2).

Regardons ce qui se passe en ce moment pour le mystérieux continent noir. Ne fascine-t-il pas les Européens? Sur la côte du Sahara s'implante l'Espagne : elle attend l'occasion de s'agrandir au Maroc; contre les prétentions allemandes, elle a défendu les îles Carolines; le Portugal s'accroît au Congo, entre en lutte avec l'Angleterre pour d'autres possessions; la Hollande complète ses riches Indes orientales par l'annexion de Sumatra; à pas de géant, la Russie s'avance au cœur de l'Inde; l'Angleterre prend le delta du Niger, occupe l'Egypte pour assurer son empire des Indes et se rapproche de la Chine par la conquête de la Birmanie; l'Italie

(1) Thucydide, *Guerre du Péloponèse,* livre V, chapitre LXXXIV.

(2) *Odyssée,* chant XVI.

s'établit dans la mer Rouge, convoitant la Tripolitaine ; l'empire allemand occupe Togo, a des comptoirs au Cameron, dans la Hottentotie, le Zanguebar et s'étend jusqu'aux grands lacs ; les Belges créent l'Etat indépendant du Congo ; notre patrie s'annexe la Tunisie, le haut Sénégal, le haut Niger, le Congo occidental, soumet Madagascar, etc. ; en Asie, elle a conquis le Tonkin et l'Annam.

Chacun veut se tailler un beau domaine productif, et, au nom de la civilisation, de la fameuse théorie des races supérieures, on extermine les peuples jaloux de leur indépendance.

Ne faut-il pas vivre ? Faut-il se laisser devancer par de plus habiles, de plus prévoyants, qui saisiront tous les débouchés pour leur commerce et leur industrie ?

Conquêtes, protectorats, traités commerciaux, unions douanières, luttes entre travailleurs et capitalistes, *ventrem omnipotentem.*

Rabelais paraphrase éloquemment ces idées dans un langage nerveux, puissamment coloré.

« Pour le servir tous le monde est empesché, tout le monde labeure. Aussi, pour récompense, il faict ce bien au monde qu'il luy inuente toutes arts, toutes machines, tous mestiers, tous engins et subtilitez. Mesmes es animans brutaulx il apprent arts desniees de nature. Les corbeaulx, les gays, les papeguays, les estourneaulx, il rend poetes ; les pies il faict poetrides, et leur apprend languaige humain proferer, parler, chanter. Et tout pour la trippe. Les aigles, gerfaulx, faulcons, sacres, laniers, autours, esparuiers, esmerillons, oyseaulx aguars, peregrins, essors, rapineux,

sauluaiges, il domesticque et appriuoise, de telle façon que, les abandonnant en pleine liberté du ciel quand bon luy semble, tant hault qu'il voudra, tant que luy plaist, les tient suspens, errans, volans, planans, le muguetans, luy faisans la court au dessus des nues: puys soubdain les faict du ciel en terre fondre. Et tout pour la trippe. Les elephans, les lions, les rhinocerotes, les ours, les cheuaulx, les chiens, il faict dancer, balier, voltiger, combattre, nager, soy cacher, apporter ce qu'il veult. Et tout pour la trippe. Les poissons tant de mer comme d'eaue doulce, balaines et monstres marins, sortir il faict du bas abysme, les loups iecte hors des boys, les ours hors les rochiers, les regnardz hors les tesnieres, les serpens lance hors la terre. Et tout pour la trippe. Bref, est tant enorme, qu'en saraige il mange tout, bestes et gens, comme feut veu entre les Vascons, lorsque Q. Metellus les assiegeoyt, par les guerres Sertorianes; entre les Saguntins assiegez par Hannibal; entre les Iuifs assiegez par les Romains; six cens aultres. Et tout pour la trippe. Quand Penie sa regente se met en voye, la part qu'elle va, tous parlemens sont clouz, tousedictz mutz, toutes ordonnances vaines. A loy aulcune n'est subiecte, de toutes est exempte. Chascun la refuyt en tous endroictz, plus tous s'exposans es naufraiges de mer, plus toust eslisans par feu, par mnonts, par goulphres passer, que d'icelle estre apprehendez. » (*Pantagruel*, livre IV, chapitre LVII).

La guerre sera-t-elle éternelle? Nul ne sait. Qui peut lire à travers les voiles impénétrables de l'avenir? Il semble cependant que, tant que les peuples seront guidés par l'intérêt et non par la justice et la raison, tant qu'ils poursuivront un but politique et parfois civilisateur sous la conduite de grands esprits, des conflits se produiront sur la surface du globe.

« Les peuples, ces orphelins qui cherchent leur mère, ne tiennent pas encore dans leurs mains le pan de la robe de paix » (1).

Mais l'arbitrage peut réduire, dans une large mesure au moins, ces conflits en attendant qu'il les éteigne définitivement.

Solon, ainsi que nous l'apprend Plutarque (2), eut recours à l'arbitrage au sujet d'un différend soulevé entre les Athéniens et les Mégariens; l'idée n'est donc pas neuve. — Néanmoins, c'est plaisir pour le penseur de voir Rabelais aborder la nécessité de l'arbitrage, ne ménageant point les railleries à l'adresse des belligérants, qui auraient dû commencer par s'entendre avant de s'épuiser en hommes et en argent:

« Manquoit seullement quelqu'ung qui feust comme paranymphe et médiateur, qui premier parlast d'appoinctement pour soy sauluer l'une et l'aultre partie de ceste pernicieuse honte qu'on eust dict: Cestuy premier s'est rendu; il ha premier parlé d'appoinctement; il ha esté las le premier; il n'auoyt le meilleur droict; il sentoyt que le bast le blessoyt. La, Dendin, ie me trouue a propous, comme lard en pois. C'est mon heur. C'est mon guaing. C'est ma bonne fortune. Et te dy, Dendin, mon filz ioly, que, par ceste methode, ie pourroys paix mettre, ou treues pour le moins, entre le grand roy et les Ventiens, entre l'empereur et les Suisses, entre les Angloys et les Ecossoys, entre le pape et les Ferraroys. Iray ie plus loing? Ce m'aist Dieu, entre le Turcq et le sophy; entres les Tartres et les Moscouites. Entendz bien. Ie les prendroys sus l'instant que

(1) Victor Hugo, *Shakespeare*. (Livre VI, 2e partie, § 6.)
(2) *Vie de Solon*.

les ungs et les aultres seroyent las de guerroyer, qu'ilz auroyent vuidé leurs coffres, espuisé les bourses de leurs subiectz, vendu leur dommaine, hypothequé leur terre, consumé leurs viures et munitions. La, de par Dieu, ou de par sa mere, force forcee leur est respirer et leurs felonnies moderer. » (*Pantagruel*, livre III, chapitre XLI).

Dans un but politique, Bonaparte, qui reconnaissait surtout comme arbitres les coups de canon, écrivait, le II germinal an V (31 mai 1797), à l'archiduc Charles, plus tard son redoutable adversaire, la curieuse lettre suivante, dont le rapprochement de certains passages avec le texte de Rabelais est au moins piquant :

« Monsieur le général en chef, les braves militaires font la guerre et désirent la paix. Cette guerre ne dure-t-elle pas *depuis six ans?* Avons-nous assez tué de monde et causé assez de maux à la triste humanité (1) ! Elle réclame de tous côtés. L'Europe, qui avait pris les armes contre la République française, les a posées. Votre nation reste seule, et cependant le sang va couler plus que jamais. Cette sixième campagne s'annonce par des présages sinistres. *Quelle qu'en soit l'issue, nous tuerons de part et d'autres quelques milliers d'hommes, et il faudra bien que l'on finisse par s'entendre, puisque tout à un terme, même les passions haineuses.* »

Voilà, jugé sans appel par le plus grand capitaine des temps modernes, le juste procès de la

(1) On n'était qu'en 1797 !

guerre absurde et barbare qui ternit notre civilisation.

*
* *

Puisque la guerre pèse fatalement sur l'homme depuis son origine (le meurtre d'Abel par Caïn en est la preuve biblique), nécessité « l'ingénieuse » lui suggéra les moyens de se défendre le plus avantageusement possible pour la sécurité de sa personne et de ses biens.

Rabelais exposera au chapitre suivant les origines de l'art militaire.

CHAPITRE II

« Les pillards et brigands desrobaient grain et pain par les champs. Il inventa art de batir villes et forteresses et chasteaux pour les resserrer et en sceureté conserver. » (*Pantagruel*, livre IV, chapitre LXI.)

Notre écrivain établit que les nécessités inéluctables de la lutte pour l'existence (struggle for life) ont fait imaginer l'art militaire. Aucun homme de guerre ne disserterait plus philosophiquement sur les origines de la matière.

Comment Gaster inuenta les moyens d'avoir et conseruer grain.

« Ces diables gastrolatres retirez, Pantagruel feut attentif a l'estude de Gaster, le noble maistre des artz. Vous sçauez que, par institution de nature, pain, auecques ces apennaiges, luy a esté pour prouision et aliment adiugé, adioincte ceste benediction du ciel, que, pour pain trouuer et guarder, rien ne luy defauldroyt. Des le commencement, il inuenta l'art fabrile, et agriculture, pour cultiuer la terre, tendent a fin qu'elle luy produisist grain. Il inuenta l'art militaire et armes, pour grain deffendre ; medicine et astrologie, auecques les mathematicques necessaires pour grain

en saulueté par plusieurs siecles guarder et mettre hors les calamitez de l'aer, deguast des bestes brutes, larrecin des briguans. Il inuenta les moulins a eaue, a vent, a bras, a aultres mille engins, pour grain mouldre et reduire en farine. Le leuain, pour fermenter la paste, le sel pour luy donner saueur, car il eut ceste congnoissance que chose on monde plus les humains ne rendoyt a maladie subiectz que de pain non fermenté, non sallé user (1), le feu pour le cuyre, les horologes et quadrans pour entendre le tempz de la cuycte de pain, creature de grain. Est aduenu que grain en ung pays defailloyt; il inuenta art et moyen de le tirer d'une contrée en aultre. Il, par inuention grande, mesla deux especes d'animans, asnes et iumens, pour production d'une tierce, laquelle nous appellons muletz, bestes plus puissantes, moins delicates, plus durables au labeur que les aultres. Il inuenta chariotz et charettes, pour plus commodement le tirer. Si la mer ou riuieres ont empesché la traicte, il inuenta basteaulx, gualeres et nauires (chose de laquelle se sont les elements esbahiz) pour oultre mer, oultre fleuues et riuieres nauiger, et de nations barbares, incongneues et loing separees, grain porter et transporter.....

» Les pillars et briguans desrobboyent grain et pain par les champz. Il inuenta art de bastir villes, forteresses et chasteaulx, pour le reserrer et en seureté conseruer. Est aduenu que, par les champz ne trouuant pain, entendit qu'il estoyt dedans les villes, forteresses et chasteaulx reserré, et plus curieusement par les habitans deffendu et guardé que ne feurent les pommes d'or des Hesperides par les dracons. Il inuenta art et moyen de battre et desmolir forteresses et chasteaulx, par machines et tormens bellicques, beliers, balistes, catapultes, desquelles il nous monstra la figure, assez mal entendue des ingenieurs architectes disciples de Vitruue : comme nous ha confessé messer Philebert de l'Orme, grand architecte du roy megistre. Lesquelles, quand

(1) On l'a vu au siège de Metz.

plus n'ont proufitté, obstant la maligne subtilité et subtile malignité des fortificateurs, il auoyt inuenté recentement canons, serpentines, couleurines, bombardes, basilicz, iectans boulletz de fer, de plomb, de bronze, pesans plus que grosses enclumes, moyennant une composition de poudre horrificque, de laquelle nature mesme s'est esbahye et s'est confessee vaincue par art, ayant en mespriz l'usaige des Oxydraces, qui, à force de fouldres, tonnoirres, gresles, esclaires, tempestes, vaincquoyent, et a mort soubdaine mettoyent leurs ennemys en plein champ de bataille. Car plus est horrible, plus espouuentable, plus diabolicque, et plus de gens meurtrist, casse, rompt et tue; plus estonne les sens des humains, plus de muraille demolist ung coup de basilic que ne feroyent cent coupz de fouldre. » (*Pantagruel*, livre IV, chapitre LXI.)

N'est-ce pas encore pour le service de « messere Gaster » que l'art militaire emprunte aujourd'hui à la science et à l'industrie les puissants explosifs, les voies ferrées, la navigation à vapeur, les torpilles, la téléphonie, la télégraphie optique, électrique, l'éclairage électrique, l'aérostation, la photographie et tous les perfectionnements apportés dans les armes portatives, l'artillerie, la fortification, etc.?

Par une transition naturelle, nous passerons des origines de l'art militaire à l'étude de l'homme de guerre, c'est-à-dire à la tête dirigeante des groupes armés, chargée de la mise en œuvre des moyens matériels, moraux et intellectuels, soit pour la résistance, soit pour l'agression.

CHAPITRE III

§ 1er.

Bon capitaine digne chef et conducteur d'armée en temps de guerre.

« ... Qui bien sçaiche tous inconueniens preuoir, tous dangiers euiter, bien mener ses gens a l'assault et au combat en allaigresse, rien ne hazarder, toujours vaincre sans perte de ses soubdars et bien user de la victoire. » (*Pantagruel*, livre IV, chapitre LIII.)

Dans la pensée de Rabelais, cette épigraphe résume les qualités de l'homme de guerre. Nous essayerons de la développer sommairement.

D'abord on demandera au capitaine une santé vigoureuse, car nous ne sommes plus nous-mêmes lorsque la nature opprimée commande à l'âme de souffrir avec le corps.

Aussi l'éducation physique des gentilshommes se destinant à la carrière des armes était-elle en grand honneur; ils se livraient particulièrement à « la vollerie et à la chasse pour plus estre en tempz de guerre escorts et endurciz au trauail, car venation est comme ung simulachre de bataille ». Chasseurs acquièrent une bonne constitution, une vue

meilleure, l'ouïe plus fine et vieillissent moins vite (1).

Même pour l'instruction militaire, la chasse est un exercice éminemment utile. Comme nos exercices en terrain varié, mais avec moins de précision, elle donne la connaissance du terrain, la pente des hauteurs, la direction des vallées, la largeur des plaines, la nature des cours d'eau, etc., et permet de juger aisément des contrées nouvelles, puisque chaque pays, chaque site particulier offre des ressemblances.

Celui qui n'a point l'expérience particulière d'un pays parvient avec beaucoup de difficultés et par une longue étude à connaître les autres, si jamais il y réussit (2).

Ainsi se forment le coup d'œil et la mémoire topographique et même géographique, si précieux en campagne. Cette étude sera complétée par des comparaisons entre le terrain et la carte de manière que la seule inspection de cette dernière donne des vues subjectives de la panoramie et de la perspective du terrain.

Excellente préparation aux études de tactique, de stratégie et de sciences appliquées à l'art militaire nécessaires au commandement afin de « prevoir inconueniens et dangiers eviter ».

---

(1) Xénophon, *Cynégétique*, chapitre XII.

(2) Machiavel, *Discours sur Tite-Live*, livre III, chapitre XXXIX. Voir aussi *le Prince*, chapitre XIV.

L'histoire surtout sera lue et méditée souvent. Napoléon, dans les dernières instructions à son fils, le lui recommande particulièrement; c'est la véritable philosophie, ainsi que les campagnes des grands capitaines, seul moyen d'apprendre la guerre. Lisez l'histoire des siècles passés, dit Cyrus, c'est une excellente école (1), car, le fond de la nature humaine ne se modifiant pas, le cours des choses doit ramener toujours dans la suite des âges des événements analogues ou identiques (2).

Etudier l'histoire, nous fortifie contre les vicissitudes de la fortune par le souvenir des malheurs où les autres sont tombés (3).

Un travail constant est donc indispensable, car le plus beau génie n'irait pas loin s'il devait tirer tout de son propre fonds. « Vous sentez, dit Cyrus à ses officiers, que c'est à nos travaux, à notre vaillance que nous devons la victoire. Persévérez dans ces sentiments, convaincus que la patience, le travail, la fermeté dans les dangers conduisent au succès (4). »

Plutarque (5) donne d'intéressantes biographies

(1) Xénophon, *Cyropédie,* livre VIII, chapitre VII.

(2) Thucydide, *Guerre du Péloponèse*, livre Ier, chapitre XXII.

(3) Polybe, prologue de l'*Histoire générale de la République Romaine.*

(4) *Cyropédie*, livre III, chapitre III.

(5) *Vie de Philopœmen.* — On lira aussi avec attachement les *Vies d'Alexandre et de César.* — Consulter les *Méthodes de guerre au XIXe siècle* (1re partie), du général Pierron,

des illustres capitaines de l'antiquité. Quelques particularités sont dignes d'attention ; il conviendra, bien entendu, de tenir compte de la différence des mœurs et de l'époque. Certains détails biographiques sur Philopœmen, célèbre général grec (251 avant J.-C.), méritent d'être cités. Dans les jours de loisir, il s'exerçait à chasser ou à labourer la terre; la nuit, il se jetait sur une méchante paillasse et s'y reposait. Au point du jour, il travaillait avec ses laboureurs et ses vignerons et revenait à la ville s'occuper des affaires publiques. Tout ce qu'il gagnait à la guerre était employé en achat de chevaux et d'armes.

Aimant à s'instruire, il lisait les ouvrages de philosophie, choisissait dans les poésies d'Homère celles qu'il croyait propres à exciter ou à enflammer son courage et préférait les traités de tactique d'Evangélus et les historiens d'Alexandre. *Ses paroles avaient toujours pour but les actions.* Sur le terrain même, il s'exerçait à la tactique, observant avec soin sa topographie, les hypothèses diverses pouvant se présenter et en discutait avec ses compagnons. *Ne voulant pas demeurer sans emploi, Philopœmen cherchait toutes les occasions de faire la guerre.* Pendant longtemps, il servit dans l'île de Crète avec des hommes belliqueux versés dans

---

œuvre de puissante érudition, contenant une riche et curieuse documentation contemporaine sur les études de Frédéric, Napoléon et de Moltke.

toutes les parties de l'art militaire, très sobres et accoutumés à la vie la plus austère.

On remarquera le goût passionné des capitaines pour les belles-lettres. Alexandre, comme Philopœmen, dont nous venons de parler, admirait l'*Iliade* et l'appelait la meilleure provision pour l'art militaire. Aristote, l'homme le plus savant de l'antiquité, chargé de l'éducation du fils de Philippe, lui donna l'édition du poëme renfermée dans une cassette précieuse. Alexandre la mettait la nuit sous son chevet avec son épée (1). La *Cyropédie* était le manuel favori de Scipion. Henri IV affectionnait Plutarque. Napoléon avait aussi une prédilection marquée pour le grand peintre des héros de l'antiquité, ainsi que pour Corneille, qui a l'énergie morale, la force du patriotisme romain, le souffle qui porte l'âme des héros aux dévouements passionnés et sublimes.

C'est que l'amour des lettres élève l'âme.

Certes l'étude approfondie des campagnes des capitaines illustres est une excellente préparation au commandement ; elle assouplit, fortifie l'intelligence, présente à l'esprit, plus synthétique, bien des solutions ; mais elle est insuffisante. Le véritable homme de guerre doit avoir aussi un caractère élevé. Son âme doit être au diapason des

(1) Plutarque, *Vie d'Alexandre*. — Dès son enfance, le roi macédonien avait une force et une élévation de sentiments bien supérieures à son âge ; l'amour de la gloire éclatait en lui.

épreuves parfois terribles qu'elle peut subir, car on ne doit pas s'attendre qu'à des succès.

Si la science donne au général une certaine confiance, la culture des lettres l'arme d'une robuste philosophie, lui apprenant à ne désespérer jamais, à se grandir même au milieu des vicissitudes de la fortune. Ceux qui y résistent le plus énergiquement montrent la valeur de leur caractère. Les lettres donnent un meilleur équilibre de l'âme. Les aptitudes naturelles sont beaucoup dans la fermeté ; mais une éducation virile est indispensable, puisqu'elle les développe.

En nous-mêmes, brûlé avec plus ou moins d'activité la flamme sacrée qui a besoin d'être ravivée, languissant souvent au contact du prosaïsme de la vie ; l'étude de la philosophie, des œuvres des maîtres de la pensée, l'entretient ardente.

Puisque nous avons parlé plus haut de la lecture d'Homère, voyez Ajax, le superbe et vaillant Ajax au cœur de lion, c'est l'intrépide Ney, le roi des crânes des batailles épiques ! Ulysse, guerrier illustré au siège d'Ilion, subit de cruelles infortunes pendant de longues années avant le retour désiré dans sa chère patrie. Quels admirables modèles de patience, de résignation, d'indomptable énergie à donner aux héros ! « Tant de belles actions, dit Salluste (1), allument dans leurs grandes âmes le feu

(1) *Jugurtha*, IV.

divin, qui ne s'apaise que lorsque, à force de vertu, ils ont égalé tant de renommée et de gloire. »

Caractère et intelligence doivent donc s'équilibrer. Or, la méditation des chefs-d'œuvre, en développant l'intelligence, élève surtout l'âme et fortifie les vertus héroïques.

Cette association du talent et du caractère a été admirablement synthétisée par une phrase célèbre de Napoléon parlant du vrai général : « Il veut impétueusement ce qu'il a profondément conçu. »

* * *

Le général conducteur d'armée doit connaître l'art d'entretenir les alliés combattant l'ennemi commun, de crainte que leur concours ne se refroidisse. « Il y a des inconvénients à prévoir et des dangers à éviter. » Il faut être politicien avisé. En Grèce, à Rome, les généraux placés à la tête des armées avaient participé à l'administration des affaires publiques, ce qui les préparait mieux au rôle politique leur incombant, soit pour retenir les alliés, soit pour éviter l'hostilité des neutres; pour juger s'il est meilleur de demander le passage dans le pays ami ou de le prendre (1) ; peser les conséquences du refus ou de l'usurpation, etc. Toutes ces circonstances peuvent avoir une influence considé-

(1) Duc de Rohan, *le Parfait Capitaine*, édition de 1757.

rable sur la concentration et rentrent dans le domaine fort important de la politique.

* * *

« Bien mener ses gens à l'assault et au combat, en allaigresse ; rien ne hazarder. »

Pour cela, il est indispensable de connaître « l'instrument humain », seul moyen d'établir des plans bien conçus et d'une exécution rationnelle.

Alexandre, Annibal, César et Napoléon (1), ces grands conducteurs d'hommes, étaient des psychologues de la taille des Platon et des Aristote. Pour diriger des masses armées, éminemment impressionnables, vibrantes sous l'influence de la défaite, de la victoire, des fatigues, des privations, des épidémies, des météores, d'une foule d'événements aussi variés que soudains exaltant ou affaissant le moral, la connaissance de l'âme humaine est un des importants devoirs du général, les agglomérations d'hommes qu'il commande pensant, sentant d'autant plus qu'elles souffrent et sont soumises à des causes qui les usent.

Il y a un « facteur » essentiellement variable que certains docteurs ès sciences militaires ne savent pas dégager.

(1) Les meilleures troupes ont été les Carthaginois sous Annibal, les Romains sous Scipion, les Macédoniens sous Alexandre, les Prussiens sous Frédéric et les Français sous Napoléon.

Savoir « ausculter l'âme de son armée » pour en obtenir ce qu'il se propose, entretenir la confiance, la ranimer si elle venait à s'affaiblir sous les coups du destin, en un mot maintenir au maximum les forces morales, qui jouent le plus grand rôle à la guerre, constitue une des obligations capitales du commandement, qui étudiera aussi la nervosité de notre race, ses aptitudes incomparables dans l'offensive, et n'oubliera pas que l'amour de la gloire pour le Français est son « sixième sens : c'est son héritage gaulois ».

Nous avons parlé de la confiance : c'est que, pour mener ses soldats « au combat en allaigresse », il faut l'inspirer.

« Rien ne nous importe plus que de fortifier par la confiance les âmes de nos guerriers dit Cyrus (1), » « et de leur donner de l'ardeur (2) ».

C'est ainsi qu'Agamemnon et Ménélas se montrent fiers aux troupes (3).

---

(1) Xénophon, *Cyropédie,* livre III, chapitre III.

(2) Xénophon, *Cyropédie*, livre Ier, chapitre VI. — « César savait inspirer à ses légionnaires une affection et une ardeur si vives, que ceux-ci, sous d'autres chefs et dans d'autres guerres, qui ne différaient pas des soldats ordinaires, devenaient invincibles avec lui et ne trouvaient rien résistant à leur impétuosité. » (Plutarque, *Vie de César.*)

(3) Homère, *Iliade*, chant II. — « Pantagruel leur feit une briefue remonstrance a ce qu'ilz eussent a soy monstrer vertueux au combat. » (Livre IV, chapitre XXXVII.)

« Calme-toi, prends garde d'épouvanter l'armée », s'écrie Ménélas (1).

« Ne jette pas le découragement dans l'âme des soldats », dit Etéocle (2).

Sévèrement, le général doit tenir la main à ce que les officiers de tous rangs soient sobres de réflexions devant les troupes, qui les saisissent de travers, les dénaturent et les propagent, avec la rapidité de l'éclair, pour le plus grand mal de l'armée.

On doit donner une publicité étendue aux bonnes nouvelles, taire les mauvaises (3), faire croire à l'ennemi qu'on lui est supérieur en nombre, afin de l'intimider, et cacher à sa troupe l'état de l'adversaire, car tout est opinion à la guerre (4) et souvent le mensonge trouve autant de crédules que la vérité.

Si l'homme de guerre doit inspirer l'ardeur et la bravoure à ses soldats, il ne s'exposera pas témérairement sans impérieuse raison : de sa vie dépend

---

(1) Homère, *Iliade*, chant IV.

(2) Eschyle. *Les Sept contre Thèbes.*

(3) Sophocle. *Polynice. Œdipe à Colonne.* Durant la guerre, l'intérêt supérieur de la défense nationale exige que la presse soit soumise à un régime exceptionnel.

(4) « Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille, c'est-à-dire quelques milliers d'hommes, qui est funeste à un Etat, mais la perte imaginaire et le découragement qui le prive de ses forces mêmes que la fortune lui avait laissées. » (Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, chapitre IV.)

leur salut (1). Quand le danger peut décider d'un important succès, il doit payer de sa personne : tel Bonaparte à Arcole. Peut-être même a-t-il été trop audacieux dans l'occurrence, mais la radieuse étoile de la fortune guidait l'illustre et jeune capitaine.

***

« Rien ne hazarder. »

Agir à propos après avoir mûrement réfléchi; vouloir impétueusement ce qu'il a profondément conçu est la maxime du capitaine, qui n'oubliera pas que l'occasion « est chauve par le darriere de la teste ».

***

« Toujours vaincre sans perte de ses soubdars. »

Manifester sa sollicitude à l'égard de ses soldats, se montrer avare de leur sang toutes les fois que les circonstances le permettent, soucieux de leur santé dans les marches, campements, épidémies, est un devoir primordial du général qui veut être aimé de ses compagnons d'armes et en tirer le meilleur parti. Ainsi, Germanicus visitait les blessés, les encourageait par de bonnes paroles, relevait soigneusement les belles actions afin de les

(1) Plutarque, *Vie de Pélopidas*.

récompenser, et gagnait ainsi le cœur de ses légionnaires (1).

César, dans le but d'améliorer l'état sanitaire de l'armée subissant les effets désastreux d'une épidémie, lui imposait, entre autres mesures hygiéniques, des déplacements utiles (2).

On assurera un bon service de vivres, « car où faim règne force exule »; c'est aussi le moyen de prévenir le pillage, ruine des armées (3).

*
* *

« Bien user de la victoire. »

Afin d'atteindre ce résultat, il est habile de traiter convenablement les prisonniers; l'intérêt le conseille.

On doit être très méfiant à l'endroit des traités conclus pour les armistices, suspensions d'armes, trêves, etc., en se tenant constamment en garde contre la perfidie, les guets-apens, trahisons, soit de l'ennemi, soit des habitants. Une vigilance de tous les instants s'impose.

(1) Tacite, *Annales*, livre Ier, chapitre LXXI.

(2) Hirtius, *Guerre civile*, livre VIII, chapitre LII.

(3) Le commandement doit s'occuper avec la plus grande sollicitude d'assurer l'alimentation des hommes et des chevaux. (Article 94 du service des armées en campagne.)

Une grande armée moderne de 800.000 hommes et de 300.000 chevaux consomme en trois semaines, *sans le foin et la paille, deux millions de quintaux de vivres.*

Quelles difficultés inouïes incombent aussi à l'administration pour réunir et transporter ces énormes approvisionnements aux lieux et en temps voulus !

Un excellent moyen de tenir dans la soumission les provinces conquises consiste à choisir comme otages les personnes les plus considérables, dont la vie doit répondre de la violation des lois, ordres, etc. Au chapitre VI, « Mélanges », ces matières sont plus amplement développées, appuyées de faits historiques.

Dans le but de la conservation de la conquête, le général doit juger du traitement à imposer aux habitants : s'il est plus habile d'user d'indulgence que de rigueur. S'il est dur, il irrite et accroît le nombre des ennemis; s'il est doux, il donne des espérances aux séditieux.

Tour à tour, la sévérité, la justice et la douceur doivent être employées, soit pour calmer les révoltes, soit pour les prévenir. Parfois, de cruelles mesures sont nécessaires si l'on ne veut pas se laisser ravir les fruits de la victoire.

« Tout est calcul, dit Napoléon. L'histoire commande d'éviter les violences prolongées capables d'inspirer à l'ennemi le courage du désespoir; la terreur suivie de la modération sera toujours la règle absolue de toute pacification et de toute conquête. »

Machiavel donne sur ce sujet un conseil vraiment « machiavélique », utile à connaître et bon à suivre dans certains cas. « Les cruautés doivent être commises toutes à la fois, parce que leur amertume se faisant moins sentir, elles irritent moins; les

(1) *Le Prince*, chapitre VIII.

bienfaits, au contraire, doivent se succéder lentement pour qu'ils soient savourés davantage (1). »

Telles sont, esquissées rapidement, les qualités nécessaires au haut commandement. Le créateur de *Pantagruel* a, selon nous, donné une exacte définition du « conducteur d'armée », puisqu'elle les résume heureusement.

§ 2.

Gloire des héros.

« ... Ilz meurent finablement .. »

Nous ne sommes sur la terre que des ombres et des fantômes, pense un tragique (1). Cela n'empêche les hommes d'avoir souci du jugement de la postérité, de l'histoire.

La passion de la gloire est l'impulsion dominante des conquérants illustres ; sans elle point de héros, pas de souffle divin inspirant les grandes actions.

Philippe, Alexandre, César, Pompée ont rêvé la conquête du monde dans l'espoir de léguer aux siècles futurs un nom fameux.

Philosophes et poètes raillent à l'envi, en leur superbe rhétorique, la gloire des hommes d'épée.

Victor Hugo, plein de lyrisme, s'écrie :

Quoi ! hauteur de nos tours, splendeurs de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface.

(1) Sophocle, dans *Ajax*.

Mystérieux abîme où l'esprit se confond,
A quelques pieds sous terre un silence profond
Et tant de bruit à la surface !

Juvénal (1), pour nous montrer le néant de la gloire, avait aussi saisi et subjugué notre esprit par de puissantes images et par un froid et désespérant pessimisme en demandant ce que pèsent aujourd'hui les cendres d'Annibal ; en faisant s'écrouler dans un écho lugubre retentissant à travers les siècles les statues d'airain des favoris du peuple romain, ces grandes ombres disparues, et en nous montrant la mort même des sépulcres. Qu'importe ! les hommes de grande âme, au milieu des dangers et des travaux, songeront à leur renommée dans l'histoire.

..... Puis supprimez Bonaparte, Carnot, Masséna, et demandez-vous si les sublimes conquêtes de l'esprit humain seraient assurées aujourd'hui, si l'épée n'avait pas servi le droit, la liberté, le progrès, la révolution enfin !

Ces civilisateurs de la force, ces laboureurs du glaive, ces libérateurs armés, selon les énergiques expressions de Victor Hugo, ont prêté main forte aux libérateurs pensants, c'est à dire ont assuré la vitalité de l'œuvre politique et sociale conçue par d'éminents esprits : Rabelais, Montesquieu, Diderot, Dalembert, Voltaire, Rousseau, Beaumarchais.

(1) Satire 10, *les Vœux*.

Malheureusement, il est vrai, beaucoup de héros n'ont pas eu de rôle bienfaisant.

Plein d'ironie, notre penseur homme de paix et de progrès, a fouaillé impitoyablement les conquérants :

« Comme la torche ou la chandelle, tout le temps qu'elle est viuente et ardente, luist es assistans, esclaire tout au tour, delecte ung chascun, et a chascun expose son seruice et sa clairté, ne faict mal ne desplaisir a personne; sus l'instant qu'elle est estaincte, par sa fumée et euaporation elle infectionne l'aer, elle nuit es assistans, et a ung chascun desplaist : ainsi est il de ces ames nobles et insignes. Tout le temps qu'elles habitent leurs corps, est leur demeure pacificque, utile, délectable, honnorable : sus l'heure de leur discession, communement aduiennent par les isles et continens grandz troublements en l'aer, tenebres, fouldres, gresles ; en terre, concussions, tremblemens, estonnemens ; en mer, fortunal et tempestes, auecques lamentations des peuples, mutations des religions, transportz des royaulmes et euersion des republicques.

. . . . . .

» Ces heroes ici et semidieux desquelz auez parlé, peuuent ilz par mort finir ? Par nettre dene, ie pensoys en pensaroys qu'ilz fussent immortelz, comme beaulx anges, Dieu me le veuille pardonner. Mais ce reuerendissime macrobe dict qu'ilz meurent finablement. » (*Pantagruel*, livre IV, chapitre XXVI.)

Mais il est des héros plus modestes, plus dignes, dont la gloire est éternellement inviolable par un scepticisme de mauvais aloi. Ce sont les citoyens morts pour la patrie.

Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau,
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère,
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

. . . . . .
. . . Quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre ou va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons :
Chaque jour, pour eux seuls, se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms (1).

§ 3.

Education d'un chevalier sous la Renaissance.

« Car, deresnauant que tu deuiens homme, et te fays grand, il te fauldra yssir de ceste tranquillité et repous d'estude, et apprendre la cheualerie et les armes pour deffendre ma maison, et nos amys, secourir en tous leurs affaires, contre les assaultz des malfaisans ». (*Pantagruel*, livre II, chapitre VIII.)

Au XVIe siècle, on prise plus que jamais les fruits de l'étude, et tout seigneur s'attache à élever ses enfants selon les bons principes. « Un jeune gentilhomme « ne perdait heure quelconque du jour, ains tout son temps consommait en lettres et honneste sçavoir », apprenait « mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles toutes issoient de arithmétique, entrait en affection d'icelle non seulement mais des aultres sciences mathématiques comme géométrie, astronomie et

(1) Victor Hugo, *Chants du crépuscule*. — Lire dans Thucidide (*Guerre du Péloponèse*, livre II, chapitre XXXV à XLVI) l'oraison funèbre des citoyens morts pendant la première année de la guerre, chef-d'œuvre d'éloquence, au vol d'aigle, de Périclès.

musique; l'élève ne négligeait point pour cela l'art de chevalerie, mais se livrait à force équitation et voltige.

« Montoyt sus ung coursier, sus ung roussin, sus ung genet, sus ung cheual barbe, cheual legier ; et luy donnoyt cent quarrieres, le faisoyt voltiger en l'aer, franchir le fossé, saulter le palys, courttourner en ung cercle, tant a dextre comme a senestre. La rompoyt, non la lance (car c'est la plus grande resuerie du monde dire : i'ay rompu dix lances en tournoy, ou en bataille ; ung charpentier le feroit bien), mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemys. De sa lance doncques asseree, verde, et roide, rompoit ung huys, enfonçoyt ung harnoys, aculoyt une arbre, enclauoyt ung anneau, enleuoyt une selle d'armes, ung aubert, ung gantelet. Le tout faisoyt armé de pied en cap. Au reguard de fanfarer et faire les petitz popismes sus ung cheval, nul ne le feit mieulx que luy. Le voltiger de Ferrare n'estoit qu'ung cinge en comparaison. Singulierement estoit apprins à saulter hastiuement d'ung cheual sus l'aultre sans prendre terre. Et nommoit on ces cheuaulx desultoires : et de chacun cousté, la lance au poing, monter sans estriuieres ; et, sans bride, guider le cheval a son plaisir. Car telles choses seruent a discipline militaire. Ung aultre iour s'exerceoyt à la hasche, laquelle tant bien coulloyt, tant verdement de tous pics resseyroyt, tant soupplement aualloit en taille ronde, que il feut passé cheualier d'armes en campaigne, et en tous essais.

» Puis bransloyt la picque, sacquoit de l'espée a deux mains, de l'espee bastarde, de l'espagnole, de la dague et du poignard, armé, non armé, au boucler, a la cappe, a la rondelle.

» Couroit le cerf, le cheureuil, l'ours, le dain, le sanglier, le lieure, la perdris, le faisant, l'otarde, louoit a la grosse balle, et la faisait bondir en l'aer autant du pied que du poing.

» Luictoyt, couroyt, saultoyt, non a troys pas ung sault, non a clochepied non au sault d'alemant (car, disoyt Gymnaste, tels saults sont inutiles et de nul bien en guerre), mais d'ung sault persoit ung foussé, volloit sus une haye, montoyt six pas encontre une muraille, et rampoyt en ceste façon a une fenestre de la haulteur d'une lance.

» Nageoit en profonde eaue, a l'endroit, a l'enuers, de cousté, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'aer, en laquelle tenant ung liure, transpassoit toute la riuiere de Seine sans icelluy mouiller, et tirant par ses dents son manteau, comme faisoyt Iules César; puis d'une main entroit par grande force en ung basteau, d'icelluy se iectoit derechief en l'eaue, la teste premiere, sondoyt le parfond, creusoyt les rochiers, plongeoyt es abysmes et goufres. Puis icelluy basteau tournoyt, gouuernoyt, menoit hastiuement, lentement, a fil d'eau, contre cours, le retenoyt en pleine escluse, d'une main le guidoit, de l'aultre s'escrimoit auec un grand auiron, tendoyt le vele, montoyt au matz par les traicts, couroyt sus les branquars, aiustoyt la boussole, contreuentoit les boulines, bandoyt le gouuernail.

» Yssant de l'eaue roidement, montoyt encontre la montaigne, et deualloit aussi franchement; grauoyt les arbres comme ung chat, saultoit de l'une en l'aultre comme ung escurieux, abbattoyt les gros rameaulx comme ung aultre Milo : auecques deux poignards asserez et deux poinsons esprouuez montoyt au hault d'une maison comme ung rat, descendoyt puis du hault en bas, en telle composition des membres que de la cheute n'estoit aulcunement greué. Iectoit le dard, la barre, la pierre, la iaueline, l'espieu, la halebarde, enfonçoit l'arc, bandoit es reins les fortes arbalestes de passe, visoyt de l'arquebouse a l'oeil, affeustoyt le canon, tiroyt a la butte, au papegay, du bas en mont, d'amont en val, deuant, de cousté, en arriere, comme les Parthes.

On lui attachoyt ung cable en quelque haulte tour pendent a terre; par icelluy auecques deux mains montoyt,

puis deualoyt si roidement et si asseuremont que plus ne pourriez parmy ung pré bien eguallé. On luy mettoyt une grosse perche appuyée a deux arbres, a ycelle se pendoit par les mains, et d'ycelle alloit et venoit sans des pieds a rien toucher, que a grande course on ne l'eust peu aconcepuoir.

Et, pour s'exercer le thorax et pulmon, crioyt comme tous les diables. le l'ouy une foys appellant Eudemon, depuis la porte Saint-Victor iusques à Montmartre. Stentor n'eut oncques telle voix à la bataille de Troye.

Et, pour gualentir les nerfz, on luy auoit faict deux grosses saulmones de plomb, chascune du poy de huict mille sept cens quintaulx, lesquelles il nommoit alteres. Ycelles prenoyt de terre en chascune main, et les esleuoyt en l'aer au dessus de la teste; les tenoyt ainsi sans soy remuer troys quarts d'heure et daduantaige, que estoit une force inimitable.

» Iouoyt aux barres auecques les plus fortz. Et, quand le poinct aduenoyt, se tenoyt sus ses pieds tant roiddement qu'il se abandonnoyt es plus aduentureux, en cas qu'ilz le feissent mouuoir de sa place, comme iadis faisoyt Milo. A l'imitation duquel aussi tenoyt une pomme de grenade en sa main, et la donnoit a qui luy pourroyt ouster. » (*Gargantua*, livre Ier, chapitre XXIII.)

Tous les sports variés de l'époque qui font les muscles d'acier entraient dans l'éducation physique du jeune gentilhomme : equitation, voltige, maniement de la lance, de la hache, de la pique, de l'épée, du poignard, de la dague; chasse de tous gibiers à poil et à plume; exercices de paume, de lutte, de saut, courses, natation, canotage, acrobatie aux appareils, jet du dard, barre, pierre, javeline, épieu, hallebarde, arc, arquebuse, tir en tous sens, manœuvre du canon, des haltères, jeu de barre, des organes respiratoires, etc.

C'étaient d'excellents moyens de rendre robuste le corps, de l'assouplir, de suractiver l'énergie, d'augmenter l'adresse, d'affiner la vue et l'ouïe, préparant ainsi aux dures fatigues de la guerre et à ses obligations physiques.

Educateur incomparable, Rabelais a aussi développé un admirable programme d'études dans les chapitres XXIII et XXIV. Nos méthodes pédagogiques actuelles, si remarquables, lui ont d'ailleurs tout emprunté.

Afin d'accourcir nos extraits, nous avons reproduit partiellement les chapitres où il est question d'éducation intellectuelle. Ils méritent vraiment d'être lus en entier, relus et médités.

CHAPITRE IV

L'ACTION MILITAIRE DU ROMAN

« Pourquoi ne mouraient-ilz pas? » N'est-il pas meilleur et plus honorable mourir vertueusement bataillant que vivre fuyant villainement? » (*Gargantua*, livre Ier, chapitre XXXIX)

Ici nous entrons en plein cœur des événements qui ont précédé, accompagné et suivi la guerre entre Gargantua et Picrochole. C'est une succession de récits pittoresques, animés, toujours féconds en sages enseignements où triomphent la haute raison et le bon sens.

De l'ouvrage, ils constituent la partie principale, à laquelle s'assortissent naturellement les autres parties.

§ Ier.

Comment feut meu entre les fouaciers de Lerné et ceulx du pays de Gargantua le grand debat, dont feurent faictes grosses guerres (1).

En cestuy temps, qui feut la saison de vendanges au commencement de automne, les bergiers de la contree estoyent à guarder les vignes, et empescher que les estourneaulx ne

(1) *Gargantua*, livre Ier, chapitre XXV.

mangeassent les raisins. Onquel temps, les fouaciers de Lerné passoyent le grand quarroy, menans dix ou douze charges de fouaces a la ville. Lesdictz bergiers les requirent courtoisement leur en bailler pour leur argent, au prix du marché. Car notez que c'est viande céleste, manger a desieuner raisins auec fouace fraische..... A leur requeste ne feurent aulcunement enclinez les fouaciers, mais (qui pis est) les oultragearent grandement, les appellans trop diteux, breschedens, plaisans rousseaulx, galliers, chienlicts, auerlans, limes sourdes, faictneans, friandeaulx, bustavins, taluassiers, rien ne uaulx, rustres, challans, hapelopins, traineguaines, gentilz flocquels, copieux, landóres, malotrus, dendins, beaugears, tezez, gaubregeux, gogueluz, claquedens, et aultres telz epithetes diffamatoires; adioustans que point a eulx n'appartenoit manger de ces belles fouaces: mais qu'ilz se debuoyent contenter de gros pain ballé et de tourte. Auquel oultraige ung d'entre eulx nommé Forgier, bien honneste homme de sa personne, et notable bachelier, respondist doulcement : Depuis quand auez vous prins cornes, qu'estes tant rogues deuenuz? Dea, vous nous en souliez voulentiers bailler, et maintenant y refusez? Ce n'est faict de bons voisins, et ainsi ne vous faisons nous, quand venez ici achapter nostre beau froument, duquel vous faictes vos gasteaulx et fouaces; encores par le marché vous eussions nous donné de nos raisins, mais par la merdé, vous en pourrez repentir, et aurez quelque iour affaire de nous: lors nous ferons enuers vous à la pareille, et vous en soubuienne. Adoncq Marquet, grand bastonnier de la confrarie des fouaciers, luy dist: Vrayement, tu es bien acresté a ce matin, tu mangeas hersoir trop de mil. Vien ça, vien ça, ie te donneray de ma fouace. Lors Forgier en toute simplesse approcha, tirant ung unzein de son baudrier, pensant que Marquet luy deut deposcher de ses fouaces; mais il luy bailla de son fouet a trauers les iambes, si rudement que les nouds y apparoissoyent; puis voulut gaigner a la fuite, mais Forgier s'escria au meurtre et a la force tant qu'il peut; ensemble luy iecta un gros

tribard qu'il portoit soubs son escelle, et l'attainct par la ioincture coronale de la teste, sus l'artere crotaphicque, du cousté dextre ; en telle sorte que Marquet tombit de dessus sa iument, mieulx semblant homme mort que vif.

Cependent les mestaiers, qui la auprez challoyent les noiz, accoururent auec leurs grandes gaules, et frapparent sus ces fouaciers comme sur seigle verd. Les aultres bergiers et bergieres, oyans le cry de Forgier, y vindrent auec leurs fondes et brassiers, et les suyuirent a grands coups de pierres, tant menuz qu'il sembloit que ce feust gresle. Finablement les aconceurent, et oustarent de leurs fouaces enuiron quatre ou cinq douzeines ; toutesfoys, ilz les payarent au prix accoustumé, et leur donnarent ung cent de quecas et trois panerees de francs aubiers, puys les fouaciers aidarent a monter a Marquet, qui estoit villainement blessé, et retournarent a Lerné, sans poursuyure le chemin de Pareillé menassans fort et ferme les bouiers, bergiers et mestaiers de Seuillé et de Sinais. Ce faict, et bergiers et bergieres feirent chiere lye auecques ces fouaces et beauly raisins, et se rigoularent ensemble au son de la belle bouzine, se mocquans de ces beaulx fouaciers glorieux, qui auoyent trouué male encontre, par faulte de s'estre seignez de la bonne main au matin. Et auecques groz raisins chenins estuuarent les iambes de Forgier mignonnement, si bien qu'il feut tantoust guary.

§ 2.

Comment les habitans de Lerné, par le commandement de Picrochole leur roy, assaillirent au despourueu les bergiers de Garguantua (1).

Les fouaciers, retournez a Lerné, soubdain dauant boyre ny manger, se transportarent au capitoly, et la, deuant leur roy, nommé Picrochole, tiers de ce nom, propousa-

(1) *Gargantua*, livre Ier, chapitres XXVI et XXVII.

rent leur complaincte, monstrans leurs paniers rompuz, leurs bonnets foupyz, leurs robbes dessirees, leurs fouaces destroussees, et singulierement Marquet blessé enormement, disans le tout auoir esté faict par les bergiers et mestaiers de Grandgousier, pres le grand carroy par dela Seuillé.

Lequel incontinent entra en courroux furieux, et, sans plus oultre se interroguer quoy ne comment, feist crier par son pays ban et arriereban, et que ung chascun, sus poine de la hart, conuint en armes en la grande place deuant le chasteau, a heure de midy. Pour mieulx confermer son entreprinse, enuoya sonner le tabourin a l'entour de la ville : luy mesme, cependent qu'on apprestoit son disner, alla faire affuster son artillerie, desployer son enseigne et oriflant, et charger force munitions tant de harnoys d'armes que de gueulle. En disnant bailla les commissions : et feut, par son edict, constitué le seigneur Trepelu sus l'auant guarde, en laquelle feurent comptez seize mille quatorze hacquebutiers, trente mille et unze aduenturiers. A l'artillerie feut commis le grand escuyer Toucquedillon ; en laquelle feurent comptees neuf cens quatorze grosses pieces de bronze, en canons, doubles canons, baselicz, serpentines, couleurines, bombardes, faulcons, passeuolans, spirolles et aultres pieces. L'arriere guarde feut baillee au duc Raquedenare. En la bataille se tint le roy et les princes de son royaulme. Ainsi sommairement accoustrez, dauant que se mettre en voye, enuoyarent troys cens cheuaulx legiers soubz la conduicte du capitaine Engoulęuent, pour descouurir le pays, et sçauoir si embusche aulcune estoit par la contree. Mais apres auoir diligemment recherché, trouuarent tout le pays a l'enuiron en paix et silence, sans assemblee quelconque. Ce que entendent Picrochole, commanda qu'ung chascun marchast soubz son enseigne hastifuement. Adoncques, sans ordre et mesure, prindrent les champs les ungs parmy les aultres, guastans et dissipans tout par ou ilz passoyent, sans espargner ni paoure ni riche, ny lieu sacré ny prophane : emmenoyent beufz, vasches, taureaulx, veaulx, genisses, brebis, moutons, chieu-

res et boucqs ; poulles, chappons, poulletz, oysons, iards, oyes, porcs, truyes, guorretz, abattans les noix, vendangeans les vignes, emportans les seps, croullans tous les fruictz des arbres. C'estoit ung désordre incomparable de ce qu'ilz faisoyent. Et ne trouuarent personne qui leur resistast : mais ung chascun se mettoit a leur mercy, les supplians estre traictez plus humainement, en consideration de ce qu'ilz auoyent de tous temps esté bons et amiables voisins, et que iamais enuers euls ne commirent excez ne oultraige, pour ainsi soubdainement estre par yceulx mal vexez, et que Dieu les en puniroit de brief. Esquelles remonstrances rien plus ne respondoyent sinon qu'ilz leur vouloyent aprendre a manger de la fouace.

Tant feirent et tracassarent, pillans et larronnans, qu'ilz arriuarent a Seuillé, et destroussarent hommes et femmes, et prindrent ce qu'ilz peurent : rien ne leur feut ne trop chauld ne trop pesant. Combien que la peste y feust par la plus grande part des maisons, ilz entroyent par tout, et rauissoyent tout ce qu'estoit dedans, et iamais nul n'en print dangier, qui est cas assez merueilleux.

. . . . . .

Le bourg ainsi pillé, se transportarent en l'abbaye auec horrible tumulte ; mais la trouuarent bien resserree et fermee : dont l'armee principale marcha oultre vers le gué de Vede, exceptez sept enseignes de gens de pied et deux cens lances qui la restarent et rompirent les murailles du cloz affin de guaster toute la vendange.

Causes futiles de guerre dont l'histoire fournit malheureusement trop d'exemples. Quelques gâteaux provoqueront « l'horrible bataille ». C'est la confirmation de la vérité d'une maxime de Rabelais : « de la panse vient la dance ». Elle contient le plus souvent, en effet, l'origine de toute guerre.

Picrochole (1), n'écoutant que les vives doléances

(1) Mot signifiant : a la bile amère.

de ses sujets rendus au Capitole, entre, sans autre éclaircissement, « incontinent en courroux furieux sans plus oultre se interroguer ». Conducteur de peuple indigne dont la colère obscurcit la raison, votre précipitation coupable vous rappellera que la roche Tarpéienne n'est pas loin du Capitole !

Convoquant le ban et l'arrière-ban, *chacun*, *sous peine de « la hart »* (1), *doit être rendu en armes à l'heure de midi à la grande place du château.* Crieurs, tambourins et autres voies d'appel sont employés pour porter à la connaissance de tous *l'ordre de mobilisation.* Pendant ce temps, on organise le train de vivres et de munitions, « harnoys d'armes et de gueulles ».

Des commissions sont baillées conférant au seigneur Trepelu le commandement de l'avant-garde ;

Au grand escuyer Toucquedillon celui de l'artillerie ;

Au duc de Raquedenare celui de l'arrière-garde

Picrochole et les princes devaient marcher avec le gros de l'armée.

---

(2) La « hart » était la corde qui servait à étrangler un criminel. Autrefois, on attachait les criminels au gibet avec des liens de bois menus et pliants qu'on appelait *hart.* — Les pénalités édictées par l'article 230 du Code de justice militaire (loi du 18 mai 1875) pour insoumission en temps de guerre sont moins sévères. L'insoumis est condamné de 2 à 5 ans d'emprisonnement A l'expiration de sa peine, il est envoyé dans une compagnie de discipline et son nom est affiché pendant la durée de la guerre dans les différentes communes du canton de son domicile.

Avant de se mettre en mouvement, « 300 chevaux légiers armés de lances sont envoyés afin de reconnaître l'ennemi ». C'est le service d'exploration.

Rien n'étant signalé, l'armée se met en route.

« Sans ordre, sans mesure, prindrent les champs les ungs parmy les aultres, guastans et dissipans tout par ou ilz passoient sans espargner ny paoure, ny ryche, ny lieu sacré, ny prophane ; emmenoyent beufz, vaches, taureaulx, veaulx, génisses, brebis, moutons, chieures et boucqs ; poulles, chappons, poulletz, oysons, iards, oyes, porcs, truyes, guorretz, abattans les noix, vendangeans les vignes, emportans les seps, croullans tous les fruictz des arbres. C'estoit ung désordre incomparable de ce qu'ilz faisoyent ».

Tel est, brossé avec une maîtrise véritable, le tableau des troupes pillardes et indisciplinées sous François Ier.

Après avoir dévasté le bourg de Seuillé, Picrochole marche « oultre vers le gué de vède », laissant un faible détachement chargé d'enlever le clos de l'abbaye vigoureusement défendu par le « moine claustrier Jean des Entommeures, jeune gallant, frisque, de hait, bien à dextre, hardy, adventureux, délibéré ». Nous n'avons reproduit plus loin que les passages du livre où notre personnage monacal joue un rôle militaire à signaler.

§ 3.

Comment Picrochole print d'assaut la Roche Clermauld, et le regret et difficulté que feit Grandgousier d'entreprendre guerre (1).

Picrochole, a grande hastiueté, passa le gué de Vede auec ses gens, et assaillit la Roche Clermauld, auquel lieu ne luy feut faicte resistance quelconcque ; et, parce qu'il estoit ia nuict, delibera en ycelle ville se heberger soy et ses gens, et refraischir de sa cholère pungitifue. Au matin print d'assault les boulieuars et chasteau, et le rempara tresbien, et le prouueut de munitions requises, pensant la faire sa retraicte, si d'ailleurs estoit assailly ; car le lieu estoit fort, et par art et par nature, a cause de la situation et assiete.

. . . . . .

... Ung des bergiers qui guardoyent les vignes, nommé Pillot, se transporta deuers luy en ycelle heure, et raconta entierement les excez et pillaiges que faisoit Picrochole, roy de Lerné, en ses terres et dommaines ; et comment il auoit pillé, guasté, saccagé tout le pays, excepté le clous de Seuillé, que frere Iean des Entommeures auoyt saulué a son honneur, et de present estoit ledict roy en la Roche Clermauld, et la, en grande instance, se remparoit luy et ses gens. Holos, holos, dist Grandgousier, qu'est cecy, bonnes gens ? Songé ie, ou si vray est ce qu'on me dict ? Picrochole, mon amy ancien, de tout temps, de toute race et alliance, me vient il assaillir ? Qui le meut ? qui le poinct ? qui le conduict ? qui l'ha ainsi conseillé ? Ho, ho, ho. Mon Dieu, mon Saulueur, ayde moy, inspire moy, conseille moy a ce qu'est de faire. Ie proteste, ie iure deuant toy, ainsi me soys tu fauorable, si iamais a luy

(1) *Gargantua*, livre Ier, chapitre XXVIII.

desplaisir, ne a ses gens dommaige, ne en ses terres ie feis pillerie : mais bien au contraire, ie l'ay secouru de gens, d'argent, de faueur, et de conseil, en tous cas que ay peu congnoistre son aduantaige. Qu'il m'ait doncques en ce point oultraige, ce ne peult estre que par l'esprit maling. Bon Dieu, tu congnoys mon couraige, car a toy rien ne peult estre celé. Si par cas il estoit deuenu furieux et que, pour luy rehabiliter son cerueau, tu me l'eusses icy enuoye, donne moy et pouuoir et sçauoir le rendre au ioug de ton sainct vouloir par bonne discipline. Ho, ho, ho. Mes bonnes gens, mes amys, et mes feaulx seruiteurs, fauldra t il que ie vous empesche a m'y ayder ? Las ! ma vieillesse ne requeroit doresnauant que repos, et toute ma vie n'ay rien tant procuré que paix ; mais il faut, ie le voy bien, que maintenant de harnoys ie charge mes paoures espaules lasses et foibles, et en ma main tremblante ie prenne la lance et la masse, pour secourir et guarantir mes paoures subiectz. La raison le veult ainsi : car de leur labeur ie suis entretenu, et de leur sueur ie suis nourry, moy, mes enfans et ma famille. Ce non obstant, ie n'entreprendray guerre que ie n'aye essayé tous les arts et moyens de paix ; la ie me resoulds.

Adoncques feit conuocquer son conseil, et proposa l'affaire tel comme il estoit. Et feut conclud qu'on enuoyeroit quelque homme prudent deuers Picrochole, sçauoir pourquoy ainsi soubdainement estoit party de son repous, et enuahy les terres esquelles n'auoit droict quelconcque. D'aduantaige qu'on enuoyast querir Gargantua et ses gens, affin de maintenir le pays et défendre a ce besoing. Le tout pleut a Grandgousier, et commanda qu'ainsi feut faict. Dont sus l'heure enuoya le basque son lacquays querir a toute diligence Gargantua. Et lui escripuit comme s'ensuit.

Poursuivant, avec le gros de l'armée, sa marche en avant « à grande hastivité », Picrochole assaillit la Roche-Clermaud sans résistance.

Au point du jour, « print d'assault les boulleuars

et chasteau, le rempara très bien et le prouueut de munitions » afin d'assurer sa retraite en occupant un point d'appui, « le lieu étant fort par art et nature ».

Grandgousier, informé des déprédations de son royal voisin, se lamente et gémit. Que peut avoir son ami ancien ? Préférant résoudre pacifiquement le conflit, « il veut n'entreprendre guerre que tous les ars et moyens de paix n'ayent été essayés », — conduite pleine de prudence et de sagesse. Dès lors, réunion d'un conseil où l'on délibère que Gallet, homme avisé et expérimenté, ira vers Picrochole en négociation.

Cependant Grandgousier prépare la défense du pays. Trop vieux pour supporter le faix de la guerre, il écrit à son fils Gargantua, « élevé dans l'art de la cheuallerie », de venir prendre le commandement de l'armée.

Dans les mains du prince du sang, se concentreront les pouvoirs politiques et militaires ; cette unité de commandement, si importante durant une campagne, aura pour résultat d'assurer plus d'énergie, plus de rapidité dans la direction des opérations.

§ 4.

La teneur des lettres que Grandgousier escripuoit à Gargantua (1).

« La ferueur de tes estudes requeroit que de long temps ne te reuocasse de cestuy philosophicque repous, si la confiance de nos amys et anciens confederez ne eust de present frustré la seureté de ma vieillesse. Mais, puisque telle est ceste fatale destinee que par yceulx soye inquieté esquelz plus ie me reposoye, force me est te rappeller au subside des gens et biens qui te sont par droict naturel affiez. Car, ainsi comme debiles sont les armes au dehors si le conseil n'est en la maison, aussi vaine est l'estude, et le conseil inutile qui, en temps oportun, par vertu ne est executé, et a son effect réduict. Ma deliberation ne est de prouocquer, ains d'appaiser; d'assaillir, mais de deffendre; de conquester, mais de guarder mes feaulx subiectz, et terres hereditaires, esquelles est hostilement entré Picrochole, sans cause ny occasion, et de iour en iour poursuyt sa furieuse entreprinse, auecques excez nos tolerables a personnes liberes.

» Ie me suis en debuoir mis pour moderer sa cholere tyrannicque, luy offrant tout ce que ie pensoys lui pouoir estre en contentement; et par plusieurs foys ay enuoyé amiablement deuers luy, pour entendre en quoy, par qui et comment il se sentoit oultraigé; mais de luy n'ay eu response que de voluntaire deffiance, et qu'en mes terres pretendoit seullement droict de bienseance. Dont i'ai congneu que Dieu eternel l'ha laissé au gouuernail de son franc arbitre et propre sens, qui ne peult estre que meschant, si par grace diuine n'est continuellement guidé; et, pour le contenir en office et reduire a congnoissance, me i'ha icy enuoyé à molestes enseignes. Pourtant, mon filz bien aimé, le plus toust que faire pourras, ces lettres veues, retourne

(1) *Gargantua*, livre Ier, chapitre XXIX.

a diligence secourir, non tant moy (ce que toutesfoys par pitié naturellement tu doibs) que les tiens, lesquelz par raison tu peulx sauluer et guarder. L'exploict sera faict à moindre effusion de sang que sera possible. Et, si possible est, par engins plus expédiens, cauteles, et ruses de guerre, nous sauluerons toutes les ames, et les enuoyerons ioyeulx à leurs domiciles.

» Treschier filz, la paix de Christ nostre redempteur soit auecques toy !

» Salue Ponocrates, Gymnaste et Eudemon de par moy.

» Du vingtiesme de septembre.

» Ton pere.

» GRANDGOUSIER. »

Les lettres dictees et signees, Grandgousier ordonna que Ulrich Gallet, maistre de ses requestes, homme saige et discret, duquel en diuers et contentieux affaires il auoit esprouué la vertu et bon aduis, allast deuers Picrochole, pour lui remonstrer ce que par eulx auoit esté decreté. En celle heure partit le bon homme Gallet, et, passé le gué, demanda au meusnier de l'estat de Picrochole ; lequel luy feit response que ses gens ne luy auoyent laissé ni coq, ny geline, et qu'ilz s'estoyent enserrez en la Roche Clermauld ; et qu'il ne luy conseilloit point de procéder oultre, de paour du guet, car leur fureur estoit enorme. Ce que facilement il creut, et pour celle nuyt hebergea auecques le meusnier.

Au lendemain matin, se transporta auecques la trompette a la porte du chasteau, et requist es guardes qu'ilz le feissent parler au roy, pour son proufict.

Les parolles annoncees au roy, ne consentit aulcunement qu'on luy ouurist la porte, mais se transporta sur le boulleuard, et dist a l'embassadeur : « Qu'y a t il de nouveau ? que voulez vous dire ? Adoncques l'embassadeur propousa comme s'ensuyt.....

Grandgousier supportera avec énergie une guerre défensive si elle est inévitable, « ne voulant prouo-

quer, ains appaiser : non assaillir, mais deffendre ; non conquester, mais guarder. »

Résolument il agira au besoin, « car le conseil est inutile qui, en temps opportun, par vertu ne est exécuté et à son effect réduict ».

§ 5.

La harangue faicte par Gallet a Picrochole (1).

« Plus iuste cause de douleur naistre ne peult entre les humains que si, du lieu dont par droicture esperoyent grace et beneuolence, ilz recepuent ennuy et dommaige. Et non sans cause (combien que sans raison) plusieurs venuz en tel accident ont cette indignité moins estimé tolerable que leur vie propre; et, en cas que par force ny aultre engin ne l'ont peu corriger, se sont eulx mesmes priuez de ceste lumiere.

» Doncques merueille ne est si le roy Grandgousier mon maistre est, a ta furieuse et hostile venue, saisy de grand desplaisir et perturbé en son entendement. Merueille seroyt si ne l'auoyent esmeu les excez incomparables qui, en ses terres et subiectz, ont esté par toy et tes gens commis ; esquelz ne ha esté obmis exemple aulcun d'inhumainité. Ce que luy est tant grief de soy, par la cordiale affection de laquelle tousiours ha chery ses subiectz, que a mortel homme plus estre ne sçauroit. Toutesfoys, sus l'estimation humaine plus grief luy est, en tant que par toy et les tiens ont esté ces griefz et torts faicts, qui, de toute memoire et ancienneté, auiez, toy et tes peres, une amitié auecques luy et tous ses ancestres conceue ; laquelle iusques a present, comme sacree, ensemble auiez inuiolablement maintenue, guardee et entretenue : si bien que, non luy seullement ny les siens, mais les nations barbares, Poicteuins, Bretons, Manseaux, et ceulx qui habitent oultre les isles de Canare

(1) *Gargantua*, livre Ier, chapitre XXXI.

et Isabella, ont estimé aussi facile de molir le firmament et les abysmes eriger au dessus des nues que desemparer vostre alliance ; et tant l'ont redoubtee en leurs entreprinses, que n'ont iamais ausé prouocquer, irriter, nyendommaiger l'ung par craincte de l'aultre.

» Plus y ha. Ceste sacree amitié tant ha emply le ciel que peu de gens sont auiourd'huy habitans par tout le continent et isles de l'ocean, qui n'ayent ambitieusement aspiré estre receuz en icelle, a pactes par vous mesmes conditionnez ; autant estimans vostre confederation que leurs propres terres et dommaines. En sorte que, de toute memoire, n'ha esté prince ny ligue tant efferee ou superbe qui ait ausé courir sus, ie ne dy point vos terres, mais celles de vos confederez. Et si, par conseil precipité, ont encontre eulx attenté quelque cas de nouuelleté, le nom et tiltre de vostre alliance entendu, ont soubdain desisté de leurs entreprinses. Quelle furie doncques t'esmeut maintenant, toute alliance brisee, toute amitié conculcquée, tout droict trespassé, enuahir hostillement ses terres, sans en rien auoir esté par luy ny les siens endommaigé, irrité, ni prouocqué ? Ou est foy ? ou est loy ? ou est raison ? ou est humainité ? ou est craincte de Dieu ? Cuides tu ces oultraiges estre recelez es esperitz eternelz, et au Dieu souuerain, qui est iuste retributeur de nos entreprinses ? Si le cuides, tu te trompes ; car toutes choses viendront a son iugement. Sont ce fatales destinees ou influences des astres qui voulent mettre fin a tes ayses et repous ? Ainsi ont toutes choses leur fin et periode. Et, quand elles sont venues a leur poinct suppellatif, elles sont en bas ruynees : car elles ne peuuent long temps en tel estat demourer. C'est la fin de ceux qui leurs fortunes et prosperitez ne peuuent par raison et temperance moderer.

» Mais, si ainsi estoit pheé, et deust ores ton heur et repous prendre fin, falloit il que ce feust en incommodant a mon roy, celluy par lequel tu estoys estably ? Si ta maison debuoit ruiner, falloit il que en sa ruine elle tombast sus les atres de celluy qui l'auoit aornee ? La chose est tant

hors les metes de raison, tant abhorrente de sens commun, que a poine peult elle estre par humain entendement conceue, et iusques a ce demourera non croyable entre les estrangiers que l'effect asseuré et tesmoigné leur donne a entendre que rien n'est ny sainct ny sacré à ceulx qui se sont emancipez de Dieu et raison pour suyure leurs affections peruerses.

» Si quelque tort eust esté par nous faict en tes subiectz et dommaines, si par nous eust esté porté faueur a tes mal vouluz, si en tes affaires ne te eussions secouru, si par nous ton nom et honneur eust esté blessé, ou, pour mieulx dire, si l'esperit calumniateur, tentant a mal te tirer, eust, par fallaces especes et phantasmes ludificatoires, mis en ton entendement que enuers toy eussions faict chose non digne de nostre ancienne amitié, tu debuoys premier enquerir de la verité, puys nous en admonester. Et nous eussions tant a gré satisfaict que eusses eu occasion de toy contenter. Mais, o Dieu eternel, quelle est ton entreprinse? Vouldroys tu, comme tyrran perfide, piller ainsi, et dissiper le royaulme de mon maistre? L'as tu esprouué tant ignaue et stupide qu'il ne voulust, ou tant destitué de gens, d'argent, de conseil, et d'art militaire, qu'il ne peust resister a tes inicques assaults? Departz d'icy presentement, et demain pour tout le iour soye retiré en tes terres, sans par le chemin faire aulcun tumulte ne force. Et paye mille bezans d'or pour les dommaiges qu'as faict en ces terres. La moitié bailleras demain, l'aultre moitié payeras es ides de may prochainement venant, nous delaissent cependant pour houstaiges les ducz de Tournemoule, de Basdefesses et de Menuail, ensemble le prince de Gratelles et le vicomte de Morpiaille. »

A tant se teut le bon homme Gallet; mais Picrochole a tous ses propous ne respond aultre chose, sinon : Venez les querir, venez les querir. Ils vous brayeront de la fouace. Adoncques retourne vers Grandgousier, lequel trouua a genoulx teste nue, encliné en ung petit coing de son cabinet, priant Dieu qu'il voulsist amollir la cholere

de Picrochole, et le mettre au poinct de raison, sans y proceder par force. Quand veit le bon homme de retour, il luy demanda : Ha mon amy, mon amy, quelles nouuelles m'apportez vous? Il n'y ha, dist Gallet, ordre : cest homme est du tout hors du sens et delaissé de Dieu. Voyre mais, dist Grandgousier, mon amy, quelle cause pretend il de cest excez? Il ne m'ha, dist Gallet, cause quelconcque exposé, sinon qu'il dict en cholere quelques mots de fouaces. Ie ne sçay si lon n'auroit point faict oultraige a ses fouaciers. Ie le veulx, dist Grandgousier, bien entendre dauant qu'aultre chose deliberer sus ce que seroyt de faire. Alors manda sçauoir de ceste affaire, et trouua pour vray qu'on auoyt prins par force quelques fouaces de ses gens, et que Marquet auoyt receu ung coup de tribard sus la teste. Toutesfoys que le tout auoit esté bien payé, et que le dict Marquet auoit premier blessé Forgier de son fouet par les iambes. Et sembla a tout son conseil que en toute force il se debuoyt deffendre. Ce non obstant, dist Grandgousier, puis qu'il n'est question que de quelques fouaces, i'essayeray le contenter : car il me desplaist par trop de leuer guerre. Adoncques s'enquesta combien on auoit prins de fouaces, et, entendent quatre ou cinq douzeines, commanda qu'on en feit cinq charretees en ycelle nuict, et que l'une feust de fouaces faictes a beau beurre, beaulx moyeux d'eufz, beau saffran, et belles espices, pour estre distribuees à Marquet, et que, pour ses interetz, il luy donnoit sept cens mille et troys Philippus pour payer les barbiers qui l'auroyent pensé, et d'abundant luy donnoit la mestayrie de la Pomardiere, a perpetuité franche pour luy et les siens. Pour le tout conduire et passer feut enuoyé Gallet; lequel, par le chemin, feit cueillir pres de la saulsaye force grands rameaulx de cannes et rouseaulx, et en feit armer autour leurs charrettes, et chascun des chartiers. Luy mesme en tint ung en sa main : par ce voulant donner a congnoistre qu'ilz ne demandoyent que paix et qu'ilz venoyent pour l'achapter.

» Eulx, venuz a la porte, requierent parler a Picrochole

de par Grandgousier. Picrochole ne voulut oncques les laisser entrer, ny aller a eulx parler, et leur manda qu'il estoit empesché, mais qu'ilz dissent ce qu'ilz vouldroyent au capitaine Toucquedillon, lequel affustoit quelque piece sus les murailles. Adoncq luy dist le bon homme : Seigneur, pour vous retirer de tout ce debat et oster toute excuse que ne retournez en nostre premiere alliance, nous vous rendons presentement les fouaces dont est la controuerse. Cinq douzeines en prindrent nos gens : elles feurent tresbien payees ; nous aymons tant la paix que nous en rendons cinq charrettees, desquelles ceste icy sera pour Marquet, qui plus se plainct. D'aduantaige, pour le contenter entierement, voila sept cens mille et troys Philippus que ie luy liure, et, pour l'interest qu'il pourroit pretendre, ie luy cede la mestayrie de la Pomardiere, a perpetuité, pour luy et les siens, possedable en franc alloy : voyez cy le contract de la transaction. Et pour Dieu viuons doresnauant en paix, et vous retirez en vos terres ioyeusement, cedans ceste place icy, en laquelle n'auez droict quelconcque, comme bien le confessez. Et amys comme parauant. Toucquedillon raconta le tout a Picrochole, et de plus en plus enuenima son couraige, luy disant : Ces rustres ont belle paour; par Dieu, Grandgousier se conchie, le paoure beuueur ; ce n'est son art aller en guerre, mais ouy bien vuider les flaccons. Ie suis d'opinion que retenons ces fouaces et l'argent, et au reste nous hastons de remparer icy et poursuyure nostre fortune. Mais pensent ilz bien auoir affaire a une duppe, de vous paistre de ces fouaces? Voila que c'est, le bon traictement et la grande familiarité que leur auez par cy deuant tenue vous ont rendu enuers eulx contemptible. Oignez villain, il vous poindra. Poignez villain, il vous oindra. Ca, ça, ça, dist Picrochole, sainct Iacques ilz en auront : faictes ainsi que auez dist. D'une chose, dist Toucquedillon, vous veulx ie aduertir. Nous sommes icy assez mal auitaillés, et pourueuz maigrement des harnoys de gueulle. Si Grandgousier nous mettoit siege, des a present m'en iroys faire arracher les dens toutes, seullement que troys me restassent ; autant a vos gens comme a moy ; auec ycelles

nous n'auangerons que trop a manger nos munitions. Nous dist Picrochole, n'aurons que trop mangeailles. Sommes nous icy pour manger ou pour batailler? Pour batailler vrayement, dist Toucquedillon ; mais de la panse vient la dance, et ou faim regne, force exule. Tant iaser, dist Picrochole. Saisissez ce qu'ilz ont amené. Adoncques prindrent argent, et fouaces, et beufz, et charrettes, et les renuoyarent sans mot dire, sinon que plus n'approchassent de si pres, pour la cause qu'on leur diroit demain. Ainsi sans rien faire retournarent deuers Grandgousier, et luy contarent le tout, adioustans qu'il n'estoit aulcun espoir de les tirer a paix, sinon a viue et forte guerre.

Ulrich Gallet, « homme saige et discret, duquel, en diuers et contentieux affaires, Grandgousier avait éprouué la vertu et le bon aduis, va deuers Picrochole ».

Accompagné d'un trompette, il se présente aux portes du château, demandant audience.

Le roy, refusant l'introduction du parlementaire, qui pouvait juger par surprise de l'état de la place, se transporte au-devant de Gallet, lequel prononce la fameuse harangue, chef-d'œuvre de diplomatie fine et habile, marquant une admirable souplesse d'argumentation, laissant transparaitre parfois un peu trop le rhéteur.

En terminant, Gallet fait sentir qu'il a des hommes et de l'argent pour combattre avec énergie si Picrochole ne se retire « sans tumulte, ne force », exigeant mille besans d'or pour les dommages causés et des otages seigneuriaux.

Le prince à la bile amère congédie Gallet par ces mots : « Venez les quérir, venez les quérir! »

L'ambassadeur rend compte de sa mission à son maître, dont les conditions n'étaient pas un ultimatum.

Avant de prendre une résolution définitive et extrême, Grandgousier, mieux éclairé sur les origines du conflit, et manifestant un large esprit de conciliation, propose d'indemniser Marquet blessé, au moyen de dons en argent, en terre.

Gallet retourne à la Roche-Clermaud, où il est reçu par le capitaine Touquedillon, lui apportant cinq charretées de fouaces, 700,003 philippus et la cession de la métairie de la Pommardière à perpétuité au sieur Marquet, blessé par les gens de Grandgousier, le tout « afin qu'en vos terres vous retirez joyeusement ».

Touquedillon raille en présence de Picrochole les offres de Grandgousier comme des marques de pusillanimité, et conseille de retenir le convoi de fouaces afin de procéder au ravitaillement de la place, « maigrement pourueuz de harnoys de gueulles », car « où faim règne force exule ».

« Saisissez ce qu'ils ont amené », dit le roy, et Gallet et ses gens furent renvoyés sans mot dire, « sinon qu'ils n'approchassent plus de si près ». C'était fatalement la continuation de la guerre.

On remarquera l'habileté politique de Grandgousier, voulant se ménager l'opinion publique si les circonstances le forçaient de combattre.

Ses offres, plus que satisfaisantes, étant dédaigneusement repoussées, le peuple ne pourra que

soutenir la lutte avec opiniâtreté, sentant que le droit est de son côté.

La guerre est la politique continuée les armes à la main ; son influence s'exerce sur la façon même dont elle est faite. — C'est la politique qui décide la manière dont elle s'engage ; c'est elle qui crée la situation totale dans laquelle l'Etat entre en lutte (1).

L'action politique et militaire doivent donc être unies : c'est la leçon se dégageant de cet important chapitre.

§ 5.

Comment certains gouuerneurs de Picrochole, par conseil précipité, le meirent au dernier péril (2).

Les fouaces destroussees comparurent deuant Picrochole, le duc de Menuail, comte Spadassin, et capitaine Merdaille, et luy dirent : Cyre, auiourd'huy nous vous rendons le plus heureux, plus cheualeureux prince qui oncques feut depuis la mort de Alexandre Macedo. Couurez, couurez vous, dist Picrochole. Grand mercy, dirent ilz, Cyre, nous sommes à notre debuoir. Le moyen est tel. Vous laisserez icy quelque capitaine en guarnison, auec petite bande de gens, pour guarder la place, laquelle nous semble assez forte, tant par nature que par les remparts faitz a vostre inuention. Vostre armee partirez en deux, comme trop mieulx l'entendez. L'une partie ira ruer sus ce Grandgousier et ses gens. Par ycelle sera de prime abordee facillement desconfict. La recouurerez argent a tas, car le villain en ha du content. Villain, disons nous, parce que ung noble prince n'ha iamais ung sou. Thesaurizer est faict de villain.

(1) Von der Goltz, *la Nation armée.*

(2) Livre Ier, chapitre XXXIII. — Ce chapitre nous a paru une paraphrase géniale d'une conversation entre Pyrrhus et Cinéas, rapportée par Plutarque (*Vie de Pyrrhus*).

L'aultre partie cependent tirera ves Onys, Sainctonge, Angomoys et Gascoigne : ensemble Perigort, Medoc et Eslanes. Sans résistance prendront villes, chasteaulx et forteresses. A Bayonne, à Sainct Iean de Luc et Fontarabie, saisirez toutes les naufs, et, coustoyant vers Gualice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes, iusques à Ulisbonne, ou aurez renfort de tout equippaige requis à ung conquerent. Par la corbieu, Hespaigne se rendra, car ce ne sont que madourrez. Vous passerez par l'estroict de Sibylle, et la crigerez deux colomnes plus magnificques que celles de Hercules, a perpetuelle memoire de vostre nom. Et sera nommé cestuy destroict la mer Picrocholine.

Passee la mer Picrocholine, voicy Barberousse qui se rend vostre esclaue. Ie, dist Picrochole, le prendray à mercy. Voyre, dirent ilz, pourueu qu'il se face baptiser. Et oppugnerez les royaulmes de Tunis, de Hippes, Argiere, Bone, Corone, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Maiorque, Minorque, Sardaigne, Corsicque, et austres isles de la mer Ligusticque et Baleare. Coustoyant a gausche, dominerez toute la Gaule narbonicque, Prouence, et Allobroges, Genes, Florence, Lucques, et a dieu seas Rome. Le paoure monsieur du pape meurt desia de paour. Par ma foy, dist Picrochole, ie ne luy baiserai ia sa pantoufle.

Prinse Italie, voila Naples, Calabre, Apoulle et Sicile toutes a sac, et Malthe auec. Ie vouldroys bien que les plaisans cheualiers iadis Rhodiens vous résistassent, pour veoir de leur urine. Ie iroys (dist Picrochole) voulentiers à Lorette. Rien, rien, dirent-ilz, ce sera au retour. De la prendrons Candie, Cypre, Rhodes, et les isles Cyclades, et donnerons sus la Morée. Nous la tenons. Sainct Treignan, Dieu gard Hierusalem, car le souldan n'est pas comparable a vostre puissance. Ie, dist il feray doncques bastir le temple de Salomon ? Non, dirent ilz, encores : attendez ung peu. Ne soyez iamais tant soubdain à vos entreprinses.

Sçauez vous que disoit Octauian Auguste? *Festina lente.* Il vous conuient premierement auoir l'Asie minor. Carie, Lycie, Pamphile, Cilicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Betune,

Charazie, Satalie, Samagerie, Castamena, Luga, Sauasta, iusques à Euphrates. Voyrons nous, dist Picrochole, Babylone, et le mont Sinai ? Il n'est, dirent ilz, ia besoing pour ceste heure. N'est ce pas assez tracassé de avoir transfreté la mer Hyrcane, cheuaulché les deux Armenies et les troys Arabies ? Par ma foy, dist il, nous sommes affollez. Ha paoures gens. Quoy ? dirent ilz. Que boyrons nous par ces deserts ? Car Iulian Auguste et tout son oust y moururent de soif, comme lon dict. Nous, dirent ilz, auons ia donné ordre a tout. Par la mer Syriace vous auez neuf mille quatorze grandes naufs chargees des meilleurs vins du monde : elles arriuarent a Iaphes. La se sont trouuez vingt et deux cens mille chameaulx et seize cens elephans, lesquels avez prins a une chasse enuiron Sigeilmes, lors que entrastes en Lybie, et d'abundant eustes toute la carauane de la Mecha. Ne vous fournirent ilz de vin a suffisance ? Voyre : mais, dist il, nous ne busmes point frais. Par la vertu, dirent ilz, non pas d'un petit poisson, ung preux, ung conquerent, ung preteudent et aspirant a l'empire uniuers, ne peult tousiours auoir ses ayses. Dieu soit loué qu'estes venu, vous et vos gens, saufz et entiers iusques au fleuue du Tigre.

Mais, dist il, que faict cependent la part de nostre armee qui desconfit ce villain humeux Grandgousier ? Ils ne chomment pas, dirent ilz, nous les rencontrerons tantoust. Ilz vous ont prins Bretaigne, Normandie, Flandres, Haynault, Brabant, Artoys, Hollande, Sedande ; ilz ont passé le Rhein par sus le ventre des Souices et Lansquenetz, et part d'entre eux ont dompté Luxembourg, la Lorraine, la Champaigne, Sauoye, iusques a Lyon, onquel lieu ont trouué vos guarnisons retournans des conquestes nauales de la mer Mediterranee. Et se sont rassemblez en Boheme, apres auoir mis a sac Soueue, Wirtemberg, Bauieres, Autriche, Morauie et Stirie. Puis ont donné fierement ensemble sus Lubeck, Noruuege, Suueden, Rich, Dace, Gotthie, Engroenland, les Estrelins, iusques à la mer Glaciale. Ce faict, conquestarent les isles Orchades, et subiuguarent Escosse, Angleterre et Irlande. De la, nauigans par la mer sabu-

leuse, et par les Sarmates, ont vaincu et dompté Prussie, Polonie, Lituanie, Russie, Valachie, la Transiluane. Hongrie, Bulgarie, Turquie, et sont à Constantinople. Allons nous, dist Picrochole, rendre a eulx le plustoust, car ie veulx estre aussi empereur de Trebizonde. Ne tuerons nous pas tous ces chiens Turcs et Mahumetistes ? Que diable, dirent ilz, ferons doncques ? Et donnerez leurs biens et terres a ceux qui vous auront seruy honnestement. La raison, dist il, le veult, c'est equité. Ie vous donne la Carmaigne, Surie, et toute la Palestine. Ha ! dirent ilz, Cyre, c'est du bien de vous; grand mercy ! Dieu vous face bien tousiours prosperer ! La present estoit ung vieulx gentilhomme, espouué en diuers hazars, et vray routier de guerre, nommé Echephron, lequel, ouyant ces propous, dist : I'ai grand paour que toute ceste entreprinse sera semblable a la farce du pot au laict : duquel ung cordouanier se faisoit riche par resuerie, puys, le pot cassé, n'eut de quoy disner. Que pretendez vous par ces belles conquestes ? Quelle sera la fin de tant de travaulz et de trauerses ? Sera, dist Picrochole, que nous, retournez, reposerons à nos ayses. Dont, dist Echephron, et si par cas iamais n'en retournez ? Car le voyaige est long et perilleux. N'est ce mieulx que des maintenant nous reposions, sans nous mettre en ces hazars ? O, dist Spadassin, par dieu, voicy ung bon resueux ; mais allons nous cacher au coing de la cheminee, et la passons auec les dames nostre vie et nostre temps a enfiler des perles, ou a filer comme Sardanapalus. Qui ne s'aduenture, n'ha cheual, ny mule, ce dict Salomon. Qui trop, dist Echephron, s'aduenture, perd cheual et mule, respondist Malcon. Baste, dist Picrochole, passons oultre. Ie ne crains que ces diables de legions de Grandgousier ; cependent que nous sommes en Mesopotamie, s'ilz nous donnoyent sus la queue, quel remede ? Tresbon, dist Merdaille, une belle petite commission, laquelle vous enuoyerez aux Moscouites, vous mettra en camp pour ung moment quatre cens cinquante mille combattans d'eslite. O si vous me y faictes vostre lieutenant, ie tueroye une pygne pour ung mercier. le mors, ie rue, ie frappe, i'attrape, ie tue, ie renie. Sus,

sus, dist Picrochole, qu'on depesche tout, et qui m'ayme sy me suyue.

Quelle verve intarissable d'une merveilleuse imagination!

Quelle satire éloquente de la manie des conquêtes!

C'est bien aussi le langage des courtisans, hypocrites, bassement flatteurs, poussant le prince aux pires aventures qui lui feront perdre son royaume.

Seul, « ung vieulx gentilhomme esprouué en diuers hazars et vray routier de guerre » hasarde de sages réflexions sans réussir à calmer la belliqueuse ardeur et la dévorante ambition de nos fougueux conquérants.

Picrochole veut être aussi « empereur de Trébizonde » ; mais il a sur le tard un éclair de bon sens lorsqu'il dit : « Je ne crains que ces diables de légions de Grandgousier; cependant que nous sommes en Mésopotamie, s'ils nous donnaient sur la queue, quel remède? » Ce n'est qu'un éclair. N'ayant pu couper les ailes de sa fantaisie, il donne libre cours à ses rêves et à ses chimériques projets de conquête.

Tactiquement, nous retiendrons l'idée judicieuse (1) de ne laisser dans la place de la Roche-Clermaud qu'une petite bande de gens pour la garder, car elle est « forte tant par nature que par ses

(1) Les forteresses abritent les troupes qui y stationnent, mais elles les enchaînent en même temps, les retenant sur place. S'y appuyer vaut mieux que de s'y enfermer. (Von der Goltz. *la Nation armée*, p. 402).

rempars » ; le gros de l'armée poursuivra Grandgousier, afin de ne point immobiliser l'armée entière dans la défense de la Roche-Clermaud, considérée comme camp retranché.

§ 7.

Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays, et comment Gymnaste rencontra les ennemys (1).

En ceste mesme heure, Gargantua, qui estoit yssu de Paris soubdain les lettres de son pere leues, sur sa grande iument venant, auoit ia passé le pont de la Nonnain, luy, Ponocrates, Gymnaste et Eudemon, lesquelz pour le suyure auoyent prins cheuaulx de poste; le reste de son train venoit a iustes iournees, amenant tous ses liures et instrument philosophicque. Luy, arriué a Parillé, feut aduerty, par le mestayer de Gouguet, comment Picrochole s'estoyt remparé (2) à la Roche Clermauld et auoyt enuoyé le capi-

(1) *Gargantua*, livre Ier, chapitres XXXIV et suivants.

(2) « Comment Picrochole s'estoyt remparé. » La meilleure forteresse n'est pas en état de défense. Des travaux sont nécessaires, tels que : recouper les talus, réparer les murailles dégradées, blinder les têtes de poterne, compléter les dispositifs de contre-mines, créer de bons abris là où la fortification en est dépourvue, dégager le terrain en avant des forts, conserver les bois et villages qu'il est possible de mettre en état de défense, supprimer ceux dans la zone d'approche, faire table rase aux glacis, organiser aux points vulnérables de la place des défenses accessoires, inondations, torpilles, abatis, réseau, fils de fer; élever partout où besoin est des ouvrages de fortification provisoire. (Colonel Hennebert, *Les armées modernes*.) Il peut y avoir lieu de compléter l'artillerie, l'approvisionnement en munitions, vivres, de parachever l'organisation des ambulances, dépôts, etc.

Au XVIe siècle, les canonniers « gabionnoyent deffenses,

taine Tripet, auec grosse armee, assaillir le boys de Vede, et Vaugaudry, et qu'ils auoyent couru la poulle iusques au pressouer Billard; et que c'estoit chose estrange et difficile a croyre des excez qu'ilz faisoyent par le pays, tant qu'il luy feit paour, et ne sçauoyt bien que dire ny que faire. Mais Ponocrates luy conseilla qu'ilz se transportassent vers le seigneur de la Vauguyon, qui de tous temps auoyt esté leur amy et confederé, et par luy seroyent mieulx aduisez de tous affaires : ce qu'ilz feirent incontinent, et le trouuarent en bonne deliberation de leur secourir. Et feut de opinion que il enuoyroit quelqu'ung de ses gens pour descouurir le pays, et sçauoyr en quel estat estoyent les ennemis, affin de y proceder par conseil prins selon la forme de l'heure presente. Gymnaste s'offrit d'y aller; mais il feut conclud que, pour le meilleur, il menast auecques soy quelqu'ung qui congneust les voyes et destorses et les riuieres de la entour. Adoncques partirent luy et Prelinguand, escuyer de Vauguyon, et sans effroy espiarent de tous coustez. Ce pendent Gargantua se refraischit et repeut quelque peu auecques ses gens, et feit donner a sa iument ung picotin d'avoyne ; c'estoyent soixante et quatorze muyds, troys boisseaulx. Gymnaste et son compaignon tant cheuaulcharent qu'ilz rencontrarent les ennemys tous espars, et mal en ordre, pillans et desrobans tout ce qu'ilz pouuoyent; et de tant loing qu'ilz l'apperceurent, accoururent sus luy a la foulle pour le destrousser. Adoncques il leur cria : Messieurs, ie suis paoure diable, ie vous requiers qu'ayez de moy mercy. I'ay encores quelque escu, nous le boyrons : car c'est *aurum potabile*, et ce cheual icy sera vendu pour payer ma bienuenue; cela faict, retenez moy des vostres, car iamais homme ne sceut

---

ordonnoyent plates formes: les uns apprestoient glands (boulets), micraines (projectiles creux), pots, cercles, lances a feu, balistes, scorpions et autres machines bellicques repugnatoires et destructives des hélépolides (beffrois); les aultres affustoient pieces sur les murailles. » (*Pantagruel*, prologue du Tiers livre).

mieulx prendre, larder, roustir et aprester, voyre par Dieu demembrer, et gourmander poulle que moy qui suis icy, et pour mon *proficiat* ie bois a tous bons compaignons. Lors descouurit sa ferriere, et,

Sans mettre le nez dedans.
Beuuoit assez honnestement.

Les marroufles le reguardoyent, ouurans la gueule d'ung grand pied, et tirans les langues comme leuriers, en attente de boyre apres. Mais Tripet, le capitaine sus ce poinct accourut veoir que c'estoit. A luy Gymnaste offrit sa bouteille, disant : Tenez, capitaine, beuuez en hardiment, i'en ay faict l'essay, c'est vin de la Faye Moniau. Quoy! dist Tripet, ce gaultier ici se guabele de nous. Qui es tu? Ie suis, dist Gymnaste, paoure diable. Ha, dist Tripet, puisque tu es paoure diable, c'est raison que passes oultre, car tout paoure diable passe par tout sans peage ny guabelle; mais ce n'est de coustume que paoures diables soyent si bien montez; pourtant, monsieur le diable, descendez, que i'aye le roussin ; et si bien il ne me porte, vous, maistre diable, me porterez; car i'ayme fort qu'ung diable tel m'emporte.

Ces motz entenduz, aulcuns d'entre eulx commençarent auoir frayeur et se seignoyent de toutes mains, pensans que ce feust ung diable deguisé. Et quelqu'ung d'eulx, nommé Bon Ioan, capitaine des francs topins, tira ses heures de sa braguette, et cria assez hault, ayros à Ozos. Si tu es de Dieu, sy parle; si tu es de l'aultre, sy t'en va. Et pas ne s'en alloit : ce qu'entendirent plusieurs de la bande, et departoyent de la compaignie; le tout notant et considerant Gymnaste. Pourtant feit semblant descendre de cheual, et quand feut pendent du cousté du montouer, feit soupplement le tour de l'estriviere, son espee bastarde au cousté, et, par dessoubz passé, se lancea en l'aer, et se tint des deux pieds sur la selle, le cul tourné vers la teste du cheual, Puys dist : Mon cas va au rebours. Adoncques, en tel poinct qu'il estoit, feit la guambade sus ung pied, et, tournant a senestre, ne faillit oncques de rencontrer sa

propre assiette sans en rien varier. Dont dist Tripet : Ha, ne feray pas cestuy la pour ceste heure, et pour cause. Bren, dist Gymnaste, i'ay failly, ie voys deffaire cestuy sault. Lors, par grande force et agilité, feit en tournant a dextre la guambade, comme dauant. Ce faict, mis le poulce de la dextre sus l'arson de la selle, et leua tout le corps en l'aer, se soustenant tout le corps sus le muscle et nerf dudict poulce, et ainsi se tourna troys froys; a la quatriesme, se renuersant tout le corps sans a rien toucher, se guinda entre les deux aureilles du cheual, souldant tout le corps en l'aer sus le poulce de la senestre; et, en cest estat, feit le tour du moulinet; puys, frappant du plat de la maiu dextre sus le milieu de la selle, se donna tel branle qu'il s'assist sus la croppe, comme font les damoiselles.

Ce faict, tout a l'ayse passa la iambe droicte par sus la selle, et se mist en estat de cheuaulcheur, sus la croppe. Mais, dist-il, mieux vault que ie me mette entre les arsons : adoncq, s'appuyant sus les poulces des deux mains a la croppe deuant soy, se renuersa cul sus teste en l'aer, et se trouua entre les arsons en bon maintien; puis, d'ung sobresault, leua tout le corps en l'aer, et ainsi se tint piedz ioinctz entre les arsons, et la tournoya plus de cent tours, les bras estenduz en croix, et crioit ce faisant a haulte voix : I'enraige, diables, i'enraige, i'enraige, tenez moy, diables, tenez moy, tenez.

Tandis qu'ainsi voltigeoit, les marroufles, en grand esbahissement, disoyent l'ung a l'aultre : Par la merdé, c'est ung lutin, ou ung diable ainsi desguisé. *Ab hoste maligno libera nos, Domine.* Et fuyoient a la roupte, reguardans derriere soy, comme ung chien qui emporte ung plumail.

Lors Gymnaste, voyant son aduantaige, descend de cheual, desguaine son espee, et a grandz coups chargea sus les plus huppez, et les ruoit, a grands monceaulx blessez, naurez, et meurtris, sans que nul luy resistast, pensans que ce feust ung diable affamé, tant par les merueilleux voltigemens qu'il auoit faict que par les propous que luy auoit tenu Tripet, en l'appellant paoure diable. Sinon que

Tripet, en trahison, luy voulut fendre la ceruelle de son espee lansquenette; mais il estoit bien armé, et de cestuy coup ne sentit que le chargement; et, soubdain se tournant, lancea ung estoc volant audict Tripet, et, ce pendent qu'icelluy se couuroit en hault, luy tailla d'ung coup l'estomach, le colon, et la moitié du foye, dont tomba par terre, et tombant rendit plus de quatre potees de souppes, et l'ame meslee parmy les souppes.

Ce faict, Gymnaste se retire, considerant que les cas de hazard iamais ne fault poursuyure iusques a leur periode, et qu'il conuient a tous cheualiers reuerentement traicter leur bonne fortune, sans la molester ny gehenner. Et montant sus son cheual luy donne des esperons, tirant droict son chemin vers la Vauguyon, et Prelinguand auecques luy.

Venu que feut, raconta l'estat onquel auoit trouué les ennemys, et du stratageme qu'il avoit faict, luy seul, contre toute leur caterue, affermant qu'ilz n'estoyent que maraulx, pilleurs et briguands, ignorans de toute discipline militaire, et que hardiment ilz se meissent en voye, car il leur seroit tresfacile de les assommer comme bestes.

.....

A donc monta Gargantua sus sa grande iument accompagné comme davant avons dict.....
..... issus la rive de Vede peu de temps aborderent au chasteau de Grandgousier qui les attendait en grand désir.....

.....

Yceulx ie sus d'aduis que nous poursuyuions, cependant que l'heur est pour nous ; car l'occasion ha tous ses cheueulx au front : quand elle est oultrepassee, vous ne la pouuez plus revocquer : elle est chaulue par le derrière de la teste, et jamais plus ne retourne. Vrayement, dist Grandgousier, ce ne sera pas à ceste heure, car ie veulx vous festoyer pour ce soir, et soyez les tresbien venuz.

Ce dict, on appresta le soupper, et de surcroist feurent roustis seize beufz, troys genisses, trente et deux veaulx,

soixante et troys cheureaulx moissonniers, quatre vingt quinze moutons, troys cens gourretz de laict a beau moust, unze vingt perdrys, sept cens bécasse, quatre cens chappons de Loudunois et Cornouaille, six mille poullets et autant de pigeons, six cens gualinottes, quatorze cents leuraulx, troys cens et troys oustardes, et mille sept cens hutaudeaulx : de venaison, lon ne peut tant soubdain recouurir, force unze sangliers qu'enuoya l'abbé de Turpenay et dix et huict bestes faulues que donna le seigneur de Grandmont, ensemble sept vingt faisans qu'envoya le seigneur des Essars, et quelques douzeines de ramiers, d'oiseaulx de riuiere, de cercelles, butours. courtes, pluuiers, francolys, crauans, tyransons, vanereaulx, tadournes, pocheculliere, pouacres, hegronneaulx, foulques, aigrettes, cigoingnes, cannes petieres, oranges, flammans (qui sont phenicopteres), terrigoles, poulles de l'Inde, force coscossons, et renfort de potaiges. Sans poinct de faulte y estoit de viures abundance; et feurent apprestez honnestement par Frippesaulce, Hoschepot et Pilleuerius, cusiniers de Grandgousier. Ianot, Micquel et Verrenet apprestarent fort bien à boire (1).

. . . . . .

Le soupper acheué, consultarent sus l'affaire instant,

(1) La question de vivres est primordiale : « Mets et vin, c'est force et vaillance. » (*Iliade,* chant IX.) — « On n'emporte jamais trop de vivres. » (Xénophon, *Cyropédie*, livre VI, chapitre II.) — « Sans eux, le général et les soldats ne sont d'aucune utilité. » (Xénophon, *Anabase*, livre Ier, chapitre III.) — « Une bonne précaution, c'est de faire prendre de bonne heure le repas aux hommes et aux chevaux, de peur que le moment d'agir ne vous surprenne à jeun. » (*Cyropédie*, livre VI, chapitre III.) — « Car où faim règne force exule. » (*Gargantua*, livre Ier, chapitre XXXII.) — « Il n'eut pas été commode d'assurer « les harnais de gueulles », selon la pittoresque expression de Rabelais, si le menu eût été composé de mets aussi choisis, variés et nombreux. Mais ce n'est qu'une fiction, même pour la table de l'état-major du prince. En réalité, le soldat vivait bien plus frugalement et devait

et feut conclud qu'enuiron la minuict ils sortiroyent a l'escarmouche, pour sçauoir quel guet et diligence faisoyent leurs ennemys. Et ce pendent, qu'ils se reposeroyent quelque peu pour estre plus frais.

.....

Ensemble Gargantua, Ponocrates, Gymnaste, et vingt et cinq des plus aduentureux de la maison de Grangousier, tous armez à l'aduantaige, la lance au poing, montez comme sainct George, chascun ayant ung arquebouzier en croppe.

.....

Or s'en vont les nobles champions a leur aduenture, bien deliberez d'entendre quelle rencontre fauldra poursuyure, et de quoy se fauldra contreguarder. quand viendra la iournée de la grande et horrible bataille (1).

.....

Mais Picrochole, a la relation de ceulx qui auoyent euadé a la roupte, lors que Tripet feut estripé, feus esprins de grand courroux, ouyant que les d ables auoyent couru sus ses gens, et tint conseil toute la nuict : onquel Hastineau et Toucquedillon conclurent que sa puissance estoit

---

s'entretenir et se nourrir avec sa solde ; le gouvernement veillait à ce qu'il eût des provisions à sa disposition et fixait le tarif des denrées. François Ier taxa les vivres sur les routes : un mouton fut évalué cinq sous en rendant la peau, les pieds et le suif au vendeur. Le paysan eut beaucoup à souffrir des rapines et des vexations des gens de guerre. En ne casernant pas les soldats et en les laissant vivre chez des particuliers, on excita les querelles entre les hommes d'armes et leurs hôtes pour des motifs futiles. » (Boutaric, *Institutions militaires de la France*, livre V, chapitre VIII.)

(1) « Nos cavaliers sont bien montés, bien armés, « chacun » ayant ung arquebouzier en croppe ». C'est l'infanterie à cheval. Le nombre des cavaliers qui composent la reconnaissance est peu élevé, on le remarquera. C'est à dessein : peu de cavaliers voient autant que beaucoup. et il leur est plus facile de trouver des chemins commodes pour s'avancer ou se retirer en bon ordre. » (Xénophon, *Helléniques*, livre VI, chapitre V.)

telle qu'il pourroit deffaire tous les diables d'enfer s'ilz y venoyent; ce que Picrochole ne croyoit du tout, aussi s'en deffioit il. Pourtant enuoya, soubz la conduicte du comte Tirauant, pour descouurir le pays, seize cens cheualiers, tous montez sus cheuaulx legiers en escarmouche.

. . . . . .

Coururent doncques yceulx iusques pres la Vauguion et la Maladerye, mais oncques ne trouuarent personne a qui parler ; dont repassarent par le dessus, et en la loge et tugure pastoral, pres le Couldray, trouuarent les cinq pelerins. Lesquels liez et baffouez emmenarent, comme s'ilz feussent espies, nonobstant les exclamations, adiurations et requestes qu'ilz feissent. Descenduz de la, vers Seuillé, furent entenduz par Gargantua, lequel dist a ses gens : Compaignons, il y a ici rencontre, et sont en nombre trop plus dix foys que nous : chocquerons nous sus eulx ? Que diable, dist le moyne, ferons nous doncq ? Estimez vous les hommes par nombre, et non par vertus et hardiesse ?

. . . . . .

Gymnaste interrogua sus l'heure Gargantua, s'ilz les debuoyent poursuyvre. A quoy dist Gargantua : Nullement. Car, selon vraye discipline militaire, iamais ne faut mettre son ennemy en lieu de desespoir. Parce que telle necessité luy multiplie sa force et accroist le couraige, qui ia estoit deiect et failly. Et n'y ha meilleur remede de salut a gens estommis et recruz que de n'esperer salut aulcun. Quantes victoires ont esté tollues des mains des vaincqueurs par les vaincuz, quand ilz ne se sont contentez de raison ; mais ont attenté du tout mettre a internecion et destruire totallement leurs ennemys, sans en vouloir laisser ung seul pour en porter les nouuelles ? Ouurez tousiours a voz ennemys toutes les portes et chemins, et plustost leur faictes ung pont d'argent, affin de les renuoyer (1). Voyre : mais, dist Gymnaste, ilz ont le moyne.

(1) Ce n'est pas l'avis des hommes de guerre ; poursuivre à outrance jusqu'à écrasement, voilà la règle. Napoléon ne faisait ni pont d'or ni d'argent à ses ennemis.

Ont ilz, dist Gargantua, le moyne ? Sus mon honneur, que ce sera a leur dommaige. Mais, affin de subuenir a tous hazards, ne nons retirons pas encores, attendons icy en silence. Car ie pense ia assez congnoistre l'engin de nos ennemys : ilz se guident par sort, non par conseil. Iceulx ainsi attendens soubz les noyers, cependent le moyne poursuyuoit, chocquant tous ceulx qu'il rencontroit, sans de nully auoir mercy, iusques a ce qu'il rencontra ung cheualier qui portoit en croppe ung des paoures pelerins. Et la, le voulant mettre a sac, s'ecria le pelerin : Ha, monsieur le priour mon amy, monsieur le priour, sauluez moy, je vous en prye. Laquelle parolle entendue, se retournarent arriere les ennemys, et voyans que la n'estoit que le moyne qui faisoit cest esclandre, le chargearent de coups, comme on faict ung asne de boys; mais de tout rien ne sentoyt, mesmement quand ilz frappoyent sus son froc, tant il auoyt la peau dure. Puys le baillarent à garder a deux archiers, et, tournans bride, ne veirent personne contre eulx ; dont estimarent que Gargantua estoit foui auec sa bande. Adoncq coururent vers les noirettes tant roiddement qu'ilz peurent, pour les rencontrer, et laissarent la le moyne seul auec deux archiers de guarde. Gargantua entendit le bruit et hannissement des cheuaulx, et dist a ses gens : Compaignons, i'entends le trac de nos ennemys, et ie apperçoy aulcun d'yceulx qui viennent contre nous a la foulle : serrons nous icy, et tenons le chemin en bon ranc ; par ce moyen, nous les pourrons recepuoir a leur perte, et a nostre honneur.

Le moyne les voyant ainsi departir en desordre, coniectura qu'ilz alloyent charger sus Gargantua et ses gens, et se contristoit merueilleusement de ce qu'il ne les pouuoit secourir. Puys aduisa la contenence de ses deux archiers de guarde, lesquelz eussent vouluntiers couru apres la trouppe pour y butiner quelque chose, et tousjours reguardoyent vers la vallée en laquelle ils descendoyent. Daduantaige syllogisoit, disant : Ces gens icy sont bien mal exercez en faictz d'armes ; car oncques ne m'ont demandé ma foy, et ne m'ont osté mon bracquemart.

Soubdain apres tira son dict bracquemart, et en ferut l'archier qui le tenoit a dextre, luy coupant entièrement les venes iugulaires et arteres sphagitides du col, avec le guarguareon, jusques es deux adenes, et, retirant le coup, luy entre ouurit la mouelle spinale entre la seconde et tierce vertebre : la tomba l'archier tout mort. Et le moyne, destournant son cheual a gausche, courut sus l'aultre, lequel voyant son compaignon mort, et le moyne aduantaigé sus soy, crioit à haulte voix : Ha, monsieur le priour, ie me rendz, monsieur le priour, mon amy, monsieur le priour. Et le moyne crioit de mesme : Monsieur le posteriour, mon amy, monsieur le posteriour, vous aurez sus vos posteres. Ha, disoit l'archier, monsieur le priour, mon mignon, monsieur le priour, que Dieu vous fasse abbé. Par l'habit, disoit le moyne, que ie porte, ie vous ferai icy cardinal. Rançonnez vous les gens de religion ? vous aurez ung chapeau rouge a ceste heure de ma main. Et l'archier crioit : Monsieur le priour, monsieur le priour, monsieur l'abbé futur, monsieur le cardinal, monsieur le tout. Ha, ha, hes, non monsieur le priour, mon bon petit seigneur le priour, ie me rendz a vous. Et ie te rendz, dist le moyne, a tous les diables. Lors d'ung coup luy tranchit la teste, luy coupant le test sus les os petruz, et enleuant les deux os bregmatis, et la commissure sagittale, auec grande partie de l'os coronal ; ce que faisant luy tranchit les deux meninges, et ouurit profundement les deux posterieurs ventricules du cerueau ; et demoura le crane pendent sus les epaules a la peau du pericrane par derriere, en forme d'ung bonnet doctoral, noir par dessus, rouge par dedans (1). Ainsi tumba royde mort en terre. Ce faict, le

(1) Plutarque (*Vie de Pyrrhus*) rapporte que dans un combat ce prince porta à son adversaire un si fameux coup de sabre sur la tête que dans le même instant les deux parties du corps tombèrent des deux côtés.

L'historien appuie sur l'excellente trempe de l'arme et la vigueur de Pyrrhus. On le croit sans peine !

moyne donne des esperons a son cheual, et poursuyt la voye que tenoyent les ennemys, lesquelz auoyent rencontré Gargantua et ses compaignons au grand chemin; et tant estoyent diminuez en nombre pour l'enorme meurtre qu'y auoit faict Gargantua auec son grand arbre, Gymnaste, Ponocrates, Eudemon, et les aultres, qu'ilz commenceoyent soy retirer a diligence, tous effrayez et perturbez de sens et entendement, comme s'ilz veissent la propre espece et forme de mort deuant leurs yeulx. Et comme vous voyez ung asne, quand il ha au cul ung oestre iunonicque ou une mousche qui le poinct, courir ça et la sans voye ni chemin, iectant sa charge par terre, rompant son frein et renes, sans aulcunement respirer ny prendre repos, et ne sçait on qui le meut car lon ne veoit rien qui le touche, ainsi fuyoyent ces gens de sens despourueuz, sans sçauoir cause de fouir : tant seullement les poursuyt une terreur panice, laquelle auoyent conceue en leurs ames. Voyant le moyne que toute leur pensee n'estoit sinon a guaigner au pied, descend de son cheual et monte sus une grosse roche qui estoit sus le chemin, et auec son grand bracquemart frappoit sur ces fuyars a grandz tours de bras, sans se faindre ny espargner. Tant en tua et mist par terre que son bracquemart rompit en deux pieces. Adoncques pensa en soy mesme que c'estoit assez massacré et tué, et que le reste deuoit eschapper pour en porter les nouuelles. Pourtant saisit en son poing une hasche de ceulx qui la gisoyent morts, et se retourna de rechief sus la roche, passant temps a veoir fouir les ennemys, et cullebuter entre les corps mortz, excepté qu'a tous faisoit laisser leurs picques, espees, lances, et haquebutes; et ceulx qui portoyent les pelerins liez, il les mettoit a pied et deliuroit leurs cheuaulx auxdictz pelerins, les retenant auec soy l'oree (1)

(1) Cyrus ordonna aux prisonniers d'apporter leurs armes liées en faisceaux et de laisser leurs chevaux au piquet, sous peine de mort en cas de désobéissance. (Xénophon, *Cyropédie,* livre IV, chapitre II.)

de la haye, et Toucquedillon, lequel il retint prisonnier.

. . . . . .

Toucquedillon feut presenté a Grandgousier, et interrogué par icelluy sus l'entreprinse et l'affaire de Picrochole, quelle fin il pretendoit par le tumultuaire vacarme. A quoy respondit que sa fin et sa destinee estoit de conquester tout le pays s'il pouoit, pour l'iniure faicte a ses fouaciers. C'est, dist Grandgousier, trop entreprins ; qui trop embrasse peu estrainct. Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaulmes, auec dommaiges de son prochain frere christian : cette imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Cesars et aultres telz, est contraire a la profession de l'Euangile, par lequel nous est commandé de guarder, sauluer, regir et administrer chascun ses pays et terres, non hostillement enuahir les aultres. Et ce que les Sarasins et barbares iadys appelloyent proesses, maintenant nous appelons briguanderies et meschancetez. Mieulx eust il faict soy contenir en sa maison, royallement la gouuernant, que insulter en la mienne, hostillement la pillant ; car par bien la gouuerner l'eust augmentee, par me piller sera detruict. Allez vous en au nom de Dieu : suyuez bonne entreprinse, remonstrez a vostre roy les erreurs que congnoistrez, et iamais ne le conseillez ayant esguard a vostre prouffict particulier ; car auec le commun est aussi le propre perdu. Quand est de vostre rançon, ie vous la donne entierement, et veulx que vous soyent rendues armes et cheual : ainsi faut il faire entre voysins et anciens amys, veu que ceste nostre difference n'est point guerre proprement.

Comme Platon, *liu. V de Rép.*, vouloit estre non guerre nommé, ains sedition, quand les Grecs mouuoyent armes les uns contre les aultres. Ce que si par male fortune aduenoit, il commande qu'on use de toute modestie. Si guerre la nommez, elle n'est que superficiaire, elle n'entre point au profond cabinet de nos cueurs. Car nul de nous n'est oultraigé en son honneur : et n'est question, en somme totale, que de rhabiller quelque faulte commise par nos gens, i'entends et vostres et nostres. Laquelle

encores que congneussiez, vous debuiez laisser couler oultre; car les personnaiges querelans estoyent plus a contemner qu'a ramenteuoir : mesmement leur satisfaisant selon le grief comme ie me suis offert. Dieu sera iuste estimateur de nostre different, lequel ie supplye plustot par mort me tollir de ceste vie, et mes biens deperir deuant mes yeulx, que par moy ny les miens en rien soit offensé. Ces parolles acheuees, appella le moyne, et deuant tous luy demanda : Frere Iean, mon bon amy, est ce vous qui auez prins le capitaine Toucquedillon ici present? Cyre, dist le moyne, il est present, il ha eage et discretion : i'aime mieulx que le sachiez par sa confession que par ma parolle. Adoncques, dist Toucquedillon, seigneur, c'est luy veritablement qui m'ha prins, et ie me rendz son prisonnier franchement. L'auez vous, dist Grandgousier au moyne, mis a rançon? Non, dist le moyne. De cela ne me soucie. Combien, dist Grandgousier, vouldriez vous de sa prinse? Rien, rien, dist le moyne, cela ne me meine pas. Lors commanda Grandgousier que, present Toucquedillon, feussent comptez au moyne soixante et deux mille salutz pour celle prinse. Ce que feut faict cependent qu'on feit la collation audit Toucquedillon, onquel demanda Grandgousier s'il vouloit demourer auec luy, ou si mieulx aymoit retourner a son roy. Toucquedillon respondit qu'il tiendroit le parti lequel il luy conseilleroyt. Doncques, dist Grandgousier, retournez a vostre roy, et Dieu soit auec vous. Puys luy donna une belle espee de Vienne, auec le fourreau d'or, faict a belles vignettes d'orfeburerie, et ung collier d'or pesant sept cens deux mille marcz, garny de fines pierreries, a l'estimation de cent soixante mille ducatz, et dix mille ecuz par present honnorable. Apres ces propos, monta Toucquedillon sus son cheual. Gargantua, pour sa seureté, luy bailla trente hommes d'armes, et six vingts archiers soubz la conduite de Gymnaste, pour le mener jusques es portes de la Roche Clermauld, si besoing estoit. Icelluy departi, le moyne rendit a Grandgousier les soixante et deux mille salutz qu'il auoit receu, disant : Cyre, ce n'est ores que vous debuez faire telz dons. Atten-

dez la fin de ceste guerre, car lon ne sçait quelz affaires pourroyent suruenir. Et guerre faicte sans bonne prouision d'argent n'a qu'ung souspirail de vigueur. Les nerfz des batailles sont les pecunes. Doncques, dist Grandgousier, a la fin ie vous contenteray par honneste recompense, et tous ceulx qui m'auront bien seruy.

Ponocrate, homme expérimenté, conseille à Gargantua, « issu de Paris », de s'assurer du concours du seigneur de la Vauguyon. On décide de « descouvrir le pays et sçavoir en quel estat estoient les ennemis ». Gymnaste part accompagné de Prelinguaud, écuyer de Vauguyon, guide sûr, « cognoissant les voyes, destorses et les riuieres de la entour ».

Cependant Gargantua et ses gens se refont; sa jument reçoit un picotin d'avoine, « soixante-quatorze muyds, troys boisseaulx ». Voilà une cavalerie ruineuse et difficile à entretenir !

Gymnaste et son compagnon, épiant « de tous coustez », rencontrent les picrocholistes en débande. Gymnaste, déguisé, simule le fol, voltige prodigieusement et sabre de façon magistrale le capitaine Tripet, qui fut « étripé ».

Nos deux escarmoucheurs se replient prudemment sur la Vauguyon, rapportent le désordre des bandes de Picrochole et l'avis de les attaquer; l'occasion étant propice, il ne la faut point laisser échapper.

Nouvelle reconnaissance de Gargantua, Gymnaste et Ponocrate et de vingt-cinq des plus « aduen-

tureux, tous armez à l'aduantaige, la lance au poing, montez comme Saint-George, chascun ayant ung arquebouzier en croppe », qui partent à « minuyt ».

Picrochole, de son côté, envoie le comte Tiravant avec 1,600 chevaliers.

En route, Gargantua apprend la présence et la force de cette dernière reconnaissance, bien supérieure à la sienne, et se demande s'il est prudent d'attaquer. « Estimez vous les hommes par nombre et non par la vertu ? » dit héroïquement le moine. Une offensive audacieuse suivant ces paroles met en fuite les cavaliers de Tiravant.

De Brack (*avant-postes de cavalerie légère*) relate de semblables faits de hardiesse couronnés de succès.

Poursuivre avec trop de vigueur était imprudent dans l'occurrence. Cependant, nous ne sommes point de l'avis de Gargantua quant au pont d'argent à faire aux ennemis. La poursuite à outrance change la retraite de l'ennemi en déroute ; à tout prix, on doit la provoquer.

A retenir dans ce chapitre : étudier ses ennemis.

Jean des Entommeures, prisonnier dans l'escarmouche, est confié à « deux archiers ». Gargantua s'était replié non loin. « Le bruit et hennissement des chevaux de l'ennemi » servit d'indices ; placé en embuscade, il le vit venir en désordre « en foulle », reprenant l'offensive.

Le moine, qu'on avait négligé de désarmer, selon

les règles militaires — « son bracquemart ne lui avait pas été osté » —, tue les gardes, puis se replie sur Gargantua, aux prises avec les picrocholistes. Une panique est provoquée chez ces derniers par l'arrivée soudaine à revers du moine. Suit une peinture réaliste réussie de la peur : « Et comme vous voyez ung asne, etc... »

Des prisonniers sont faits ; il leur est ordonné de laisser piques, épées, lances, haquebutes ; les chevaux sont enlevés et retenus à « l'orée de la haye ».

Toucquedillon est interrogé par Grandgousier, qui le traite avec beaucoup d'égards, le comble de précieux présents, dans la pensée de s'en faire un auxiliaire puissant pour la cause de la paix auprès de Picrochole.

« Avec le commun est aussi le propre perdu », dit Grandgousier dans son entretien avec le capitaine. Parole profonde. Quel que soit son bien-être, l'individu, en effet, n'en est pas moins enveloppé dans le désastre de la patrie ; s'il n'éprouve que des revers personnels, la prospérité publique lui offre plus de chances de salut.

---

§ 8.

Comment Grandgousier manda querir ses legions, et comment Toucquedillon tua Hastiueau, puis fut tué par le commandement de Picrochole (1).

En ces mesmes iours, ceulx de Besse, du Marché vieulx, du bourg Sainct Iacques, du Trainneau, de Parillé, de Riuiere, des Roches Sainct Pol, du Vau breton, de Pautillé, du Brehemont, du pont de Clain, de Crauant, de Grandmont, des Bourdes. de la Villaumere, de Huymes, de Segré, de Husse, de Sainct Louant, de Panzoust, des Coldreaulx, de Verron, de Coulaines, de Chose, de Varenes, de Bourgueil, de l'isle Bouchard, du Croullay, de Narsay, de Cande, de Montsoreau, et aultres lieux confins, enuoyarent deuers Grandgousier embassades, pour luy dire qu'ilz estoyent aduertiz des tortz que luy faisoit Picrochole ; et, pour leur ancienne confederation, ilz luy offroyent tout leur pouuoir, tant de gens que d'argent et aultres munitions de guerre. L'argent de tous montoit, par les pactes qu'ilz luy enuoyoient, six vingts quatorze millions, deux escuz et demy d'or.

Les gens estoyent quinze mille hommes d'armes, trente et deux mille cheuauix legiers, quatre vingts neuf mille harquebousiers, cent quarante mille aduenturiers, unze mille deux cens canons, doubles canons, baselics et spirolles. Pionniers quarante sept mille, le tout souldoyé et auitaillé pour six mois et quatre iours. Lequel offre Gargantua ne refusa, ny accepta du tout.

Mais, grandement les remerciant, dist qu'il composeroit ceste guerre par tel engin que besoing ne seroyt tant empescher de gens de bien. Seullement enuoya qui ameneroit en ordre les legions lesquelles entretenoyt ordinairement en ses places de la Deuiniere, de Chauiny, de

(1) *Gargantua*, livre Ier, chapitre XLVII.

Grauot et Quinquenais, montant en nombre de deux mille cinq cens hommes d'armes, soixante et six mille hommes de pied, vingt et six mille harquebousiers, deux cens grosses pièces d'artillerie (1), vingt et deux mille pionniers, et six mille cheuaulx legiers, tous par bandes, tant bien assorties de leurs thesauriers, de viuandiers, de mareschaux, d'armuriers et aultres gens nécessaires au trac de bataille, tant bien instruictz en art militaire, tant bien armez, tant bien recongnoissans et suyuans leurs enseignes, tant soubdains a entendre et obeir à leurs capitaines, tant expediez a courir, tant forts à chocquer, tant prudens a l'aduenture, que mieulx ressembloyent une harmonie d'orgues et concordance d'horloge qu'une armee ou gendarmerie.

Toucquedillon, arriué, se presenta a Picrochole, et luy conta au long ce qu'il auoit et faict et veu. A la fin, conseilloit, par fortes parolles, qu'on feit appoinctement

(1) Ces pièces prenaient le nom de bombardes (d'un mot grec signifiant le bruit que ces armes font), de coulevrine, de serpentine, basilic et autres noms terribles donnés à cause de la figure des animaux représentés sur ces pièces. On les appelait aussi fouldres et tonnoires (tonnerres) (colonel Hennebert, *Nos soldats*). Les frères Bureau, grands maîtres des arbalétriers de Charles VII, substituèrent au boulet de pierre cerclé de fer le boulet tout de fonte de fer; ils avaient pu réduire les calibres, doter par conséquent les bouches à feu de certaine mobilité, imprimer au projectile une plus grande vitesse et lui donner un pouvoir de pénétration plus considérable. En même temps, la bouche à feu de bronze venait de faire son apparition. C'est à l'ensemble de ces deux découvertes (pièce de bronze et boulet de fer) que furent dus les étonnants succès de Charles VIII en Italie (1494). En 1502, les troupes françaises réunies à Naples — une dizaine de mille hommes environ — sont appuyées de 26 bouches à feu de campagne (4 canons, 2 grosses coulevrines, 6 moyennes et 14 faucons). A Marignan, en 1515, l'artillerie de François Ier se compose de 75 pièces. Ce roi créa des arsenaux.

auec Grandgousier, lequel il auoit esprouué le plus homme de bien du monde ; adioustant que ce n'estoit ny preu ny raison molester ainsi ses voysins, desquelz iamais ne n'auoyent eu que tout bien. Et, au reguard du principal, que iamais ne sortiroyent de ceste entreprinse qu'à leur grand dommaige et malheur. Car la puissance de Picrochole n'estoyt telle que aysement ne les peust Grandgousier mettre a sac. Il n'eut acheué ceste parolle, que Hastiueau dist tout hault : Bien mal heureux est le prince qui est de telz gens seruy qui tant facillement sont corrompuz, comme ie congnoys Toucquedillon : car ie voy son couraige tant changé, que vouluntiers se feust adjoinct a nos ennemys pour contre nous batailler, et nous trahir, s'ilz l'eussent voulu retenir ; mais, comme vertus est de tous, tant amys qu'ennemys, louee et estimee, aussi meschanceté est tost congneue et suspecte. Et posé que d'ycelle les ennemys se seruent a leur prouffict, si ont ilz tousiours les meschans et traistres en abomination.

A ces parolles, Toucquedillon impatient tira son espee, et en transpercea Hastiueau, ung peu au dessus de la mammelle gausche, dont mourut incontinent. Et, tirant son coup du corps, dist franchement : Ainsi perisse qui feaulx seruiteurs blasmera. Picrochole soubdain entra en fureur, et, voyant l'espee et fourreau tant diapré, dist : T'auoit on donné ce baston pour, en ma presence, tuer malignement mon tant bon amy Hastiueau ?

Lors commanda a ses archiers qu'ilz le meissent en pieces. Ce que feut faict sus l'heure, tant cruellement que la chambre estoyt toute pauee de sang. Puis feit honnorablement inhumer le corps de Hastiueau, et celluy de Toucquedillon iecter par sus les murailles en la vallee.

Les nouuelles de ces oultraiges feurent sceues par toute l'armée, dont plusieurs commencearent murmurer contre Picrochole, tant que Grippepinault luy dist : Seigneur, ie ne sçay quelle yssue sera de ceste entreprinse. Ie voy vos gens peu confermez en leurs couraiges. Ils considerent que sommes icy mal pourueus de viures, et ia beaucoup diminuez en nombre, par deux ou troys yssues.

Daduantaige il vient grand renfort de gens a vos ennemis. Si nous sommes assiegez une foys, ie ne voys point comment ce ne soit a nostre ruyne totale. Bren, bren, dist Picrochole, vous semblez les anguilles de Melun : vous criez dauant qu'on vous escorche ; laissez les seullement venir.

Des voisins, « en souvenir de leur ancienne confédération », envoient ambassade à Grandgousier pour lui offrir leur concours en matériel, argent, vivres et munitions.

Grandgousier, remerciant gracieusement, « ne refuse ni accepte du tout », préférant momentanément compter sur ses propres forces et se réservant, si la nécessité l'y forçait, de recourir à ses bons voisins, car il n'ignore point que les solliciteurs d'alliance apportent rarement à leurs alliés futurs autant de gloire et de force qu'ils en reçoivent. Mais, si les affaires devaient se gâter, les « proposeurs » d'alliance tiendraient-ils parole ?

2,500 hommes d'armes, 66,000 hommes de pied, 26,000 arquebusiers, 200 grosses pièces d'artillerie, 22,000 pionniers (1), 6,000 chevau-légers furent mobilisés « tous par bandes tant bien assorties de leurs thésauriers, de viuandiers, de mareschaux, d'armuriers et aultres gens nécessaires au trac de bataille, tant bien instruictz en art militaire, tant

(1) « Gens munis d'houstils », afin de construire, réparer les routes, jeter des ponts, établir des cantonnements, élever des ouvrages de fortification passagère, utiliser les accidents naturels ou créés de main d'homme (berges, levées de terre), organiser des fourneaux de mine, faire jouer la poudre.

bien armez, tant bien recongnoissant et suyuant leurs enseignes, tant soubdains a entendre et obeir aleurs capitaines, tant expediez a courir, tant forts a chocquer, tant prudents a l'aduenture, que mieulx ressembloyent une harmonie d'orgues et concordance d'horloge qu'une armee ou gendarmerie. »

La concentration s'effectue en « ordre ».

Tableau coloré et vrai d'une armée bien organisée. Rabelais excelle dans le style descriptif.

Remarquons que Grandgousier espère séduire par de généreux présents le capitaine Toucquedillon, auquel il vend la liberté dans le but d'engager son roy à la conciliation.

L'armée picrocholiste, affaiblie par plusieurs sorties, est démoralisée à la nouvelle des renforts reçus par Grandgousier.

§ 9.

Comment Gargantua assaillit Picrochole dedans la Roche Clermauld et deffeit l'armée dudit Picrochole (1).

Gargantua eut la charge totale de l'armee : son pere demoura en son fort. Et leur donnant couraige par bonnes

(1) *Gargantua,* livre Ier, chapitre XLVIII.

A propos du siège de la Roche-Clermaud, il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les modifications de la fortification, par suite des progrès de l'artillerie sous la Renaissance. Le savant colonel Hennebert, dans *l'Art militaire et la Science*, remarquable ouvrage de vulgarisation, nous renseignera :

« Le fait de la mise en service des premières bouches à feu fut tout à l'avantage de la défense. Le transport de

paroles, promit grands dons a ceulx qui feroyent quelques proesses. Puis guaignarent le gué de Vede et, par basteaulx et pontz legierement faictz, passarent oultre d'une traicte. Puis, considerant l'assiette de la ville, qu'estoyt en lieu hault et aduantaigeux, delibera celle nuict sus ce qu'estoyt de faire. Mais Gymnaste luy dist : Seigneur, telle

---

ces gros canons était extrêmement difficile; l'assiégeant ne pouvait songer à se pourvoir d'un train d'artillerie; il était, au contraire, possible aux défenseurs de hisser sur ses remparts les nouveaux engins, si lourds qu'ils fussent. Une fois en batterie, ils ne donnaient plus lieu à aucun embarras de transport.

» Les bombardes rendaient d'éminents services. Ces gros tubes projetant d'énormes boulets de pierre, rendaient absolument impossible toute espèce de travaux d'approche et tenaient l'assaillant à distance. Celui-ci, n'ayant non plus à sa disposition que des boulets de pierre, auxquels il ne donnait qu'une quantité de mouvement médiocre, ne pouvait entamer la maçonnerie des escarpes; les hautes murailles de la défense eurent donc tout avantage au cours des XVe et XVIe siècles.....

» Mais les pièces de campagne françaises, dans l'expédition de Charles VIII en Italie, détruisaient les organes que la défense a coutume de disposer au haut de ses murailles : hourds et machicoulis, embrasures et créneaux. Ainsi privée à la fois de ses moyens d'action à distance et d'action rapprochée, l'escarpe devenait absolument inerte; cela fait, l'assaillant obtenait à coups de canon la rupture des portes ou faisait brèche à des maçonneries.

» Dès lors, la fortification du moyen âge fut à jamais condamnée; les hautes murailles, devenues inutiles, devaient disparaître ou subir de notables modifications : surépaississement des murailles, certaine courbure donnée au profil, afin d'y faire ricocher le projectile et d'amoindrir l'effet du choc. En même temps, pour mieux tenir tête à l'attaque, la défense accroît l'importance de ses armements et se donne plusieurs étages de feux. On organise dans les fossés de la forteresse et en saillie sur l'escarpe de petits ouvrages en maçonnerie ou en charpente crénelés et quelquefois blindés

est la nature et complexion des Françoys, qu'ilz ne valent qu'a la première poincte. Lors ilz sont pires quediables. Mais s'ilz seïournent, ilz sont moins que femmes. Ie suis d'aduis qu'a l'heure presente, apres que vos gens auront quelque peu respiré et repeu, faciez donner l'assault. L'aduis feut trouué bon. Adoncques produict toute son armee en plein camp, mettant les subsides du cousté de la montee. Le moyne print auec soy six enseignes de gens de pied et deux cens hommes d'armes, et en grande diligence transuersa les marais, et guaigna au dessus le Puy, iusques au grand chemin de Loudun. Cependent, l'assault continuoyt; les gens de Picrochole ne sçauoyent si le meilleur estoit sortir hors et les recepuoir, ou bien guarder la ville sans bouger. Mais furieusement sortit auec quelque bande d'hommes d'armes de sa maison, et la feut receu et festoyé a grandz coups de canon qui gresloyent deuers les cousteaux, dont les gargantuistes se retirarent au val, pour mieulx donner lieu a l'artillerie. Ceulx de la ville deffendoyent le mieulx que pouuoyent, mais les traictz passoyent oultre par dessus sans nul ferir. Aulcuns de la bande, sau-

---

de fer. Ces casemates basses, que l'ennemi ne peut apercevoir de loin, se nomment moineaux.

» Le surépaississement des murailles n'ayant pas donné ce qu'on attendait, on doubla les maçonneries de terre dans lesquelles étaient noyés méthodiquement des corps d'arbres, fascines, charpentes; on dama fortement ces terres formant masse d'appui. Pour opposer encore plus de résistance, le défenseur enveloppa ses ouvrages de contre-gardes en terre. Etablies devant les tours et les courtines, ces défenses extérieures prirent le nom de braies; enfin, les défenseurs abaissèrent leurs murailles.....

» Le bastion tire son origine de l'obligation d'abaisser les tours, d'accroître la superficie des plates-formes pour y mettre plus de pièces en batterie, de donner plus d'extension aux moineaux, d'organiser en avant des murs, des massifs de terre bien damés, dits boulevards, destinés à recevoir du canon..... »

luez de l'artillerie, donnarent fierement sus nos gens, mais peu proufitarent : car tous feurent receus entre les ordres, et la ruez par terre. Ce que voyans se vouloyent retirer; mais cependent le moyne auoit occupé le passaige, parquoy se mirent en fuyte sans ordre ny maintien. Aulcuns vouloyent leur donner la chasse, mais le moyne les retint, craignant que, suyans les fuyans, perdissent leurs rancs, et que sus ce poinct ceulx de la ville chargeassent sus eulx. Puys, attendant quelque espace, et nul ne comparant a l'encontre, enuoya le duc Phrontiste pour admonester Gargantua a ce qu'il aduanceast pour guaigner le cousteau a la gausche, pour empescher la retraicte de Picrochole par celle porte. Ce que feit Gargantua en toute diligence, et y enuoya quatre legions de la compaignie de Sebaste; mais si tost ne peurent guaigner le haultz qu'ilz ne rencontrassent en barbe Picrochole et ceulx qui auec luy s'estoyent espars.

Lors chargearent sus roiddement; toutesfoys grandement feurent endommaigez par ceulx qui estoyent sus les murs, en coup de traict et artillerie. Quoy voyant, Gargantua en grande puissance alla les secourir, et commencea son artillerie a heurter sus ce quartier de murailles, tant que toute la force de la ville y feut euocquee. Le moyne voyant celluy cousté lequel il tenoit assiégé denué de gens et guardes, magnanimement tira vers le fort, et tant feit qu'il monta sus, luy et aulcuns de ses gens, pensant que plus de craincte et de frayeur donnent ceulx qui suruiennent a ung conflict que ceulx qui lors a leur force combattent. Toutesfoys ne feit oncques effroy, iusques a ce que tous les siens eussent guaigné la muraille, excepté les deux cens hommes d'armes qu'il laissa hors pour les hazards.

Puis s'escria horriblement, et les siens ensemble, et sans resistance tuarent les guardes d'ycelle porte, et l'ouurirent es hommes d'armes, et en toute fiereté coururent ensemble vers la porte de l'orient, ou estoit le desarroy. Et par derrière renuersarent toute leur force.

Voyans, les assiegez, de tous costez les gargantuistes auoir guaigné la ville, se rendirent au moyne a mercy. Le

moyne leur feit rendre les bastons et armes, et tous retirer et resserrer par les ecclises, saisissant tous les bastons des croix et commettant gens es portes pour les guarder de yssir. Puys, ouurant cette porte orientale, sortit au secours de Gargantua. Mais Picrochole pensoyt que le secours luy venoit de la ville, et par oultrecuidance se hazarda plus que deuant, iusques a ce que Gargantua s'écria : Frere Iean, mon amy, frere Iean, en bonne heure soyez venu. Adoncq congnoissant Picrochole et ses gens que tout estoit desesperé, prindrent la fuyte en tous endroictz. Gargantua les poursuyuit iusques pres Vaugaudry, tuant et massacrant, puys sonna la retraicte.

Tableau très descriptif et vraiment animé du siège de la Roche-Clermauld. Ce chapitre, intéressant au plus haut point, révèle chez Rabelais un tacticien expérimenté.

A remarquer Gargantua, lors de la prise de possession de son commandement, relevant le moral de l'armée par des paroles éloquentes (1).

Le passage de la Vède s'effectue « par basteaulx et pontz légièrement faictz ».

Gymnaste préconise l'attaque par surprise, voulant ainsi profiter de l'élan naturel des troupes nationales, meilleures dans l'offensive énergique.

César avait fait la même remarque, en ajoutant que nos aïeux, prompts à prendre les armes, manquaient de fermeté et de constance pour supporter les revers. (*Guerre de Gaule*, livre III, chapitre XIX.)

(1) César rappelle aux vétérans leurs anciens combats, leurs exploits ; les appelant avec bonté par leur nom, il excitait les courages. (*Guerre d'Afrique*, 81.)

Notre tempérament impose en effet l'offensive ; mais, avec la puissance meurtrière des armes, c'est une offensive plus que jamais rationnelle. En général, l'attaque suffisamment préparée par le feu, par des démonstrations habiles de nature à tromper l'adversaire, sera achevée par une poussée vigoureuse, au moment de l'entrée en ligne des réserves, poussée faite à l'instant psychologique et dirigée sur le point décisif avec le plus de monde possible (1).

En 1870, nos brillantes qualités n'ont toujours pas été judicieusement employées ; trop longtemps le soldat restait immobile sous le feu, attitude démoralisante à raison de sa nervosité. Malheureusement, la défensive stratégique que nous subissions réagissait sur la tactique, réaction accrue par la puissance écrasante des feux de l'artillerie ennemie, de ses mouvements enveloppants, paralysant ainsi l'élan de nos troupes.

La défensive même ne peut être absolument passive. Toujours la contre-attaque s'imposera pour obtenir l'ascendant moral et vaincre ; pour être saisi, cet instant demande du coup d'œil et de la décision. Cette digression terminée, revenons à Gargantua.

Après avoir rafraîchi les troupes, il résolut d'attaquer.

---

(1) Dans toute opération, il faut chercher à prendre l'initiative et à réduire l'ennemi à la défensive. (Article 196 du Service des armées en campagne.)

La situation topographique de la Roche était parfaitement connue, puisqu'avant l'invasion de Picrochole, cette place était au pouvoir de Grandgousier.

« Les subsides », c'est-à-dire les troupes auxiliaires dont on pouvait suspecter la fidélité ou la solidité, occupent le « cousté de la montée », en tête de colonne.

Jean des Entommeures, dans le but de couper la retraite aux assiégés, traverse en grande diligence les marais, que l'ennemi juge inaccessibles, et garde mal de ce côté.

Picrochole, après avoir hésité, sort de la place et est accueilli par l'artillerie des gargantuistes, qui occupe « les cousteaux », tirant par-dessus ses troupes d'infanterie, dont elle est le soutien.

Le tir de la défense est mauvais, et les soldats de Picrochole, très éprouvés par les feux d'artillerie et d'infanterie, battent en retraite en désordre.

Le moine signale à Gargantua de renforcer vers la gauche, ce qu'il fait en toute hâte en envoyant quatre légions, lesquelles rencontrent les picrocholistes « espars », les chargent, « mais sont endommaigez par ceulx qui estoyent sus les murs, en coups de traict et artillerie ».

Le feu de la place appuie donc les troupes de sortie. Gargantua envoie de nouveaux renforts, concentre le feu de l'artillerie « sus ce quartier de murailles », afin d'appuyer énergiquement le mouvement et de briser toute résistance.

Jean des Entommeures, profitant de la démonstration, saisit l'instant où la partie des remparts lui faisant face « dénuée de gens et guardes », gagne les murailles sans bruit, après avoir laissé un détachement « hors » pour protéger la retraite et soutenir le cas échéant.

Puis, se précipitant « ensemble », les soldats du moine poussent les clameurs d'assaut, tuent les gardes des portes, y pénètrent (1).

Cernés, les picrocholistes de la place se rendent; puis désarmés, on les enferme dans les églises, avec gardes aux portes, — moyen de surveillance facile pour prévenir toute tentative de rébellion.

Courant ensuite vers la porte orientale, le moine prend à revers Picrochole, déjà pressé par Gargantua. C'est la déroute.

Au sujet de ce siège, nous présenterons quelques courtes observations.

Et d'abord, en s'enfermant dans la Roche-Clermault, Picrochole commettait une nouvelle et lourde faute : la reddition ou la surprise de la place entraînant sa captivité, démoralisait l'armée et la privait de commandement en chef. C'est avec l'armée de campagne qu'il devait se tenir ; c'était son intention d'ailleurs (voir § 6). Pourquoi n'avoir pas marché avec l'armée confiée au capitaine Tripet (voir § 7)?

Mais, puisque le destin lui a permis de fuir à la

(1) Tout officier commandant un fort ou une place en état

prise de la Roche, pourquoi n'avoir pas essayé de créer une armée et tenté de rétablir avec elle sa fortune, un moment compromise? Il a donc manqué de caractère et de clairvoyance.

Comme toutes choses, la guerre a ses vicissitudes. Quelques revers ne doivent pas décourager; il faut se ressaisir avec énergie et ne désespérer jamais; l'opiniâtreté et la patience soutenues procurent le succès final.

Mais notre roi hurluberlu sera piteux jusqu'au bout de cette tragi-comédie!

Picrochole, enfermé dans la Roche, a voulu se donner de l'air par de vigoureuses sorties; c'était une défensive extérieure et active, la meilleure pour empêcher d'être investi. (Article 284 du Service des armées en campagne.)

La place, d'ailleurs, n'avait pas beaucoup de vivres, puisqu'on a retenu le convoi de fouaces envoyé par Grandgousier comme indemnité.

L'artillerie de l'assiégeant prépare l'attaque; le feu de la défense est inefficace. En principe, le feu du centre à la circonférence est nul; celui de la circonférence au centre est irrésistible. Gargantua avait donc la supériorité. Puis la défense ne disposait pas de moyens scientifiques de pointage, points de repère, tables de tir, en raison de la dénivellation du terrain, etc., etc., usités aujourd'hui.

---

de guerre doit considérer que cette place ou ce fort peuvent *à tout instant être attaqués par surprise ou de vive force.* (Article 281 du Service des armées en campagne.)

§ 10.

Comment Picrochole fuyant fut surprins de male fortune, et ce que fit Gargantua apres la bataille (1).

» Picrochole ainsi desespéré s'enfuyt vers l'isle Bouchart, et au chemin de Riuiere son cheual bruncha par terre, a quoy tant feut indigné que de son espee le tua en sa chole, puys, ne trouuant personne qui le remontast, voulut prendre ung asne du moulin qui la aupres estoyt; mais les meusniers le meurtrirent tout de coups, et le destroussarent de ses habillemens, et lui baillarent pour soy couvrir une meschante sequenye. Ainsi s'en alla le paoure cholerique ; puys, passant l'eaue au Port Huaulx, et racontant ses males fortunes, feut aduisé par une vieille lourpidon que son royaulme lui seroit rendu à la venue des cocquecigrues ; depuis, ne sçait on qu'il est devenu. Toutesfoys, lon m'ha dict qu'il est de present paoure guaigne denier a Lyon, cholere comme deuant. Et tousiours se guermente a tous estrangiers de la venue des cocquecigrues, esperant certainement, selon la prophetie de la vieille, estre a leur venue reintégré a son royaulme. Apres leur retraicte, Gargantua premierement recensa ses gens, et trouua que peu d'iceulx estoyent perys en la bataille; sçavoir est quelques gens de pied de la bande du capitaine Tolmere, et Ponocrates, qui auoit ung coup de harquebouze en son pourpoinct. Puys les feit refraischir chascun par sa bande, et commanda es thesauriers que ce repast leur feust defrayé et payé, et que l'on ne feist oultraige quelconque en la ville, veu qu'elle estoyt sienne, et apres leur repast ils comparussent en la place deuant le chasteau, et la seroyent payez pour six moys. Ce que feut faict ; puys

(1) *Gargantua*, livre Ier, chapitre XLIX.

feit conuenir deuant soy en ladicte place tous ceulx qui la restoyent de la part de Picrochole, esquelz, presens tous ses princes et capitaines, parla comme s'ensuyt.....

Pirochole, vaincu, en fuite, est bafoué, insulté, frappé. Des meuniers l'ayant détroussé, « lui baillarent pour soy couurir une meschante sequenye ».

Une vieille lourpidon prophétise que son royaume lui sera rendu à la venue des cocquecigrues ! Juste châtiment des princes frivoles et légers, s'engageant sans de puissants motifs dans des guerres désastreuses pour les peuples !

Gargantua n'avait-il pas manifesté les intentions les plus sérieuses de régler pacifiquement le différend ? Fermant son esprit à toute idée de conciliation, aveuglé par un entêtement absurde, Picrochole a voulu guerroyer ; il lui en coûte son trône.

Sévère leçon donnée aux princes assez sots pour l'imiter.

Picrochole en exil oubliera, dans une sereine philosophie, l'amertume des grandeurs humaines ; réduit à gagner sa « paouvre vie », nous le retrouverons à Lyon « preneur de taulpes ou rataconneur de bobelins » (1), toujours se « guermentant de la venue des cocquecigrues ».

Gargantua prescrit d'établir la situation des tués et des blessés, de rafraîchir ses troupes, payer la solde, et ordonne de « respecter les habitants ».

(1) Métiers que Rabelais suppose, irrévérencieusement, dans son livre II, chapitre XXX.

Universitas

§ 11.

La concion que fit Gargantua es vaincus (1).

Nos peres, ayeulx, et ancestres de toute memoire, ont esté de ce sens et ceste nature, que des batailles par eulx consommees, ont, pour signe memorial des triumphes et victoires, plus vouluntiers erigé trophees et monumens es cueurs des vaincus, par grace, qu'es terres par eulx conquestees, par architecture. Car plus estimoyent la viue soubuenance des humains acquise par liberalité, que la mute inscription des arcs, colomnes, et pyramides, subiecte es calamitez de l'aer, et ennuie d'ung chascun.

. . . . . .

D'abundant serez a l'yssue des portes payez chascun pour troys moys, pour vous pouuoir retirer en vos maisons et familles, et vous conduiront en saulueté six cens hommes d'armes, et huict mille hommes de pied, soubz la conduicte de mon escuyer Alexander, affin que par les paysans ne soyez oultraigez. Dieu soit auec vous. Ie regrette de tout mon cueur que n'est icy Picrochole ; car ie luy eusse donné a entendre que, sans mon vouloir, sans espoir d'accroistre ny mon bien, ny mon nom, estoit faicte ceste guerre. Mais puisqu'il est esperdu, et ne sçait on ou ny comment est euanouy, ie veulx que son royaulme demoure entier a son filz. Lequel, par ce qu'est trop bas d'eage (car il n'ha encores cinq ans accomplys), sera gouuerné et instruict par les anciens princes, et gens sçauans du royaulme. Et, par autang qu'ung royaulme ainsi désolé seroit facillement ruiné, si on ne refrenoit la conuoytise et auarice des administrateurs d'icelluy, i'ordonne et veulx que Ponocrates soit sus tous ses gouuerneurs entendant, auec authorité a ce requise, et assidu auec l'enfant, iusques

(1) *Gargantua*, livre Ier, chapitre L.

a ce qu'il le congnoistra idoine de pouoir par soy regir et regner.

Ie considere que facilité trop eneruee et dissolue de pardonner es malfaisans : leur est occasion de plus legierement de rechief mal faire, par ceste pernicieuse confiance de grace.

Ie considere que Moyse, le plus doulx homme qui de son temps feust sur la terre, aigrement punissoit les mutins et seditieux du peuple d'Israel. Ie considere que Iules César, empereur tant debonnaire que de luy dict Ciceron que sa fortune rien plus souuerain n'auoit sinon qu'il pouoit, et sa vertu meilleur n'auoit sinon qu'il vouloit tousiours sauluer et pardonner a ung chascun, icelluy toutesfoys, ce nonobstant, en certains endroictz punit rigoureusement les autheurs de rebellion.

A ces exemples, ie vueil que me liurez auant le departir, premierement ce beau Marquet, qui ha esté source et cause premiere de ceste guerre par sa vaine oultrecuydance; secondement ses compaignons fouaciers, qui feurent negligens de corriger sa teste folle sus l'instant, et finablement tous les conseillers, capitaines, officiers et domesticques de Picrochole, lesquels l'auroyent incité, loué, ou conseillé de sortir ses limites, pour ainsi nous inquieter.

Hommage rendu à la paix et à la clémence : tel est le fond de la « concion » de Gargantua ès vaincus.

Répudiant toute idée de conquête, il manifeste, dangereusement peut-être, trop de magnanimité.

Picrochole, en fuite, laissera le royaume à son fils mineur, « élevé par des gens sçauans. » En attendant sa majorité, la régence est confiée à Ponocrate, homme laborieux et éclairé, dont la mission consistera surtout à refréner « la convoitise et ava-

rice des administrateurs » tentés de profiter de la situation difficile du pays.

Mais la clémence de Gargantua n'est pas aveugle. Malgré son apparente débonnaireté, il se fera livrer les auteurs de la sédition et des otages puissants pris parmi les conseillers, capitaines, officiers et domestiques de Picrochole, se réservant de les châtier avec la dernière rigueur si une nouvelle rebellion surgissait.

§ 12.

Comment les victeurs gargantuistes feurent récompensez après la bataille (1).

Ceste concion faicte par Gargantua, feurent liurez les seditieux par luy requis, exceptez Spadassin, Merdaille et Menuail, lesquelz estoyent fouyz six heures dauant la bataille, l'ung iusques au col de Laignel d'une traicte, l'aultre iusques au val de Vire, l'aultre iusques a Logroigne, sans derriere soy reguarder, ny prendre alaine par chemin ; et deux fouaciers, lesquelz perirent en la iournee. Aultre mal ne leur feit Gargantua sinon qu'il les ordonna pour tirer les presses a son imprimerie, laquelle il auoit nouuellement instituee. Puis ceulx qui la estoyent mortz, il feit honnorablement inhumer en la vallee des Noirettes, et au camp de Brusleuieille. Les naurez il feit panser et traicter en son grand nosocome (2). Apres aduisa es dommaiges

(1) *Gargantua,* livre Ier, chapitre LI.

(2) « Les naurez, il feit panser en son grand nosocome » : c'est-à-dire qu'il fit traiter les blessés dans l'hôpital. Cyrus visitait les blessés avec les médecins afin qu'aucun soldat

faictz en la ville et habitans, et les feit rembourcer de tous leurs interests a leur confession et serment. Et y feit bastir ung fort chasteau, y commettant gens et guet, pour a l'aduenir mieulx soy deffendre contre les soubdaines esmeutes.

Au departir, remercia gracieusement tous les souldars de ses legions qui auoyent esté a ceste deffaicte, et les renuoya hyuerner en leurs stations et guarnisons, exceptez aulcuns de la légion decumane (1), lesquelz il auoit veu en la iournee faire quelques proesses, et les capitaines des bandes, lesquelz il amena auecques soy deuers Grandgousier.

A la veue et venue d'iceulx, le bon homme feut tant ioyeulx que possible ne seroit le descripre. Adoncq leur fit ung festin le plus magnifique, le plus abundant et le plus delitieux que feut veu depuis le temps du roy Assuere. A l'yssue de table, il distribua a chascun d'iceulx tout le parement de son buffet, qui estoit au poys de dix-huict

---

ne fût négligé. (Xénophon, *Cyropédie*, livre V, chapitre IV.) De cette manière le chef témoigne toute sa sollicitude, encourage, relève le moral de ses troupes et s'en fait aimer. Pendant longtemps la santé du soldat ne fixa que médiocrement l'attention des gouvernants. Sous Philippe le Bel, on voit des chirurgiens fameux appelés à suivre l'armée et à donner secours aux blessés sur les champs de bataille ; on les transportait dans les innombrables hôpitaux qui offrirent pendant tout le moyen âge un asile et des soins dévoués aux malades. On ne sentit le besoin d'organiser des ambulances et des hôpitaux militaires que lorsque l'armée fut devenue permanente. Henri IV et Sully doivent être considérés comme les auteurs des premières mesures destinées à soulager le soldat blessé ; les ambulances établies au siège d'Amiens étaient si bien organisées que des généraux s'y firent transporter. Sous Henri IV, il n'y eut que des ambulances ; le premier hôpital permanent fut établi par Richelieu. (Boutaric, *Institutions militaires de la France*, livre V, chapitre IX.)

(1) A l'exemple de la fameuse 10e légion de Jules César.

cens mille quatorze besans d'or, en grandz vases d'anticque, grandz potz, grandz bassins; grandes tasses, couppes, potetz, candelabres, calathes, nacelles, violiers, drageouers, et aultre telle vaisselle toute d'or massif, oultre la pierrerie, esmail, et ouuraige qui, par estime de tous, excedoit en pris la matière d'iceulx. Plus leur feit compter de ses coffres a chascun douze cens mille escuz contens. Et d'abundant a chascun d'iceulx donna a perpetuité (excepté s'ilz mouroyent sans hoirs) ses chasteaulx et terres voisines, selon que plus leur estoyent commodes. A Ponocrates donnal a Roche Clermauld; a Gymnaste, le Couldray; a Eudemon, Montpensier; Le Riveau, a Tolmere; à Ithybole, Montsoreau; a Acamas, Cande; Varenes a Chironacte; Grauot a Sebaste; Quinquenais a Alexandre; Ligre a Sophrone; et ainsi de ses aultres places.

Gargantua prend des otages parmi les séditieux et les astreint à de nobles travaux. Prince éclairé et libéral, il veut faire profiter le peuple de la récente et admirable découverte de Guttemberg, en employant même les prisonniers de haute marque à son imprimerie.

Des presses sortira le livre, « l'ensemencement de la civilisation et le mode d'ubiquité de la pensée »; par lui « l'intellligence humaine se fait rayonnement et de proche, en proche, gagne, conquiert, humanise la matière ».

Après avoir pourvu aux soins des blessés, fait inhumer honorablement les morts, indemniser les habitants des dommages éprouvés, il ordonne de fortifier la place, « y commettant gens de guet pour à l'aduenir mieulx soy deffendre contre les soubdaines esmeutes ».

Ses soldats sont chaleureusement remerciés avant d'être envoyés « hyuerner en leurs stations ou guarnisons ». Ceux qui s'étaient particulièrement distingués durant la lutte reçoivent l'honneur précieux d'une présentation au prince, qui les accueille fort gracieusement, manifestant ses libéralités sous forme de dotation, d'objets d'art, d'argent.

Napoléon récompensait aussi ses capitaines par des anoblissements et de généreuses dotations.

CHAPITRE V

COLONISATION

« ... Comme enfant nouvellement nay, les fault allaicter, bercer, esjouir. Comme arbre nouvellement planté, les fault appuyer, asseurer, deffendre de toutes vimeres, iniures et calamitez... »
(*Pantagruel*, livre III, chapitre I)

L'objet de la guerre, c'est la victoire; celui de la victoire, la conquête ; celui de la conquête, la conservation (1).

Pour s'acquitter envers la nature humaine, la conquête laisse toujours à payer une dette immense (2).

Garder les provinces est plus difficile que de les conquérir. Si la force les soumet, la justice les conserve (3).

Souvent l'autorité militaire est appelée, au moins dans la période suivant la conquête, à gouverner

(1) Montesquieu, *Esprit des lois*, livre Ier, chapitre III.

(2) Montesquieu, *Esprit des lois*, livre X, chapitre IV.

(3) Florus, *Histoire romaine*, livre IV, chapitre XII.

le pays soumis, sauf à faire place légitime, lorsque la pacification est suffisante, à l'administration civile.

Connaître les règles essentielles servant de fondement à la science administrative, si vaste et si complexe, est donc fort utile.

Le maréchal Bugeaud, auquel la royauté avait confié le gouvernement général du territoire de l'Algérie, qu'il avait contribué pour une large part à soumettre, donnait aux officiers des bureaux arabes les remarquables instructions suivantes :

« Après la conquête, le premier devoir comme le premier intérêt du conquérant est de bien gouverner le peuple vaincu ; la politique et l'humanité le lui commandent également.

» Nous nous sommes présentés aux Arabes comme plus justes et plus capables de gouverner que leurs anciens maîtres ; nous leur avons promis de les traiter comme s'ils étaient enfants de la France; nous leur avons donné l'assurance formelle que nous leur conserverions leurs lois, leurs propriétés, leur religion, leurs coutumes, etc. Nous devons en tout point tenir parole.

» Le premier soin de l'officier, *qui doit comprendre et parler l'idiome des indigènes,* sera de s'appliquer à acquérir une connaissance approfondie du pays en étudiant les coutumes qui y sont établies, les lois qui y ont été en vigueur, en recueillant, en un mot, tous les renseignements pour éclairer l'autorité sur la portée des mesures qu'elle peut avoir à prescrire.

» La surveillance active, intelligente des chefs indigènes est une tâche délicate réservée à l'officier chargé des affaires arabes. Pour la remplir avec succès, cet officier ne devra pas hésiter à se porter souvent au milieu des populations, à visiter les marchés, les tribus, et à s'arrêter sur les lieux mêmes pour entendre les réclamations.

» Il faut que, placée au-dessus de tout soupçon de partialité ou de violence, l'autorité française apparaisse aux indigènes une protectrice des opprimés. »

Voilà des idées fort sages dont doit s'inspirer tout officier placé dans des circonstances identiques qui veut être digne de ses délicates fonctions.

La justice, la raison, l'esprit d'observation adéquat à la sociologie, l'application des progrès scientifiques à l'humanité (1), sont le fondement d'une administration éclairée.

En méditant l'extrait suivant de Pantagruel, nous nous pénétrerons de ces principes :

(1) « Non proprement Panurge dilapida comme vous pourriez le dire en fondations de monastères, érections de temples, bastiments de collèges et hospitaux » (*Pantagruel*, livre III, chapitre II), c'est-à-dire pour la création d'asiles à la souffrance et d'œuvres servant au développement intellectuel et moral.

Comment Pantagruel transporta une colonie de Utopiens en Dipsodie (1).

« Pantagruel, auoir entierement conquesté le pays de Dipsodie, en icelluy transporta une colonie de Utopiens, en nombre de 9876543210 hommes, sans les femmes et petitz enfans, artisans de tous mestiers, et professeurs de toutes sciences liberales, pour ledict pays refraischir, peupler et aorner mal aultrement habité, et desert en grande partie.

. . . . . .

» Noterez doncq icy, beuueurs, que la maniere d'entretenir et retenir pays nouuellement conquestez n'est, comme ha esté l'opinion erronee de certains esperitz tyrannicques a leur dam et deshonneur, les peuples pillant, forceant, angariant, ruinant, mal vexant et regissant auec verges de fer ; brief, les peuples mangeant et deuorant, en la façon qu'Homere appelle le roy inicque *Demoboron,* c'est-à-dire mangeur de peuple. Ie ne vous alleguerai a ce propous les hystoires anticques ; seullement, vous reuocqueray en recordation de ce qu'en ont veu vos peres, et vous mesmes si trop ieunes n'estes. Comme enfant nouuellement nay, les fault allaicter, bercer, esiouir ; comme arbre nouuellement planté, les fault appuyer, asseurer, deffendre de toutes vimeres, iniures et calamitez ; comme personne sauluee de longue et forte maladie, et venant a conualescence, les fault choyer, espargner, restaurer : de sorte qu'ilz conçeoipuent en soy ceste opinion n'estre au monde roy ny prince que moins voulsissent ennemy, plus optassent amy. Ainsi Osiris, le grand roy des Egyptiens,

---

(1) *Pantagruel,* livre III, chapitre Ier. — Si Grandgousier (livre Ier, chapitre XXIX) « ne veut non conquester, mais guarder », Pantagruel ne partage pas les mêmes sentiments. Dans ce passage, Rabelais trace avec une éloquence et une autorité incomparables les règles pleines de sagesse et d'humanité devant guider les gouvernants vis-à-vis des peuples dont ils ont la charge.

toute la terre conquesta, non tant a force d'armes que par soulagement des angariez, enseignemens de bien et salubrement viure, loix commodes, gracieuseté et bienfaictz. Pourtant du monde feut il surnommé le grand roy Euergetes, c'est a dire bienfaicteur, par le commandement de Iupiter faict a une Pamyle. De faict, Hesiode, en sa Hierarchie, colloque les bons demons, appelez si voulez anges, comme moyens et mediateurs des dieux et hommes; superieurs des hommes, inferieurs des dieux. Et, pource que par leurs mains nous aduiennent les richesses et biens du ciel, et sont continuellement enuers nous bienfaisans, tousiours du mal nous preseruans, les dict estre en office de roys: comme bien tousiours faire, iamais mal, estant acte unicquement royal.

» Ainsi feut empereur de l'uniuers Alexandre Macedon. Ainsi feut par Hercules tout le continent possedé, les humains soulaigeant des monstres, oppressions, exactions et tyrannies; en bon traictement les gouuernant, en equité et iustice les maintenant, en benigne police et loix conuenentes a l'assiette des contrees les instituant (1); suppleant a ce qui defailloit, ce que abundoit rauallant, et pardonnant tout le passé, auecques oubliance sempiternelle de toutes les offenses precedentes : comme estoyt l'amnestie des

(1) « Loix conuenentes à l'assiette des contrees les instituant »... Montesquieu (*Esprit des lois*, livre II, chapitre III) développe admirablement cette pensée: « Elles doivent être tellement propres au peuple pour lequel elles sont faites que c'est un grand hasard si celles d'une nation peuvent convenir à une autre. — Il faut qu'elles se rapportent à la nature et au principe du gouvernement qui est établi ou qu'on veut établir, soit qu'elles le forment comme font les lois politiques, soit qu'elles le maintiennent comme font les lois civiles. — Elles doivent être relatives au physique du pays au climat glacé, brûlant ou tempéré; à la qualité du terrain, à sa situation, à sa grandeur, au genre de vie des peuples, laboureurs, chasseurs ou pasteurs; elles doivent se rapporter au degré de liberté que la constitution peut souffrir; à

Atheniens, lors que feurent par la proesse et industrie de Thrasybulus les tyrans exterminez ; depuys en Romme exposee par Ciceron, et renouuellee soubz l'empereur Aurelian. Ce sont les philtres, iynges et attraictz d'amour, moyennant lesquelz pacificquement on retient ce que péniblement on auoit conquesté. Et plus en heur ne peult le conquerant regner, soit roy, soit prince ou philosophe, que faisant iustice a vertu succeder. Sa vertu est apparue en la victoire et conqueste. Sa iustice apparoistra en ce que, par la volunté et bonne affection du peuple, donnera loix, publiera edictz, establira religions, fera droict a ung chascun, comme de Octauian Auguste dict le noble poete Maro :

Il, qui estoit victeur, par le vouloir
Des gens vaincus faisoyt ses loix valoir.

» C'est pourquoy Homere, en son *Iliade*, les bons princes et grandz roys appelle *Kosmitoras laon*, c'est a dire ornateurs des peuples. Telle estoyt la consideration de Numa Pompilius, roy second des Romains, iuste, politic et philosophe, quand il ordonna au dieu Terme, le iour de sa feste, qu'on nommoyt Terminales, rien n'estre sacrifié qui eust prins mort : nous enseignant que les termes, frontières et annexes des royaulmes conuient en paix, amitié, debonnaireté guarder et regir, sans ses mains souiller de sang et pillerie. »

---

la religion des habitants, à leurs inclinations, à leurs richesses, à leur nombre, à leur commerce, à leurs mœurs, à leurs manières. Enfin, elles ont des rapports entre elles ; elles en ont avec leur origine, avec l'objet du législateur, avec l'ordre des choses sur lequel elles sont établies. »

CHAPITRE VI

MÉLANGES

Sous ce chapitre, divisé en quinze paragraphes, on a réuni des matières intéressantes et variées n'ayant pu recevoir une classification méthodique : elles sont éparses dans le livre de Rabelais et se réfèrent toutes à l'art militaire.

§ 1er.

Siège de Corinthe.

« ... et ne feurent négligens soy soingneusement mettre chascun en office et debuoir pour a son hostile venue résister et leur ville deffendre. »

Voilà une page fantastique, étonnante, que les curieux de littérature reliront avec plaisir et où le puissant forgeron a martelé ses nombreux et originaux vocables. Incidemment, elle pourrait donner lieu à de savantes dissertations, dont nous laissons le soin à d'autres plus compétents, sur les sièges dans l'antiquité, sur le rôle des fameuses machines de brèche, les lithoboles de Démétrius (304 avant J.-C), qui, en batterie à 600 pas des murs de Rhodes, y projetaient des pierres de 5 à 17 kilogrammes. On pourrait aussi tracer l'historique de l'armement pendant une longue période. Bornons-nous à transcrire cet extrait : il a suffisamment d'intérêt par lui-même.

« Quand Philippe, roy de Macedonie, entreprint assieger et ruiner Corinthe, les Corinthiens, par leurs espions aduertiz que contre eulx il venoit en grand arroy et exercite numereux (1), tous feurent, non a tort, espouuentez, et ne feurent negligens soy soingneusement mettre chascun en office et debuoir pour a son hostile venue resister et leur ville deffendre. Les ungs, des champs es forteresses retiroyent meubles, bestail, grains, vins, fruictz, victuailles et munitions necessaires ; les aultres remparoyent murailles, dressoyent bastions, esquarroyent rauelins, cauoyent (2) fossez, escuroyent contremines, gabionnoyent deffenses, ordonnoyent plates formes, vuidoyent chasmates (3), rembarroyent faulses brayes, erigeoyent caualiers, ressapoyent (4) contrescarpes, enduisoyent courtines, produisoyent moineaulx (5), taluoyent parapectes (6), enclauoyent (7) barbacanes, asseuroyent (8) machicoulys, renouoyent herses sarrazinesques et cataractes (9), asseoyent sentinelles, foryssoyent (10) patrouilles. Chascun estoit au guet, chascun portoit la hotte (11). Les ungs polissoyent corseletz, vernissoyent allecretz, nettoyoyent bardes, chanfrains, aubergeons, brigandines, salades, armetz, morions, mailles, goussetz, guorgerins, hoguines (12), plastrons, lamines, aulbers, pauoys, boucliers, caliges (13), greues, soleretz, esperons. Les aultres apprestoyent arcz, fondes (14), arbalestes, glandz (15), catapultes, micraines (16), potz, cercles et lances a feu, balistes, scorpions et aultres machines bellicques, repugnatoires et des-

---

(1) Train et armée nombreuse. — (2) Creusoient. — (3) Casemates. — (4) Réparoient. — (5) Dressoient des guérites sur les tours. — (6) Formoient en talus les parapets. — (7) Perçoient. — (8) Hérissoient de pointes de fer. — (9) Portes mobile. — (10) Faisoient sortir; *Alias* fortifioient, florissoient, fornissoient. — (11) *Alias* botte. — (12) Cuissards. Il suffit d'expliquer les noms d'armes et d'armures peu connus. — (13) Sandales. — (14) Frondes — (15) Boulets. — (16) Grenades, espèce de bombes. — (17) Tours de bois mobiles.

tructiues des helepolides (17). Esguisoyent vouges (18), picques, rancons (19), hallebardes, hanicroches (20), lances, azzesgayes (21), fourches fieres (22), parthisanes (23), genitaires (24), massues, hasches, dardz, dardelles, iauelines, iauelotz, espieux. Affiloyent cimeterres, branz d'assier (25), badelaires (26), espees, verduns (27), estocz (28), pistoletz (29), viroletz (30), dagues, mandosianes (31), poignards, couteaulx, allumelles (32), raillons (33). Chascun exerçoit son penard (34), chascun desrouilloit son bracquemard ; femme n'estoit, tant preude ou vieille feust, qui ne feist fourbir son harnoys : comme vous sçauez que les anticques Corinthiennes estoyent au combat couraigeuses.

Diogenes les voyant en telle ferueur mesnage remuer, et n'estant pas les magistratz employé a chose aulcune faire, contempla par quelques iours leur contenance sans mot dire : puys, comme excité d'esperit martial, ceignit son palle (35) en escharpe, recoursa (36) ses manches iusques es coubtes (37), se troussa en cueilleur de pommes, bailla a ung sien compaignon vieulx sa bezasse, ses liures et opisthographes (38), feit hors la ville, tirant vers le Cranie, qui est une colline et promontoire lez Corinthe, une belle esplanade, y roulla le tonneau fictil (39), qui pour maison lui estoit contre les iniures du ciel, et, en grande vehemence d'esperit, desployant ses bras, le tournoit, viroit, brouilloit, hersoit, versoit renuersoit, bastoit, boutoit, ta-

— (18) Epieux. — (19) Lances à fer bifurqué. — (20) Lances à fer crochu. — (21) Sagaies, flèches. — (22) A long manche. — (23) Pertuisanes. — (24) Demi-piques. — (25) Lourdes épées. — (26) Espèce de cimeterre. — (27) Petites épées qu'on fabriquoit à Verdun. — (28) Epées courtes. — (29) Petits poignards qu'on fabriquoit à Pistoie. — (30) Dards cachés à ressort. — (31) Sorte d'épée espagnole. — (32) Epées à lame étroite et mince. — (33) Javelots dentelés. — (34) Poignard. — (35) Manteau. — (36) Retroussa. — (37) Coudes. — (38) Manuscrits (écrits par derrière, des deux côtés, brouillons). — (39) De terre cuite. — (40) Tourmentoit. — (41) Fouloit

bustoit (40), cullebutoit, trepoit (41), trempoit, tapoit, timpoit (42), estoupoit, destoupoit, detraquoit, triquetoit, tripotoit, chapotoit, crousloit, eslanceoit, bransloit, esbranloit, leuoit, lauoit, clauoit (43), entrauoit, bracquoit, bricquoit, bloquoit, tracassoit, ramassoit, cabossoit (54), affectoit (45), affustoit, charmoit, armoit, guizarmoit (46), enharnachoit, empenachoit, caparassonnoit; le deualloit de mont aval et precipitoit par le Cranie; puys de val en mont le rapportoit, comme Sisyphus faict sa pierre, tant que peu s'en faillit qu'il ne le defonceast. Ce voyant quelqu'ung de ses amys, luy demanda quelle cause le mouuoit a son corps, son esperit, son tonneau ainsi tormenter. Auquel respondist le philosophe qu'a aultre office n'estant pour la republicque employé, il en ceste façon son tonneau tempestoit pour, entre ce peuple tant feruent et occupé, n'estre veu seul cessateur et ocieux (47). (*Pantagruel.* — Prologue du *Tiers livre.*)

Outre les intéressantes mesures propres à compléter la mise en état de défense de la place (*a*), on remarquera que les « grains, bestail, vins, fruicts, victuailles et munitions nécessaires » y étaient retirés (*b*).

« Chascun estoit au guet, chascun portoit la hotte » ; les bouches inutiles, comme Diogène « cessateur et ocieux », étaient envoyées hors de la ville (*c*).

---

aux pieds. — (42) Faisoit tinter. — (43) Fermoit. — (44) Bossuoit. — (45) Réparoit. — (46) Armoit d'une guisarme. — (47) Oisif.

(*a*) Le lecteur peut se reporter à la note placée au bas de la page 69.

(*b*) Article 282 du Service des armées en campagne.

(*c*) Article 283 du Service des armées en campagne.

§ 2.

Service obligatoire personnel.

« Ung chascun aujourd'huy soit instantanement exercer et trauailler, part a la fortification de sa patrie et la deffendre, part au repoulsement des ennemys et les offendre.»

Le service obligatoire personnel n'est point d'application récente. Nos ancêtres, ces fiers et héroïques Gaulois, l'avaient adopté.

Tous les jeunes gens, sauf les druides, devaient se réunir en armes sous l'étendard national lorsque la patrie était en danger. Celui d'entre eux qui arrivait le dernier était mis à mort en présence du peuple (1).

Sur les registres pris par César dans le camp des Helvètes, étaient nominativement inscrits les hommes sortis du pays, ceux capables de porter les armes, et, à part, les vieillards, les femmes et les enfants (2).

Sous la Renaissance, l'armée était composée d'éléments étrangers et nationaux n'offrant ni homogénéité, ni sécurité. Son entretien était dispendieux.

---

(1) César, *Guerre des Gaules*, livre V, chapitre LVI, et livre VI, chapitre XIV.

(2) *Guerre des Gaules*, livre Ier, chapitre XXIX.

Boutaric (1) écrit que, si, jusqu'au règne de François Ier, il n'y avait pas d'infanterie nationale, c'est que les rois avaient craint de voir le peuple, dans lequel cette arme pouvait seulement se recruter, s'émanciper et se soulever contre les grands pour se venger des oppressions qu'il endurait. Ce furent les motifs pour lesquels on continua de recourir aux étrangers. Toutefois, il y eut un noyau d'infanterie nationale : les bandes. Le royaume fut divisé en quatre grands gouvernements militaires : Champagne, Picardie, Lombardie, Guyenne. Aucune unité ne régnait dans la composition de ces corps. Des compagnies comptaient 500 hommes, d'autres 1,000, 2,000 et même 3,000 ; cela dépendait du plus ou moins de puissance des capitaines. En 1526, on voulait ramener toutes les bandes à 300 hommes ; mais cette mesure excellente ne fut pas exécutée. Il était difficile d'établir et de maintenir la discipline dans les bandes nombreuses.

Par un édit de juillet 1534, huit légions furent créées, portant le nom des provinces où elles étaient levées : Normandie, Bretagne, Picardie, Languedoc, Guyenne, Champagne (levée en Bourgogne et Nivernais), Dauphiné (levée en Provence), Lyonnais (levée en Auvergne). C'est le recrutement régional. Chaque légion était composée de six

(1) *Institutions militaires de la France*, livre V, chapitres III et VII.

bandes, et chaque bande de 200 arquebusiers, 600 piquiers, 200 arbalétriers.

François Ier mettait sur pied 50,000 hommes d'infanterie et 15,000 cavaliers. Les légions formaient 42,000 hommes ; le reste comprenait des Suisses et des Allemands.

Rabelais avait compris le grave inconvénient des « aduenturiers » dans les rangs français, et demandait avec beaucoup de sens « qu'ung chascun » concourût à la défense de sa patrie (1). Il écrivait :

« ..... ie pareillement, quoyque soys hors d'effroy, ne suys toutesfoys hors d'esmoy ; de moy voyant n'estre fuict aulcun pris digne d'oeuure, et considérant, par tout ce tresnoble royaulme, deça et dela les montz, ung chascun auiourd'huy soit instamment exercer et trauailler, part a la fortification de sa patrie et la deffendre, part au repoulsement des ennemys et les offendre ; le tout en police tant belle, en ordonnance si mirificque, et a prouffict tant euident pour l'aduenir (car desormais sera France superbement bournee, seront Françoys en repous asseurez), que peu de chose me retient qui ie n'entre en l'opinion du bon Heraclitus, affermant guerre estre de tous biens pere ; et croye que guerre soit en latin dicte *belle*, non par antiphrase, ainsi comme ont cuidé certains repetasseurs de vieilles ferrailles latines, parce qu'en guerre gueres de beaulté ne voyoient, mais absolument et simplement par raison qu'en guerre apparoisse toute espece de bien et de beau, soit décelée toute espece de mal et laidure. Qu'ainsi soit, le roy saige et pacific Salomon n'ha sceu mieulx nous representer la perfection indicible de la

(1) Pour sauver une nation, les armées ne suffisent plus ; tandis qu'elle est invincible si elle est défendue par le peuple. (Napoléon.)

sapience diuine que la comparant a l'ordonnance d'une armee en camp, bien equipee et ordonnee. Par doncques n'estre adscript et en ranc mis des nostres en partie offensiue, qui m'ont estimé trop imbecille et impotent; de l'aultre qui est deffensiue n'estre employé aulcunement, feust ce portant hotte, cachant crotte ou cassant motte, tout m'estoit indifferent, ay imputé a honte plus que médiocre estre veu spectateur ocieux de tant vaillans, disertz cheualereux personnaiges, qui, en veue et spectacle de toute Europe, iouent cette insigne fable et tragicque comédie ; ne m'esuertuer de moy mesme, et non y consommer ce rien, mon tout, qui me restoit. Car peu de gloire me semble accroistre à ceulx qui seullement y emploictent leurs yeulx, au demourant y espargnent leurs forces ; celent leurs escutz, cachent leur argent, se grattent la teste auec ung doigt, comme landores desgoutez, baislent aux mousches comme veaulx de disme, chauuent des aureilles comme asnes d'Arcadie au chant des musiciens, et, par mines en silence, signifient qu'ilz consentent a la prosopopee. » (Prologue du *Tiers livre.*)

§ 3.

Education morale et physique.

« Armes jamais au besoin ne faillirent, quand bon coeur est associe de bons bras. » (*Pantagruel*, livre V, chapitre XXXVI.)

C'est dans le gouvernement républicain qu'on a besoin de toute la puissance de l'éducation, c'est-à-dire la vertu politique qui est l'amour des lois et de la patrie.

Cet amour demandant une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, domine toutes les

vertus particulières ; elles ne sont que cette préférence..... Il est singulièrement affecté aux démocraties. Dans elles seules, le gouvernement est confié à chaque citoyen (1).

Avec plus d'autorité, on ne peut dire que l'éducation civique est prépondérante dans les républiques.

L'éducation physique n'a de résultat que si l'âme est bonne, c'est-à-dire si une forte éducation lui a donné la valeur dont elle est susceptible.

C'est cette éducation virile qui fait les « bons cœurs », prépare un citoyen intrépide et calme, prudent et audacieux selon les circonstances, qualités nécessaires pour concourir efficacement à la défense de la patrie.

Montluc, pseudonyme qui cache un officier de haute compétence, philosophe et observateur sagace, écrit : « On peut donner l'éducation militaire avant que l'homme soit sous les drapeaux ; elle se précise pendant son passage dans l'armée et se développe ensuite parallèlement avec l'éducation civile, dont elle est, en démocratie, le complément immédiat. Il y a un tout qui commence à l'adolescence pour continuer jusqu'à la fin de l'existence virile. On ne peut pas dire, en effet, qu'un homme actif ait cessé, à un moment donné, de collaborer, sous une forme ou sous une autre, à la défense militaire de la patrie. »

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois,* livre IV, chapitre v.

*
* *

L'éducation physique est une des branches de l'éducation militaire ; elle fait « les bons bras », qui, associés au « bon cœur », réalisent l'harmonieux accord désiré.

Dans notre pays, une énergique impulsion lui a été donnée.

Une puissante émulation s'est manifestée partout, afin de relever l'énergie, la vigueur nationales, et de former des générations robustes et vaillantes prêtes aux suprêmes devoirs.

Spectacle réconfortant, les beaux jours de la palestre de la Grèce antique renaissent : voyez les fameux jeux du Lendit, où les jeunes gens, rivalisant d'ardeur, fortifient leurs muscles pour l'avenir de la nation ! *Ludus pro patria.*

Notre race a la cellule nerveuse trop vibrante ; afin d'en empêcher l'usure prématurée, durcissons le muscle, « gualentissons les nerfs », selon la pittoresque expression de Rabelais.

Mais il importe de ne pas verser dans l'exagération ; gardons-nous de l'acrobatie : c'est la masse des élèves qui doit profiter de l'enseignement gymnastique et non l'infime minorité.

Procéder par entraînement progressif et rationnel basé sur les aptitudes individuelles, voilà le but. En agissant autrement, on risquerait de compromettre gravement la croissance d'adolescents, de

n'obtenir que quelques « bêtes à concours » et de produire la dégénérescence de la race.

Cette remarque, capitale à notre avis, n'est pas neuve : Aristote (1) et Platon (2) l'avaient déjà faite. Il est permis d'invoquer ces grands noms : les idées n'en ont que plus d'autorité.

Ce paragraphe aurait pu facilement recevoir de plus amples développements ; il a son complément naturel dans les autres parties du livre.

Dans certains passages transcrits, Rabelais a exposé un admirable programme d'éducation patriotique, basé sur la raison et la nature humaine, éducation indispensable pour former des citoyens devant concourir utilement à la défense nationale.

*
* *

Dieu des armées.

> « En veillant, trauaillant, soy euertuant, toutes choses succedent a soubhayt et bon port. »

Avec raison, Rabelais accorde la primauté au travail, à l'énergie, à l'habileté, à la persévérance, sauf ensuite à implorer Dieu. « Aide-toi, le ciel t'aidera », écrit notre fin bonhomme La Fontaine dans le *Charretier embourbé*.

« Flaminius, consul, lors que, par l'astuce de Annibal, il feut reterré pres le lac de Peruse, dict Thrasymene :

(1) *Politique*, livre VIII, chapitre IV.
(2) *République*, livre III.

Enfans, dist il a ses souldars, d'icy sortir ne vous faut esperer par veuz et imploration des dieux. Par force et vertus il nous conuient euader, et a fil d'espée chemin faire par le myllieu des ennemys. Pareillement, en Salluste, l'ayde (dict M. Portius Cato) des dieux n'est impetree par veux ocieux, par lamentations muliebres. En veillant, trauaillant, soy euertuant, toutes choses succedent a soubhayt et bon port. Si en necessité et dangier est l'homme negligent, euiré et paresseux, sans propous il implore les dieux. Ilz sont irritez et indignez. » (*Pantagruel,* livre IV, chapitre XXIII.)

§ 4.

Utilité de la fortification.

« Si faict il bon auoir quelque visaige de pierre, quand on est enuahy de ses ennemys, et ne feust ce que pour demander qui est la bas ? »

« Car, monstrant les habitans et citoyens de la ville tant bien expertz en discipline militaire, et tant forts et bien armez, voicy, dist il, les murailles de la cité, signifiant qu'il n'est de muraille que de os, et que les villes et citez ne sçauroyent auoir muraille plus seure et plus forte que la vertus des citoyens et habitans. Ainsi cette ville est si forte par la multitude du peuple belliqueux qui est dedans, qu'ilz ne se soucient de faire aultres murailles.

» Daduantaige, qui la vouldroyt emmurailler comme Strasbourg, Orleans, ou Ferrare, il ne seroit possible, tant les frais et despens seroyent excessifz. Voyre : mais, dist Panurge, si faict il bon auoir quelque visaige de pierre, quand on est enuahy de ses ennemys, et ne feust ce que pour demander qui est la bas? » (*Pantagruel,* livre II, chapitre XV.)

Opposer un obstacle à l'audace de l'ennemi et protéger les défenseurs contre ses feux, tel est le

rôle de la fortification, rôle moral et physique à la fois. Mais, comme pense l'archiduc Charles, « elle perd son mérite lorsqu'on en fait un mauvais usage, c'est-à-dire lorsqu'on la construit sans but, sans intelligence et *qu'on la défend sans bravoure* ».

Rabelais nous parle de fortification permanente destinée à renforcer la frontière d'un Etat, en fermant ou commandant les principaux débouchés, à abriter les arsenaux, magasins de l'armée, à donner un caractère de résistance suffisant pour permettre aux troupes nationales de se mobiliser, de se concentrer sans inquiétude et de fournir de solides points d'appui favorisant l'offensive.

Mais il importe de ne pas exagérer la construction des ouvrages permanents, dont l'occupation exige de gros effectifs, affaiblissant ainsi l'armée de campagne, qui constitue seule l'organe actif et décisif des forces nationales (1).

Celui qui cherche son salut derrière les remparts ne se croit pas bien fort; la défensive passive qu'il subit aboutira le plus souvent à la défaite, quelque tardive qu'elle soit (2).

§ 5.

Torpilles.

« Pour desconfire 660 chevaliers bien subtilement, Panurge print ung faix de paille et une botte de pouldre

(1) *Manuel des connaissances militaires pratiques.*
(2) Von der Goltz, *la Nation armée.*

de canon, et espandit par la cerne des chordes, et auec une migraine de feu se tint aupres dont Panurge meit le feu en la traisnée et le feit tous là brusler. » (*Pantagruel*, livre II, chapitre XXV.)

Cette défense est du domaine de la fortification passagère.

§ 6.

Les nerfs des batailles sont les pécunes.

« Guerre faicte sans bonne provision d'argent n'a qu'un soupirail de vigueur Les nerfs des batailles sont les pécunes. » (*Gargantua*, livre Ier, chapitre XLVI.)

L'argent ajoute des forces, mais seul il n'en peut donner. Tout devient inutile sans de bons soldats dans lesquels on place sa confiance (1).

Pour la guerre moderne, il faut beaucoup d'argent. Une grande puissance dépensera 5,625,000 à 7,500,000 francs par jour pour son armée mobilisée. Celle-là possédera une sérieuse garantie de succès final qui pourra soutenir longtemps ces sacrifices.

Von der Goltz (*la Nation armée*) dit « qu'un trésor peut valoir un corps d'armée. Un bon financier à côté du général en chef, bon général, est fort précieux ; l'argent est la baguette magique qui pourvoit à tous les besoins de l'armée ».

(1) Machiavel, *Discours sur Tite-Live*, livre II, chapitre XIX

La possession de l'argent n'entre pas seule en ligne de compte, mais le plus ou moins de facilité qu'on a d'en faire usage ; si les communications avec la mer sont coupées, on ne peut rémunérer l'industrie étrangère pour l'armement et l'équipement de nouvelles armées : il devient donc inutile.

Même la préparation de la guerre est ruineuse : les approvisionnements de matériel, de vivres, de munitions, les transformations d'armement, les accroissements d'effectif, la réfection des places fortes, etc., etc., écrasent les budgets des Etats (1).

Après 1870, les Allemands prélevèrent, sur les 5 milliards, 150 millions en monnaie d'or qu'ils ont enfermés dans les souterrains de la forteresse de Spandau. Ces millions dorment depuis vingt ans sans produire intérêt et constituent le trésor de guerre (2). Ils ne suffiraient pas à entretenir, durant un mois, une armée mobilisée.

Mais on a créé plus tard la banque de l'Empire, qui est à la discrétion absolue du gouvernement et

(1) D'après les documents officiels, le budget de l'armée sera pour 1892 de 644,524,515 francs. En 1871, il était de 883 millions, dans les années 1872 à 1874 au-dessous de 600 millions. Mais de 1875 jusqu'à 1883, sa moyenne était de 740 millions ; de 1883 à 1888, il retombait au-dessous de 700 millions. En 1889 et 1890, le budget remontait à 730 millions et 770. En 1891, on trouve 681 millions. Pour 1892, l'effectif à entretenir est de 467,136 hommes (non compris la gendarmerie) et 126,702 chevaux.

Pour la marine le budget dépasse 400 millions.

(2) Henri IV avait 20 millions à la Bastille.

doit fournir à l'Allemagne les ressources nécessaires. Ses deux alliées, l'Autriche et l'Italie, n'ont pas de trésor de guerre ; elles comptent sur l'encaisse de leur Banque.

En cas de mobilisation générale, la Triple-Alliance pouvait utiliser, le 31 décembre 1890, 1 milliard 844 millions, en comprenant les 150 millions en dépôt à Spandau.

Pour notre pays, la banque de France doit être notre trésor de guerre. Au 31 décembre 1890, elle disposait de 2 milliards 361 millions, soit 517 millions de plus que les trois Etats alliés réunis, à moins que la différence ne soit couverte, et au delà, par la perfide Albion...

§ 7.

Renseignements à la guerre.

« Davant que de mettre en voye envoyarent 300 chevaux légiers sous la conduite du capitaine Engoulevent pour descouurir le pays et savoir si embusche auculne était par la contrée. » (*Gargantua*, livre Ier, chapitre XXVI.)

« Rien ne donne plus de courage et n'éclaircit plus les idées que de connaître la position de l'ennemi. » (Napoléon.)

Le service des renseignements, le plus important en campagne, est la base de toute action militaire.

La reconnaissance est le moyen le plus sûr ; elle a pour but en général la connaissance du terrain considéré sous le double aspect offensif et défensif, de la position, de la force et des projets de l'adversaire, complétant précieusement les indications de la carte souvent insuffisantes, malgré les progrès de la cartographie. Ainsi l'on n'est pas toujours exactement renseigné sur la praticabilité de tel chemin à l'artillerie, sur la nature des matériaux de construction, sur les bois fourrés ou clairs. Ces indications, fournies par la cavalerie d'exploration ou d'autres reconnaissances, sont complétées par celles obtenues des prisonniers, des déserteurs, des indices (1), des habitants, guides, espions (2), par la lecture des journaux, lettres, etc., etc. Aucune voie d'information ne doit être négligée. Tel renseignement, en apparence insignifiant, peut être d'un haut intérêt. Rabelais nous le prouve dans le passage suivant :

« Vous soubuienne qu'Alexandre le Grand, ayant obtenu victoire du roy Daire en Arbeles, presens ses satrapes, quelquefoys refusa audience a ung compaignon, puis en vain

(1) Indices : « Gargantua entendist le bruyt et le hennissement des cheuaulx et dist à ses gens : J'entends le trac de nos ennemys. » (*Pantagruel*, livre Ier, chapitre XLIII.)

(2) Ulysse se fait d'ignobles meurtrissures, jette sur ses épaules de vils lambeaux ; ainsi déguisé en mendiant, il pénètre au milieu des Troyens, après avoir tué des habitants et porté aux Grecs de précieux et nombreux renseignements. (Homère, *Odyssée*, chant IV.)

mille et mille foys s'en repentit. Il estoit en Perse victorieux, mais tant esloigné de Macedonie, son royaulme hereditaire, que grandement se contristoyt, pour non pouoir moyen aulcun inuenter d'en sçauoir nouuelles, tant a cause de l'enorme distance des lieux que de l'interposition des grandz fleuues, empeschement des desertz et obiection des montaignes. En cestuy estrif et soigneux pensement, qui n'estoyt petit (car on eust peu son pays et royaulme occuper, et la installer roy nouueau et nouuelle colonie longtemps deuant qu'il en eust aduertissement pour y obuier), deuant luy se presenta ung homme de Sidoine, marchand perit et de bon sens, mais au reste assez paoure et de peu d'apparence, luy denonceant et affermant auoir chemin et moyen inuenté, par lequel son pays pourroit de ses victoires indianes, luy de l'Estat de Macedonie et Egypte, estre en moins de cinq iours assauanté. Il estima la promesse tant abhorrente et impossible, qu'oncques l'aureille prester ne luy voulust, ne donner audience. Que luy eust cousté ouyr et entendre ce que l'homme auoit inuenté ? Quelle nuisance, quel dommaige eust il encouru pour sçauoir quel estoit le moyen, quel estoit le chemin que l'homme luy vouloit demonstrer ? Nature me semble non sans cause nous auoir formé aureilles ouuertes, n'y apposant porte ne clousture aulcune, comme ha faict es yeulx, iangue et aultres issues du corps. La cause ie cuide estre affin que tous iours, toutes nuyctz, continuellement puissions ouyr, et par ouye perpetuellement apprendre : car c'est le sens sus tous aultres plus apte es disciplines (1). » (*Pantagruel*, livre III, chapitre XVI.)

(1) « Rien n'est comparable à l'incroyable sécurité du 5e corps à Beaumont, si ce n'est son oubli de toutes les règles de la guerre. Presque tous les officiers supérieurs avaient couché dans le bourg et se disposaient à déjeuner sans avoir paru dans leurs campements. Un nombre consi-

*
* *

C'est, surtout par les prisonniers qu'on recueille de précieux renseignements à la guerre (1).

Procéder de suite à leur interrogatoire est indispensable, de manière qu'ils ne puissent préparer les réponses :

« Pourtant demanda a leur prisonnier : Mon amy, dy nous icy la verité, et ne nous mens en rien, si tu ne veulx estre escorché tout vif ; car c'est moy qui mange les petitz enfans : compte nous entierement l'ordre, le nombre et la forteresse de l'armee ». (*Pantagruel*, livre II, chapitre XXVI)

---

dérable de soldats circulaient librement de Beaumont à Letanne ; beaucoup même étaient allés à Pouilly, à une heure de là, quêter du pain et des vivres. On menait les chevaux de l'artillerie à l'abreuvoir tous ensemble ou à peu près. Aucune pièce n'était attelée..... Cependant des bruits vagues annonçaient l'approche de l'ennemi. Vers 11 heures 1/2, la femme Constance Burdo, née à la Tuilerie et mariée près de Beaumont, pleurait assise à la porte de sa maison. Un cultivateur, nommé Jurion, vint à passer et lui dit : « Qu'est-ce que tu as pour pleurer ? — Je peux bien pleurer, dit Constance, les Prussiens sont chez nous à la Tuilerie. — Qu'est-ce qui te l'a dit ? — C'est ma sœur aînée qui vient d'accourir .» Jurion fit quelques pas et rencontra le général X... « Mon général, s'écrie le cultivateur, les Prussiens sont à la Tuilerie. — Vous en avez menti, riposta le général ! » Ce fut toute l'enquête. En effet, les Prussiens étaient à la Tuilerie à deux petits kilomètres de Beaumont. Pendant que les Français se livraient aux plaisirs de la table, une armée de plus de 100,000 hommes s'avançait en silence. A midi 20, des coups de canon retentirent. » (*Récits militaires* du général Ambert, tome Ier, *l'Invasion*, pages 302-305.)

(1) Xénophon. *Cyropédie*, livre VI, chapitre III.

Bien que l'intérêt conseille de les ménager et de les bien traiter, il y a des cas graves où les prisonniers doivent être menacés de mort si l'on constate un mensonge. Xénophon (1) parle de deux prisonniers interrogés *séparément ;* le premier, menacé de tortures, restant silencieux, fut égorgé sous les yeux de son camarade, qui donna des renseignements.

Homère (2) conte dans son divin poëme qu'Ulysse et Diomède vont reconnaître le camp troyen. Hector, de son côté, envoie Dolon. Les deux Grecs surprennent ce dernier, l'épient, le laissent marcher vers le camp grec de peur qu'il ne donne l'alarme aux Troyens, puis le saisissent à l'instant favorable et l'interrogent : « Où est Hector ? Où sont ses armes, ses chevaux, les grand'gardes ? Où campe le gros ? Quel est leur dessein ? Vont-ils rester sur la colline sans approcher des vaisseaux ? Veulent-ils rentrer dans Ilion, après avoir vaincu les Grecs ? » Ces renseignements obtenus, Diomède le tue.

Nécessité parfois, mais à éviter lorsqu'on le pourra, car elle est bien cruelle. Malheureusement la guerre a des exigences terribles.

L'intérêt d'une armée domine les considérations d'humanité.

Ainsi Alexandre pensait que sa propre sécurité exigeait la mort des prisonniers faits à Suse (3).

---

(1) Xénophon, *Anabase*, livre IV, chapitre I.

(2) *Iliade*, chant 10.

(3) Plutarque, *Vie d'Alexandre*.

Bonaparte, à Jaffa, dépourvu de moyens de garde et de transport, faisait périr des prisonniers devenus un danger sérieux pour son armée ; ils avaient défendu une place prise d'assaut.

*
* *

« ... En quoy faignait Pantagruel auoir armée sus mer... »

« Apres tous ces propous, Pantagruel appella leur prisonnier et le renuoya, disant : Va t'en a ton roy en son camp, et luy dis nouuelles de ce que tu as veu, et qu'il se delibere de me festoyer demain sur le midy, car incontinent que mes galleres seront venues, qui sera de matin au plus tard, ie luy prouueray, par dix huyct cens mille combattans et sept mille geans tous plus grandz que tu ne me veois, qu'il ha faict follement et contre raison d'assaillir ainsi mon pays. — En quoy faignoit Pantagruel auoir armee sus mer. (*Pantagruel*, livre II, chapitre XXVIII.)

. . . . . .

» Le prisonnier party, Pantagruel dict à ses gens : Enfans, i'ay donné entendre a ce prisonnier que nous avons armee sus mer; ensemble que nous ne leur donnerons l'assault que iusques a demain sus le midy, a celle fin qu'eulx, doubtans la grande venue de gens, ceste nuyct s'occupent a mettre en ordre, et soy remparer : mais ce pendent mon intention est que nous chargeons sus eulx enuiron l'heure du premier somme. »

Tout est opinion à la guerre, écrit Napoléon, sur l'ennemi et sur ses propres soldats. Il est important de publier et de faire croire à l'adversaire vos trou-

pes comme très nombreuses et à votre armée l'ennemi comme très inférieur.

Remarquer que, dans l'extrait de Rabelais, on parle d'une attaque par surprise.

§ 8.

Colombophilie.

« ... Cela estoyt rachapter et guaigner temps. »

Dès les temps préhistoriques, la colombe jouait le rôle de messager.

Noé (1), pour s'assurer si les eaux avaient cessé de couvrir la terre, lâcha une colombe qui, n'ayant pu trouver où se poser, rentra dans l'arche.

Sept jours après, remise en liberté, elle revint sur le soir, portant un rameau d'olivier dont les feuilles toutes vertes indiquaient la retraite des eaux.

Rabelais avait signalé l'emploi très utile de ces oiseaux dans le service de correspondance.

« Telle estoyt l'usance des nobles Gargantua et Pantagruel, quand sçauoir promptement vouloyent nouuelles de quelque chose fort affectee et vehementement désiree, comme l'yssue de quelque bataille, tant par mer (2) comme

(1) Genèse, chapitre VIII, versets 8, 9, 10, 11.

(2) « Tant par mer » : la marine a des colombiers pour la communication des ports et des points stratégiques importants.

par terre, la prinse ou deffense de quelque place forte, l'apoinctement de quelques differens d'importance, l'accouchement heureux ou infortuné de quelque royne ou grande dame, la mort ou conualescence de leurs amys et alliez malades, et ainsi des aultres : ilz prenoyent le gozal, et par les postes le faisoyent de main en main iusques sus les lieux porter, dont ilz affectoyent les nouuelles. Le gozal (1), portant bandelette noire ou blanche, selon les occurrences et accidens, les ostoyt de pensement a son retour, faisant en une heure plus de chemin par l'aer que n'auoyent faict par terre trente postes en ung iour naturel. Cela estoyt rachapter et guaigner temps. » (*Pantagruel*, livre IV, chapitre III.)

Lorsque les vents sont favorables, qu'il ne fait ni pluie, ni surtout de vent ou brouillard, la vitesse moyenne théorique est de 1,200 à 1,400 mètres à la minute pour des parcours de 200 à 300 kilomètres (2).

§ 9.

Aérostation.

L'auteur de *Pantagruel* avait prophétisé l'aérostation, mais il ne songeait point que la science militaire l'utiliserait. Une révolution complète dans la guerre s'opérera lorsque le problème de la direction sera résolu. Aux vieilles lunes alors la fameuse poudre sans fumée : elle aura fait moins de bruit.

(1) Gozal signifie, paraît-il, en hébreu, colombe.
(2) Colonel Hennebert, *L'Art militaire et la Science*.

Transcrivons l'intéressant passage de Rabelais :

« Pourront les humains visiter les sources des gresles, les bondes des pluyes et l'officine des fouldres. Pourront enuahir les regions de la lune, entrer le territoire des signes celestes, et la prendre logis, les ungs a l'Aigle d'or, les aultres au Mouton, les aultres a la Couronne, les aultres a la Herpe, les aultres au Lion d'argent. » (*Pantagruel*, livre III, chapitre LI.)

§ 10.

La cavalerie explore les côtes pour s'opposer au débarquement des troupes.

« Ainsi qu'il disoyt cela, ilz aduisarent six cens soixante cheualiers, montez a l'aduantaige sus cheuaulx légiers, qui accouroyent la veoir quelle nauire c'estoyt qui estoyt de nouueau abordee au port, et couroyent a bride auallee pour les prendre s'ilz eussent peu. » (*Pantagruel*, livre II, chapitre XXV.)

Alexandre employait ainsi sa cavalerie dans la surveillance des côtes afin d'empêcher la descente des Perses (1).

Napoléon, pendant son séjour à Boulogne, où il préparait l'invasion de l'Angleterre, fit distribuer le long de la mer des corps nombreux de cavalerie depuis Nantes jusqu'à Brest, depuis Brest jusqu'à Cherbourg, depuis Cherbourg et le Havre jusqu'à Boulogne. Ces corps avaient avec eux des batteries d'artillerie attelées dressées à manœuvrer avec

(1) Arrien, *Expéditions d'Alexandre*, livre Ier, chapitre V.

rapidité et à courir au galop sur les sables unis et résistants que la mer laisse à découvert, afin de protéger les bateaux français en marche (1).

§ 11.

Occasion à la guerre.

« ... Chauue par le darrière de la teste. »

« Je suis d'aduis que nous poursuiuons cependant que l'heur est pour nous, car l'occasion a tous ses cheueux au front; quand elle est oultre passee, vous ne la pouuez plus reuocquer; elle est chauue par le darriere de la teste et jamais plus ne retourne. » (*Gargantua*, livre Ier, chapitre XXXVII.)

Profitez de l'instant favorable avec célérité : c'est ce qui donne les grands succès (2).

Napoléon écrit : « La fortune est femme : si vous la manquez aujourd'hui ne vous attendez pas à la retrouver demain. »

Dans ses *Mémoires*, le grand capitaine dit que la bataille d'Austerlitz, qu'il a gagnée si complètement, eût été perdue s'il eût attaqué six heures plus tôt.

(1) *Correspondance militaire*, tome III, nº 498, 19 ventôse an XII.

(2) Xénophon, *Cyropédie*, livre VIII, chapitre v.

§ 12.

Méfiance durant les trêves.

« ... Souuent porté mortel préiudice soubz couleur de caresse et amitié... »

A la guerre, toujours se méfier doit être la règle absolue. On redoublera de vigilance pendant les armistices, suspensions d'armes, l'arrivée de parlementaires, etc.

C'est ainsi que la cavalerie germaine, forte de 800 cavaliers, attaquait par surprise les 5,000 cavaliers romains sans défiance, puisque les députés germains venaient de quitter depuis très peu de temps César, à qui ils avaient demandé une trève (1).

César leur rendit, il est vrai, plus tard la pareille (2).

Napoléon n'aimait pas parlementer : l'ennemi en profite pour couvrir la marche des postes avancés et occuper des positions utiles.

Voir aussi Xénophon (3).

Nous retiendrons le passage suivant de Rabelais :

(1) *Guerre des Gaules*, livre IV, chapitre XII.
(2) *Guerre des Gaules*, livre IV, chapitre XIII.
(3) *Anabase*, livre VIII, chapitre V.

« Adoncques briefuement leur remonstra comment telles manieres de recueil en armes auoyent sounent porté mortel préiudice soubz couleur de caresse et amitié. Ainsi, disoit-il, l'empereur Antonin Caracalle a l'une foys occist les Alexandrins, a l'aultre desfist la compaignie d'Artaban, roy de Perse, soubz couleur et fiction de vouloir sa fille espouser. Ce que ne resta impuny, car peu après il y perdit la vie. Ainsi les enfans de Iacob, pour vanger le rapt de leur soeur Dyna, sacmentarent les Sichimiens. En ceste hypocriticque façon, par Galien, empereur romain, feurent les gens de guerre deffaictz dedans Constantinople. Ainsi, soubz espece d'amitié, Antonius attira Artauasdes, roy d'Arménie, puys le feit lier et enferrer de grosses chaines, finablement le feit occire. Mille aultres pareilles hystoires trouuons nous par les antiques monumens. Et a bon droict est iusques a present de prudence grandement loué Charles, roy de France, sixiesme de ce nom, lequel, retournant victorieux des Flamens et Gantoys en sa bonne ville de Paris, et, au Bourget en France, entendent que les Parisiens auecques leurs mailletz (dont feurent depuys surnommez maillotins) estoyent hors la ville issuz en bataille, iusques au nombre de vingt mille combattans, n'y voulut entrer, quoy qu'ilz remonstrassent que ainsi s'estoyent miz en armes pour plus honnorablement le recueillir, sans aultre fiction ne mauluaise affection, que premierement ne se feussent en leurs maisons retirez et desarmez. » (*Pantagruel,* livre IV, chapitre XXXVI.)

On n'ajoutera qu'une foi médiocre aux conventions pouvant survenir durant les hostilités : plus elles seront entourées de garanties sérieuses, mieux cela vaudra.

Salluste (*Guerre de Jugurtha*) nous apprend que le roi numide avait laissé libre, sous convention, une armée romaine faite prisonnière ; les troupes qu'il avait sauvées marchèrent contre lui.

Dans la *Guerre des Gaules*, César relate (livre II, chapitres XXXII et XXXIII) que les Atuatiques, lors de leur capitulation, avaient ouvert les portes de la ville et livré leurs armes, mais un tiers de ces armes était caché. Ils attaquèrent, la nuit, le camp romain, pensant qu'après leur soumission les postes seraient dégarnis ou négligemment gardés. Grâce à l'énergie de César, la situation périlleuse fut sauvée.

§ 13.

Otages.

« ...Auesques son bracquemart couppa les haultes testes des pauotz la estans... »

« ...Comme iadis en Romme Tarquin, l'orgueilleux roy dernier des Romains (ce disant Pantagruel toucha la chorde de la campanelle, frere Iean soubdain courut à la cuisine), par signes respondit a son filz Sex, Tarquin estant en la ville des Gabins, lequel luy auoyt enuoyé homme expres pour entendre comment il pourroyt les Gabins du tout subiuguer, et a parfaicte obeissance reduyre. Le roy susdict, soy deffiant de la fidelité du messaigier, ne luy respondit rien. Seullement le mena en son iardin secret, et, en sa veue et presence, auecques son bracquemart, couppa les haultes testes des pauotz la estans. Le messaigier retournant sans response, et au filz racontant ce qu'il auoyt veu faire a son pere, feut facile par telz signes entendre qu'il luy conseilloyt trancher les testes aux principaulx de la ville, pour mieulx en office et obeissance totale contenir le demourant du menu populaire. » (*Pantagruel*, livre IV, chapitre LXIII.)

Réflexion fort juste. C'est par la responsabilité des communes, par le mode d'organisation de l'administration que les provinces conquises doivent être soumises. Les otages sont un des moyens les plus puissants. Napoléon dit avec Rabelais qu'il faut les choisir nombreux parmi les hommes prépondérants et que les peuples soient persuadés que la mort des otages est la suite immédiate de la violation de leur foi.

§ 14.

Habituer les chevaux à la vue des objets extérieurs.

« ..., sans que iamais son cheual eust frayeur des corps morts. Car il l'auoit accoustumé, selon la doctrine de Elian, a ne craindre les ames ny corps morts; non en tuant les gens, comme Diomedes tuoit les Thraces, et Ulysses mettoit les corps de ses ennemys es pieds de ses cheuaulx, ainsi que raconte Homere; mais en luy mettant ung phantosme parmy son foin, et le faisant ordinairement passer sus icelluy quand il luy bailloit son auoine. » (*Gargantua*, livre Ier, chapitre XXXVI.)

On peut rapprocher cela des bases de l'instruction du 31 mai 1882, titre Ier, article 5.

§ 15.

Cordes pour renverser la cavalerie.

« . . . . . Lors Espitemon commencea tirer au tour, et les deux chordes s'empestrarent entre les cheuaulx et les ruoyent par terre bien aysement avec les cheuaulcheurs : mais eulx, ce voyant, tirarent a l'espée, et les vouloyent deffaire dont Panurge meit le feu en la traisnee, et les feit tous la brusler comme ames damnées. « (*Pantagruel*, livre II, chapitre xxv.)

Les cordes ont donné l'idée d'employer le fil de fer, plus résistant. Quelques fils tendus à 15 ou 20 centimètres au-dessus du sol surprendront les cavaliers ennemis venus au point du jour pour reconnaître la position. Des sonnettes attachées aux points convenables peuvent dénoncer leur présence.

DERNIER CHAPITRE

Ahena corda.

« Et n'y a meilleur remède à gens estommis et recreus que de n'espérer salut aucun. » (*Gargantua*, livre Ier, chapitre XLIII.)

Maintenant, essayons de présenter une vue synthétique des matières précédentes et d'en grouper les utiles leçons ; ce sera la meilleure conclusion à donner à notre travail.

D'abord l'auteur de *Pantagruel* nous montre que du ventre, de l'estomac « messere Gaster » est née la guerre (partant l'art militaire) « De la pance vient la dance ». La lutte pour l'existence : tel est le moteur universel qui fait absorber les faibles par les forts. C'est une douloureuse vérité d'expérience constatée par Rabelais, sans l'approuver. En effet, malgré l'apparence d'un épicurisme grossier, le penseur judicieux sent que ce noble et fier esprit donne la prééminence au cerveau sur l'intestin ; au droit, à la justice, à la vérité, au bon sens sur la force brutale. Aussi marque-t-il une médiocre estime aux conquérants « ces heroës semy dieux » bouleversant les royaumes, les empires, les républiques.

Son idéal consiste « dans la concorde résumée en félicité, dans la civilisation condensée en harmonie universelle ».

Il veut ne voir entreprendre guerre que « tous ars et moyens de paix » n'aient été essayés.

Ce ne sera donc pas sans de graves et puissants motifs que les gouvernants engageront leur pays dans la guerre, dont les conséquences sont le plus souvent désastreuses, même pour les vainqueurs.

Toutes les fois que les circonstances le permettront, le recours à l'arbitrage, « au paranymphe médiateur », s'imposera ; c'est un précieux instrument de pacification.

Si la guerre était devenue inévitable, la politique (1) l'aura engagée habilement ; avant comme après, la guerre est l'outil dont se sert la politique pour arriver à ses fins.

Durant la paix, aura lieu la préparation méthodique et soutenue des moyens moraux, intellectuels et matériels pour engager la lutte éventuelle dans les meilleures conditions.

Certes, les sacrifices que font les nations pour perfectionner leur organisation pèsent lourdement sur les générations actuelles, mais on doit les subir ; celle d'entre elles qui se relâcherait la première perdrait aussitôt sa situation, sa puissance, sa voix dans le concert européen (2). Ce n'est que le glaive qui retient les glaives dans leurs fourreaux.

Par un travail incessant, par l'étude attentive des progrès scientifiques, industriels, appliqués à

(2) Au point de vue intérieur et extérieur.

(1) Von der Goltz, *la Nation armée.*

l'art militaire, et des innovations introduites dans les nations étrangères, l'armée se perfectionnera (1) de manière à ressembler à « une harmonie d'orgues et concordance d'horloge » (2), armée placée sous « ung bon capitaine, digne chef et conducteur en temps de guerre qui bien sçaiche tous inconvéniens, préuoir tous dangiers euiter, bien mener ses gens à l'assault et au combat en allaigresse, rien ne hazarder, toujours vaincre sans perte de ses soubdars et bien user de la victoire ». Nous n'oublierons pas notre glorieuse marine appelée à jouer dans les guerres futures un rôle très important.

Une préoccupation constante sera le développement avec persévérance des forces morales de la nation, forces sans lesquelles les moyens matériels seraient insuffisants. Il importe de fortifier les âmes et d'inspirer à tous la confiance (3).

---

(1) Par les aperçus contenus dans l'ouvrage sur le recrutement, le service des vivres, de santé, sur la situation de l'armement portatif, de l'artillerie et de la fortification sous la Renaissance, le lecteur, en rapprochant l'organisation militaire au XVe siècle et l'organisation actuelle, s'est rendu compte des progrès considérables accomplis durant cette période de quatre siècles.

(2) Afin d'obtenir aussi une mobilisation et une concentration rapides.

(3) « Il y a des causes générales soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque Etat, l'élèvent, le maintiennent ou le précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes, et, si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière a ruiné un Etat, il y avait une cause générale qui faisait que cet Etat devait périr par une seule bataille. En un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers. » (Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains,* chapitre XVIII.)

Tout doit tendre à l'augmentation des forces morales, « l'augmentation et non le maintien seulement, car ces forces sont sans cesse en mouvement: elles n'ont pas d'arrêt, et, si elles ne tendent pas à monter, c'est qu'elles tombent et faiblissent ».

Un *sursum corda* perpétuel doit s'élever de la patrie.

Par la religion, l'école, le livre, l'œuvre d'art, la presse, la parole, les commémorations solennelles (1), la renaissance des universités, ardents foyers de patriotisme, de travail, de science et d'émulation, il faut inspirer à tous le dévouement généreux, l'amour de la liberté, le sacrifice à la patrie, le culte du drapeau.

Dans certaines régions, d'aucuns ont eu l'excellente idée d'apprendre aux enfants des écoles les faits d'armes héroïques des ancêtres du régiment où ils seront appelés à l'honneur de servir un jour. Ici, la réalité remplace la fiction; c'est un heureux exemple méritant d'être généralisé.

Des chefs de corps organisent des fêtes pleines d'éclat pour célébrer l'anniversaire de grandes batailles et y convient les réservistes. Ce sont de belles traditions réconfortant le cœur de tous les compagnons d'armes.

---

(1) L'anniversaire de la bataille de Platée (479 av. J.-C.) fut célébré pompeusement pendant de longs siècles. Plutarque (*Vie d'Aristide*) écrit que de son temps *au premier siècle*, cette cérémonie était observée pour rendre hommage aux héros ayant sacrifié leur vie pour la liberté des Grecs.

Ainsi les efforts des éducateurs de la nation à tous les titres, préparant des générations viriles dont l'âme et le corps soient solidement trempés, seront couronnés de succès.

Déjà renaissent les beaux jours de la palestre antique, où de jeunes hommes, vaillants et pleins d'ardeur, s'endurcissent aux rudes combats.

On respire une bonne odeur de poudre dans les stands, où se forment des légions de tireurs expérimentés.

Dans cet ordre d'idées, trop d'efforts ne seront jamais faits. Par de larges subventions et d'intelligentes mesures de détail, les pouvoirs publics doivent aider puissamment l'initiative individuelle.

Durant la paix et la prospérité, les États et les citoyens ont un meilleur esprit parce qu'ils ne sont pas sous le joug d'une nécessité impérieuse; mais, la guerre détruisant le bien-être journalier, est un maître brutal qui règle les passions du peuple sur les circonstances du moment (1).

Donc préparer l'esprit d'abnégation, de sacrifice envers la patrie, inspirer à tous la confiance qui réveille la fierté nationale, enfante l'enthousiasme et l'héroïsme, voilà le but tracé.

C'est ainsi que les vifs sentiments patriotiques de l'auteur de *Pantagruel* seront réalisés : « bons cœurs associés de bons bras ». « Ung chascun soy instan-

(1) Thucydide, *Guerre du Péloponèse*, livre III, chapitre LXXXII.

tanément exercer et trauailler, part à la fortification de sa patrie et la deffendre part au repoulsement des ennemis et les offendre », en un mot la nation armée.

« En veillant, trauaillant soy évertuant, toutes choses succèdent à soubhayt et bon port. »

Aussi bien non seulement les sentiments d'honneur, de pur patriotisme nous commandent le dévouement et le sacrifice suprêmes au pays, mais l'intérêt personnel même, car, dans la défaite de la nation, « avec le commun est aussi le propre perdu ».

Craignons nos propres fautes et veillons sur nos ennemis pour démasquer leurs intentions : « comme aussi sont débiles les armes à la maison aussi vaine est l'étude et le conseil qui en temps opportun n'est exécuté et à son effect réduict ».

De bonnes finances constituent aussi une excellente préparation à la guerre, ruineuse pour les Etats. De l'or, beaucoup d'or est indispensable. « Pécunes sont nerf de la guerre » est presque un axiome.

Nous dégageons également de l'admirable livre de Rabelais la nécessité absolue de profiter des qualités de notre race pour l'emploi de l'offensive rationnelle au moment psychologique du combat et la judicieuse idée tactique qu'il vaut mieux s'appuyer sur une place fortifiée que de s'y enfermer, ce qui aboutit le plus souvent à la capitulation. L'armée de campagne est le seul instrument décisif

des forces nationales. Des exemples malheureux confirmant ce principe nous sont fournis par la guerre néfaste de 1870. « Les villes et citez ne sçauroyent auoir muraille plus seure et plus forte que la uertu des citoyens et habitants. »

Néanmoins, l'autorité mettra soigneusement en état de défense permanent les places bien pourvues « de harnoys d'armes et de gueulles » ; en cas d'hostilités « tout cessateur et ocieux », c'est-à-dire toute bouche inutile, sera éloigné de la place, comme fut Diogène au siège de Corinthe, et l'on s'attachera à établir un bon service de renseignements, base de toute action militaire.

Dans l'intérêt de la sécurité de la métropole, les principes de justice, d'humanité et de progrès, « en instituant loix conuenentes à l'assiette des contrés », seront appliqués aux pays soumis à notre domination.

La concorde doit régner entre tous les citoyens, afin que tous soient prêts aux suprêmes devoirs; les agitations inéluctables de l'évolution de l'humanité ne troubleront pas sérieusement le fond de la paix sociale, et alors se réalisera ce beau et saisissant spectacle décrit avec éloquence par Salluste : (1) « La concorde était parfaite : les citoyens se portaient à ce qui était juste, bien plus par inclination que par crainte des lois; c'était contre l'ennemi que s'exerçaient les hostilités, les haines,

(1) Salluste, *Catilina*, IX.

les vengeances. De citoyen à citoyen, on ne disputait que de vertu ».

Soyons unis !

Et, au cas où un conflit avec l'étranger surgirait, « soyons assez forts de notre droit si l'on consultait la justice, assez forts de nos armes si l'on recourait au glaive », selon les mémorables paroles de Tacite (1).

*
* *

Avant de clore ces réflexions, le philosophe aimerait quitter les idées belliqueuses pour se délecter à la lecture sereine de l'hymne magnifique à la paix et à la fraternité universelles s'échappant du grand cœur de Rabelais :

« Representez vous ung monde aultre, auquel ung chascun preste, ung chascun doibue : tous soyent debteurs, tous soyent presteurs. O quelle harmonie sera parmy les reguliers mouuemens des cieulx ! Il m'est aduis que ie l'entendz aussi bien que feit oncques Platon Quelle sympathie entre les elemens ! O comment nature s'y delectera en ses oeuures et productions ! Ceres, chargee de bledz, Bacchus de vins, Flora de fleurs. Pomona de fruictz, Iuno, en son aer serain, seraine, salubre, plaisante. Ie me perdz en ceste contemplation. Entre les humains, paix, amour, dilection, fidelité, repous, bancquetz, festins, ioye, liesse, or, argent, menue monnoye, chaisnes, bagues, marchandises troteront de main en main. Nul procez, nulle guerre, nul debat ; nul n'y sera usurier, nul eschart, nul chichart, nul refusant. Vrai dieu, ne sera ce l'eage d'or? le regne de

(1) *Annales*, livre II, chapitre LXXX.

Saturne ? l'idee des regions olympicques, esquelles toutes aultres vertuz cessent, charité seule regne, regente, domine, triumphe ? Tous seront bons, tous seront beaulx, tous seront iustes. O monde heureux ! o gens de cestuy monde heureux ! o beatz troys et quatre foys ! » (*Pantagruel,* livre III, chapitre IV.)

Superbe cri du merveilleux penseur ! Puisse-t-il être une prophétie se réalisant pour le bonheur parfait de l'humanité !

Mais..., en attendant de voir se lever l'aurore radieuse et nouvelle rêvée par notre généreux génie : « nulle guerre », les peuples, comme l'Antigone de Sophocle, s'unissant à l'amour et non à la haine, travaillons silencieusement avec ardeur et soyons attentifs au cri d'alarme devant se répercuter sur la scène de la vieille Europe, prêts à sortir en armes comme un seul homme, résolus à vaincre ou mourir pour la liberté,

... estimant la mort en liberté plus chère
Que tirer en servant une haleine précaire (1).

(1) Agrippa d'Aubigné, *les Tragiques,* livre II : *Les Princes.*

TABLE

Pages.

INTRODUCTION 7

CHAPITRE Ier

MESSERE GASTER PREMIER MAISTRE ES ARS DU MONDE *** PARANYMPHE ET MÉDIATEUR 11

CHAPITRE II

COMMENT GASTER INUENTA LES MOYENS D'AUOIR ET CONSERUER GRAIN 19

CHAPITRE III

§ 1. Bon capitaine, digne chef et conducteur d'armée en temps de guerre 23
§ 2. Gloire des héros 36
§ 3. Education d'un chevalier sous la Renaissance .. 39

CHAPITRE IV

L'ACTION MILITAIRE DU ROMAN

§ 1. Comment feut meu entre les fouaciers de Lerné et ceulx du pays de Gargantua le grand débat dont feurent faictes grosses guerres 45
§ 2. Comment les habitans de Lerné, par le commandement de Picrochole leur roy, assaillirent au dépourueu les bergiers de Grandgousier 47
§ 3. Comment Picrochole print d'assaut la Roche Clermauld et le regret et difficulté que feit Grandgousier d'entreprendre guerre 52
§ 4. La teneur des lettres que Grandgousier escripuoit à Gargantua 55
§ 5. Harangue faicte par Gallet 57
§ 6. Comment certains gouuerneurs de Picrochole par conseil précipité le meirent au dernier peril. 64
§ 7. Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays ; et comment Gymnaste rencontra les ennemys 69

Pages.
§ 8. Comment Grandgousier manda quérir ses légions. 85
§ 9. Comment Gargantua assaillit Picrochole dedans la Roche Clermauld et défeit l'armée dudict Picrochole 89
§ 10. Comment Picrochole fuyant fut surprins de males fortunes et ce que fit Gargantua après la bataille 98
§ 11. La concion que fit Gargantua es vaincus..... 100
§ 12. Comment les victeurs gargantuistes feurent récompensez après la bataille..... 102

CHAPITRE V

COLONISATION

Comment Pantagruel transporta une colonie de Utopiens en Dipsodie 110

CHAPITRE VI

MÉLANGES (MISCELLANEA)

§ 1. Siège de Corinthe..... 113
§ 2. Service obligatoire personnel..... 117
§ 3. Education physique et morale ***. Dieu des armées 120
§ 4. Utilité de la fortification..... 124
§ 5. Torpilles..... 125
§ 6. Les nerfs des batailles sont les pécunes..... 126
§ 7. Renseignements à la guerre..... 128
§ 8. Colombophilie..... 134
§ 9. Aérostation 135
§ 10. La cavalerie explore les côtes pour s'opposer au débarquement des troupes..... 136
§ 11. Occasion à la guerre..... 137
§ 12. Méfiance durant les trêves..... 138
§ 13. Otages..... 140
§ 14. Habituer les chevaux à la vue des objets extérieurs 142
§ 15. Cordes pour renverser la cavalerie..... 141

CHAPITRE DERNIER

011 X 2 364

Paris et Limoges. — Imprimerie militaire Henri CHARLES-LAVAUZELLE.

Universitas
BIBLIOTHECA

43
49
64

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

14 AOUT 1997
AOU 0 6 1997
04 FEV. 1998
04 FEV 1998
05 FEV. 1998
10 MARS 1999
MAR 2 4 1999
FEV 1 1 2003
FEV 1 0 2003
OCT 0 1 1998

CF

CE

a39003 002533924b

CE PQ 1697
.M5R68 1892
C00 ROSSI, ALBER RABELAIS,
ACC# 1387869

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

LA CAVALERIE DES ANCIENS

ET

LA CAVALERIE D'AUJOURD'HUI